

Plusieurs
illustrations

Noël Vachon, Éric Messier



"Le Québec n'est pas le Canada"



De la Beauce à l'Abitibi: l'histoire de nos pionniers

Philibert VACHON, Adelphine GIGUÈRE,
et famille Thomas GIROUX (Fortunat Giroux)



« Dans la vraie vie, c'est pas le poids de la masse qui compte,
c'est le swing du manche. » Philibert Vachon

« Pour savoir où l'on va, il faut savoir d'où l'on vient. »

Texte corrigé, augmenté ; mise en page, choix de photos :
Éric Messier (Giroux-Vachon).

Autres contributions : Mariette Vachon, « L'histoire de St-Abdon ».

Ce document a été envoyé aux sociétés d'histoire du Témiscamingue
et d'Abitibi, de même qu'aux municipalités de
Palmarolle, Lasarre, Amos et Rouyn.

SOMMAIRE		
3	remarque à propos de la réécriture	39 photo – Marie-Ange Vachon et sa sœur Olivine
4	avant-propos de Noël Vachon	39 Malvina fugue aux Etats-Unis
5	prologue - 1926	40 photo – arrivée train à vapeur
7	photo - draveurs	40 nuit en radeau, Palmarolle
8	photo - transport des billots	41 photo – rivière Dagenais
8	photo - raquettes	42 photo – personnalité Adelphine
10	(prologue) un pays à bâtir	42 Adelphine arrive au Rang 4-5
10	photo - bernaches (outardes)	43 photo – pont rivière Dagenais
11	(prologue) – faire la fête	43 enfin la manne : contrat de voirie
11	photo – danse quadrille	44 photo – incendie, forêt boréale
12	photo – cabane à sucre	45 photo – poêle à bois
12	fondation de palmarolle (voir aussi p. 103)	46 hommage famille Donia Vachon
13	photo - Palmarolle en 1984	47 danger en traversant la rivière
14	photo – Abitibi grande région	47 photo – berges rivière Dagenais
14	accident de chariot à cheval	48 photo – Fortunat Giroux et Marie-Ange Vachon aux USA
15	photo – cariole d'époque	48 Philibert, un impulsif
17	Abitibi	48 photo – gramophone
18	photo – carte de la région	49 autres faits sur Adelphine
18	photo – chemin de fer 1910	51 photo – traîneau à chiens
19	découverte de l'or	51 les trois fils nus dans le champ
19	photo – arrivée par train 1935	52 santé et sécurité : Sainte-Anne...
19	le camp de bois rond	53 Adelphine commerçante
20	photo – camp de bois rond	53 Philibert : « Pas besoin de niveau »
21	photo – maison coloniale	54 photo – magasin général
21	photo – sleigh	55 photo – facture Adelphine
21	drame – équarissage	56 Gaudias Vachon et le voyageur de commerce
22	photos – équarissage	57 Joseph Vachon
23	Olivine Vachon / Odilon Vallières	58 Adelphine supertiteuse
23	photo – Fortunat Giroux et Odilon Vallières 1922	59 photo – Bonhomme 7 Heures
25	photo – école du rang 2-3 1937	59 photo – feux follets
25	les chantiers – Cléricy	60 Malvina témoin de Jéhovah
26	photos – billots – sciote	60 Adelphine vend le magasin
28	années 20 et 30, amusements	60 Chez Olivine puis au foyer
29	photo – violoneux	62 Adelphine : entrevue (intro)
29	« La mort du sauvage »	63 Philibert : naissance, mariage
30	amis Léopaul Dorval et sa sœur	64 les Vachon bagarreurs
31	photo – catalogue Dupuis	65 photo – Mathias Vachon, St-Luc, maison et épouse
31	la découverte de la différence	66 photo – famille Mathias Vachon, St-Luc
32	Adelphine Giguère	67 Incendie, Philibert en prison
32	photo – région de la Beauce	68 Philibert le raconteur
34	photo – le temps des foins	70 Hospitalité
35	Philibert et son fils en Abitibi	72 photo – bateau à Rouyn 1925
35	photo – carte Palmarolle	72 travail au chantier
36	photo – « un lac, deux rivières »	73 photo – carte de la région
36	départ de la famille pour l'Abitibi	
37	photo – La Sarre en 1945	
38	photos – voie ferrée, ferme St-Luc	
		75 la baie Vachon
		76 photos – la baie Vachon
		78 adoption de Lucette l'ingrate
		78 Hubert Vachon bagarreur
		79 Hubert Vachon, autres
		82 ARBRE GÉNÉALOGIQUE – Paul Vachon
		82 photo – les Vachon en France
		83 photo – écriture de Paul Vachon
		84 histoire de paroisses (St-Abdon, St-Luc...)
		85 ANCÊTRES EN Nlle-France
		86 photo – Jean-Baptiste Vachon et épouse
		87 ANNEXE : remèdes d'époque
		88 photo - ANNEXE : meubles,
		89 photo – vêtements d'époque
		90 FAMILLES du rang Ste-Sabine
		90 photo – Hubert Vachon et Marie
		Gagné
		90 Famille Philibert-Adelphine : anniversaires
		91 Famille Thomas Giroux et Philomène Faucher
		91 Famille Fortunat Giroux et Marie-Ange Vachon
		91 photo - Fortunat et Marie-Ange à St-Luc
		92 Famille Fortunat et Marie-Ange : anniversaires
		92 photos - Fortunat, Marie-Ange, Reina, Roselle, Rémi
		93 photo – Adelphine à St-Luc
		93 descendances et familles
		95 St-Abdon et St-Luc
		95 Conditions de vie
		96 photo – motoneige d'époque
		96 la laine
		97 parlure de nos ancêtres
		99 loups-garous, maisons hantées
		100 quêteux, bohémiens, vendeurs
		101 savon, conserves, croyances
		103 Fondation de Palmarolle
		103 photo – plage sur le lac Abitibi
		103 colonialisation et train
		105 photos – Ste-Germaine-Boulé
		106 photo – Rouyn-Noranda 1954
		106 photo – Duparquet 1984
		107 photo – lac Abitibi en hiver
		108 photo – article sur St-Abdon

Remarques à propos de la réécriture

(VOIR ajout à la toute fin : transports par Barge, Abitibi)

Ce texte de mon grand-oncle Noël Vachon (fils de Philibert, frère de Marie-Ange ma grand-mère) lui a demandé beaucoup d'efforts. Ce document est d'une valeur inestimable si vous croyez que « **pour savoir où l'on va, il est bon de savoir d'où l'on vient.** »

Ce genre de récit possède une valeur non seulement pour nos familles mais aussi pour tous les Québécois qui se reconnaîtront dans la vie de ces gens qui ont dompté et bâti l'énorme territoire du Québec, qui fait presque trois fois la France, et ses régions jusque-là impénétrées sauf par les autochtones qui y vivaient dans des conditions de vie primitives.

Je souhaiterais que les lecteurs, **les jeunes plus particulièrement**, et tous ceux **qui voient comme un acquis notre qualité de vie**, connaissent mieux cette histoire de nos ancêtres pas si éloignés qui ont carrément défriché notre pays, le Québec, à bout de bras, et l'énorme quantité de courage et de détermination que cela a demandé.

J'ai donc entrepris de réécrire et d'y ajouter des photos et cartes dans le but de donner encore plus de vie au récit. J'ai quand même pris soin de ne pas trop modifier la langue utilisée, sous peine d'enlever la valeur culturelle du récit. Incidemment, plusieurs fautes de français subsisteront dans ce texte que j'ai retravaillé à temps perdu ; l'Histoire me le pardonnera...

« Je me souviens »...

Éric (Giroux-Vachon) Messier Montréal www.ericmessier.net

AVANT-PROPOS (Par Noël Vachon)

Je voudrais remercier ici très sincèrement ma compagne Lausanne Dallaire. Pour son dévouement, sa patience, sa coopération, ainsi que pour son aide, dans la rédaction de cet humble essai biographique de maman Adelphine et de papa Philibert, mes parents bien-aimés.

Sincères remerciements également à ma sœur Olivine et à mon frère Joseph pour leurs commentaires limpides et très à propos de leur mémoire sans faille, à propos d'événements survenus il y a déjà un grand nombre d'années, sur la vie de ce couple de pionniers, de défricheurs; ce petit couple qui faisait elle 5 pieds, lui 5 pieds un pouce; mais tellement grand sur le plan humain. Merci également à mon frère Rosaire pour cet entrevue qu'il a effectuée avec maman le 16 septembre 1972, alors qu'elle avait 87 ans, nous rappelant de précieux souvenirs de sa vie pleine d'embûches et de misère mais extraordinaire.

Une vie très dure mais aussi pleine d'amour avec un grand A, de joie, de renoncement, de dévouement, d'oubli total d'elle-même, elle pour qui tout ce qui comptait était le bien-être, le mieux-être de tout ceux qu'elle aimait, les siens, pour qui elle s'est dépensée sans compter tout au long de sa vie. Sans jamais rien demander en retour.

Aussi, comme le ton du récit de cette vie peut paraître négatif aux yeux de certains, je voudrais ouvrir ici une parenthèse sur la partie positive

de leur vie à deux. Car il est sûr qu'ils ont vécu des moments de bonheur, de valorisation à travers cette vie rude. Ils nous ont laissé l'image d'un couple uni, qui avait de l'attachement et du respect l'un pour l'autre.

Mon souvenir de maman est celui d'une femme avec un visage souriant, un sourire naturel, bon, épanoui et sincère. Femme naturellement de bonne humeur, aimant à rire, et d'une patience sans borne, une femme donc sur qui nous pouvions toujours compter. Femme qui a certainement connu de grandes joies et sa part de bonheur; qui a toujours su nous valoriser en temps et lieu. Nous sentions que maman nous aimait. Pour moi, ce fut réciproque car ce fut la femme de ma vie, que j'ai toujours aimée et à qui je pense encore très souvent. Dans nos rassemblements de famille, maman nous chantait quelques chansons de folklore avec sa belle voix, ce qui faisait plaisir à tout le monde. Elle nous disait que son père chantait très bien, lui aussi.

Mon souvenir de papa est celui d'un homme jovial qui aimait beaucoup taquiner et parfois jouer des tours pendables, pince-sans-rire qui avait sa façon à lui de nous valoriser. Esprit très vif avec un petit air coquin s'il en fut, un homme donc auquel j'étais heureux de m'identifier; un père que j'aimais et respectais. Je me souviens comme d'hier du jour où il m'a dit, façon simple de me valoriser, qu'une femme serait heureuse avec moi. Somme toute, grâce à ces parents aux qualités exceptionnelles, j'ai un très bon souvenir d'une enfance privilégiée.

PROLOGUE

Un soleil radieux brille enfin sur cette petite colonie âgée d'à peine trois ans et demi, en ce matin du 25 février 1926. Depuis quatre jours la « tempête de neige du siècle » fait rage, nous laissant entrevoir ni ciel ni terre. Ma mère Adeline, levée avant le jour, observe maintenant par la fenêtre de son petit camp de bois rond ce panorama à couper le souffle offert par la forêt de conifères recouverte d'un manteau d'hermine immaculée.

Maman demeurait seule à la maison avec ses six plus jeunes enfants, son mari étant parti travailler au chantier avec les trois plus vieux: Joseph, Olivine et Rosaire. Au lever, maman remplit d'abord le poêle à bois fait d'un baril d'acier de 45 gallons qui sert généralement au transport du pétrole et de l'essence et surmonté d'un tuyau de tôle.

Elle prépare maintenant le petit déjeuner qui consiste en un grand chaudron de gruau, une omelette, des grillades de lard salé, du bon pain de ménage cuit tard hier soir et dont l'arôme emplit encore la cuisine. Les enfants doivent partir pour l'école. S'étant fait aider par les plus grands pour déblayer la porte d'entrée de même que le sentier conduisant à l'étable, maman va faire le train (soins apportés aux animaux) et continue sa journée habituelle : faire à manger, nettoyer, fabriquer, confectionner et réparer les vêtements, faire le beurre, le pain ; en somme, vaquer à ses corvées coutumières.

Le train de 17h terminé avec l'aide des plus grands, elle s'empresse

de se laver car le bébé Hervé âgé de 17 mois, qu'elle nourrit encore au sein, pleure de faim. Elle s'enferme donc dans sa chambre et, pendant qu'elle allaite le petit, il lui vient à l'idée que c'était l'unique moyen de contraception qu'elle pratique, le seul permis par l'église, pas tellement efficace non plus. À preuve : à 41 ans, c'est son 12^e enfant.

Quand le petit eut fini de boire, elle sortit de sa chambre et vit Rosa, âgée de 13 ans, qui avait mis la table et était en train de préparer le souper. Tout en la félicitant, elle lui demanda de prendre Hervé afin de lui faire compléter son repas avec du solide, purée de légumes, viande etc. Alors elle compléta le repas du soir pour toute la famille, qui consistait en une bonne soupe au pois qui mijotait depuis quelques heures, accompagnée de légumes de son jardin conservés dans le sable, et de bœuf en boîte, produit de l'animal, abattu à l'automne par les hommes avant leur départ. Pour dessert, une bonne trempette de pain de ménage frais, douché de mélasse et de crème fraîche.

Pendant que les enfants lavaient la vaisselle, Adelphine alla coucher le bébé et s'allongea près de lui pour l'endormir. Elle aperçu soudain, tout en lui souriant, la photo de son mari sur le chiffonnier et réalisa qu'il y avait près d'un mois qu'il était parti. Essuyant une larme sur sa joue, elle sortit de la chambre.

À 17h20, le ménage du soir terminé, elle sortit son chapelet pour la prière du soir en famille. Femme d'église, très croyante et pieuse, elle

possédait un niveau moral très élevé. Elle remercia d'abord la bonne Sainte-Anne à qui elle vouait une dévotion particulière, et sa fille la vierge Marie pour leur protection et les grâces qu'elles accordaient à sa famille de colons tellement vulnérable et isolée alors que le mari et les fils étaient partis travailler au chantier.

Vie dure, vie rude, mais vie intéressante quand même, remplie de défis, d'amour et de joie. Surtout, elle remercia pour avoir eu de beaux enfants en bonne santé. Elle entama alors le « Je crois en Dieu... » Au même instant quelqu'un se présentait à la porte.

Son mari Philibert, ses deux fils Joseph et Rosaire, de même que sa fille Olivine étaient de retour, eux qui étaient partis faire chantier sur leur lot 19 du Rang 2-3 de Saint-Laurent-Galichan. Les travaux avaient commencé en novembre. Olivine était affectée à la cuisine et l'entretien du camp alors que les hommes travaillaient dans la forêt. Le lot étant situé à environ 12 km de la maison, ça représentait au moins trois à quatre heures de marche selon l'état du sentier à travers bois. Aussi, on ne venait pas souvent visiter la famille en hiver.

À l'automne, les hommes bûchaient et « skidaient » le bois afin de l'empiler par petits tas en « bunch », ce qui facilitait le charroyage vers la rivière, à la hauteur des neiges.

Les deux fils, eux, charrieront le bois et le déposeront sur la rivière

Duparquet et de là, le printemps venu, on « dravera » (transport d'arbres sur l'eau) les billots en direction du lac Abitibi.



(Draveurs faisant le transport du bois par eau, au Québec)

Le mari d'Adelphine est un sacré coquin et espiègle comme il ne s'en fait plus. Par exemple, si un jour l'ennui de sa femme et de ses enfants lui prend trop fort, il raconte à ses jeunes qui travaillent au camp avec lui que ses combinaisons de laine grise de même que ses chemises et pantalons d'étoffe sont infestés de poux et tout raidis par la crasse et qu'il doit donc rentrer à la maison afin que sa femme lui remette tout ça en ordre. À l'époque, on ne parlait jamais avec ses enfants, même devenus adultes, de la vie sexuelle et affective dans le couple. Or, s'il lui prenait une très forte envie de sa femme, il prenait d'habiles détours comme plus haut mentionné.

Aussi, en ce soir du 24 février 1926, notre homme, torturé par la mélancolie, réalisa qu'il y avait un mois qu'il était parti de la maison. Il s'adressa à Olivine, Joseph et Rosaire en commençant par dire : « si vous n'y voyez pas d'inconvénient... » et attaqua le scénario cité plus haut. Les trois jeunes se regardèrent du coin de l'œil avec des airs entendus, l'arrêtèrent tout-de-go en lui disant : « c'est correct papa, allez-y et prenez du bon temps, vous le méritez bien. Surtout ne vous inquiétez pas, nous prendrons bien soin de tout. »

Le lendemain matin, parti travailler encore plus tôt qu'à l'habitude, Philibert ne s'est pas emporté de « lunch » pour le midi, car il veut bûcher son même nombre de billots que les autres jours tout en quittant de bonne heure dans l'après-midi. Vers 14h, ses 125 billots étant coupés, il salue ses fils et se dirige vers le camp.

Rasé de frais et lavé à grande eau, il décroche ses raquettes Ojibwai de fabrication Amérindienne, lance son baluchon sur son dos et salut sa fille Olivine. Dehors, il attache ses raquettes à neige à ses mocassins et prend le sentier en direction de la maison. Il se félicite d'avoir bien plaqué le sentier à l'automne, car avec toute cette neige tombée ces derniers jours, aucune trace n'est visible.



Transport des billots coupés dans la journée)

Parti vers 16h, Philibert doit se hâter car la nuit tombe vite en février. Dieu merci il a de bonnes raquettes, car il s'enfonce jusqu'à 25 cm dans la poudreuse. Encore assez jeune et en très grande forme physique, il progresse assez bien. En traversant un sous-bois, il croise quatre lièvres qui déguerpissent à toute vapeur. Philibert songe que leurs « mittons » font office de raquettes, et que les Amérindiens s'en sont sûrement inspirés pour inventer celles qu'il utilise aujourd'hui.



(Raquettes à neige faites de bois et de tendons)

La brunante approchant à grand pas, il traverse une colline magnifique de forêt mixte avec le fond du terrain bien dégagé, un endroit à chevreuils par excellence, pensa-t-il. Au même moment, il en lève un qui était couché sous un sapin géant. Après cinq ou six bonds, il est disparu. Il lui a semblé n'avoir vu que le bout blanc de sa queue dressée à la verticale, puis plus rien.

Ceci l'a reporté dans ses pensées, dix ans auparavant, alors qu'il habitait à Sainte-Sabine (Beauce) et travaillait dans le Maine, aux États-Unis, en hiver. Il disait qu'il y avait tellement de chevreuils qu'on aurait dit des troupes de moutons. Il lui arrivait d'en prendre un au collet et de l'emporter sur son dos, de nuit, à la maison ; quel bon steak, surtout quand tu n'as pas les moyens de t'en acheter chez le boucher.

Finalement, il arrive à la maison vers 19h30, crevé mais tellement heureux et tout excité, l'adrénaline à son plus haut. Il enlève ses raquettes, frappe à la porte, rentre et trouve sa femme et ses enfants agenouillés, en pleine prière. Bien sûr ce fut la fin du chapelet.

Après les salutations, il embrasse sa femme et ses enfants tous émus de la retrouvaille, moment de bonheur où l'homme et la femme sont parfaitement heureux. Tous les deux s'empressent de se demander réciproquement des nouvelles de ce mois de séparation qui a semblé tellement long. Pendant que sa femme lui prépare à souper, il va embrasser bébé Hervé qui dort à poings fermés. Comme il a changé, pensa-t-il. Il s'allonge sur son lit pour une sieste bien méritée, en attendant que le repas soit prêt.

S'étant bien reposé et ayant bien mangé, il s'empresse de demander à chacun comment ça va. À la demande des petits, il leur raconte un conte de Ti-Jean dans lequel il excelle. Il se surprend lui-même de penser qu'il a bien hâte de rentrer au lit avec sa femme en dépit d'une journée aussi crevante. Il faut dire qu'à 46 ans, Philibert est toujours bien solide et en très bonne santé.

Or donc, nous sommes lundi matin le 27 février, et comme toute bonne chose a une fin, Philibert repart pour le chantier. Quand comptes-tu revenir ? lui demande son épouse. Ah! pas avant la fonte des neiges, lui dit-il. On ne sait jamais quand la neige va s'effondrer, c'est entre le 10 mars et le 2 ou 3 avril. Aussitôt que le chantier va « casser », tu nous vois arriver en vitesse, hommes, boîtes et bagages.

Malgré la nostalgie de cette séparation forcée, ils sont heureux de cette retrouvaille de la fin de semaine. Après les recommandations de prudence de chaque côté, notre homme tout ragaillardi à la pensée de

« ses combines de laines grises tellement bien retapées par sa chère épouse », baluchon sur le dos, raquettes aux pieds, reprend le sentier de la forêt. Adelphine, après un dernier au revoir à son homme du signe de la main, essuya une larme avec le revers de sa jupe, et rentra dans la maison (camp de bois rond). Ainsi a repris la routine du quotidien avec sa petite famille, seule et isolée de tout.

Le 31 mars, après deux jours de temps chaud et de pluie, il n'y a presque plus de neige. Le chantier est « cassé ». C'est donc le 1^e avril sur la fin de l'après-midi que gens, bêtes et bagages arrivent à la maison. Quelle grande joie, enfin la famille est à nouveau rassemblée. C'est le soir même, rentrés au lit, que maman annonce à papa qu'elle est enceinte. Depuis quelques jours elle souffre de nausées. C'est ainsi que je fut conçu.

UN PAYS À BÂTIR

Pour ce petit monde de défricheurs, leur pays reste à bâtir en ce début de printemps 1926. La neige est presque'entièrement partie maintenant, les journées s'allongent, les ruisseaux débordent de leurs lits, les bourgeons gonflés de sève éclatent, emplissant l'air de leur parfum. Même les oiseaux, du haut des arbres, chantent la venue de la belle saison qui s'annonce. Ce matin, papa, à son retour de l'étable, voit sa première volée d'outardes en direction nord, gagnant leurs aires de nidification. Quelle belle mélodie se dégage de cette magnifique formation en "V", annonciatrice par excellence du printemps. Il demande aux siens de sortir en vitesse pour venir admirer cette

merveille de la nature.



(Outardes – ou bernaches – du Canada)

Malgré sa grossesse et les malaises inhérent à son état, maman travaille toujours aussi fort. Ses grandes filles l'aident beaucoup, car en plus de ses multiples tâches quotidiennes, il faut entreprendre le grand nettoyage du printemps.

Ce soir, sa bonne amie d'en face, Mme Zénaïde Dorval, est venue s'enquérir de sa santé et lui offrir ses services en tout temps si ça peut lui être utile. Maman la remercie de sa grande générosité et, tout en causant de sa grossesse, lui demande si elle et son mari seraient intéressés à devenir marraine et parrain du bébé qui s'en vient. « Ah! Oui, s'exclame-t-elle! Ce sera une très grande joie pour nous, je dis oui tout de suite et je suis sûr que Arthur sera d'accord. » En plus, dit maman, si tu le désires, je te laisse choisir toi-même le prénom de mon futur bébé. « C'est trop de confiance et d'honneur, pour nous, j'en

suis très émue », répond Mme Dorval. Dare-dare, elle annonça à maman que lors de sa prochaine grossesse, elle lui rendra les mêmes politesses. Sur ce, elles s'embrassèrent, se souhaitèrent bonne nuit et Zénaïde rentra chez-elle.

Le temps passe vite à travailler sept jours par semaine. Même le dimanche, tout de suite après la messe, il faut réitérer les soins à apporter au animaux, tout le monde se « décharge ». Pour les hommes, c'est la « drave », les semences, etc. Les femmes n'y participent pas : elle n'ont pas de temps à leur disposition.

Malgré tout, « les jeunesses » ont trouvé le tour d'organiser trois soirées de danses carrées (« quadrilles ») à la maison depuis qu'ils sont sortis du chantier. Quand tu es jeune et plein de vie, il faut bien que tu t'amuses un peu. Car même sans être riches, les gens se débrouillaient avec les moyens du bord. Parmi les invités il y avait toujours des talents artistiques qui se manifestaient, tantôt des jigieux, des danseurs de « petit bonhomme », chanteurs, conteurs d'histoires et des « câlles » (*de « call », appeler, ceux qui dirigent les groupes de danseurs*). Ces derniers sont impressionnants, car ils « call » en patois, tout un mélange de français, d'anglais, d'amérindien, de sons indéchiffrables, de cris et que sais-je, tout-à-fait incompréhensible pour quiconque sauf les danseurs. Pas de « câlles », pas de danse, aussi simple que ça.



(Danse quadrille. Les costumes ne sont pas québécois...)

Il y avait aussi les violoneux, tappeurs de pieds, joueurs d'harmonicas, etc. Par-dessus tout, il y avait de la boisson en abondance qui ne coûtait pas cher. Le fils Joseph aidé de son cousin Amédée Vachon a construit un alambic dans le sous-bois de conifères l'année dernière. À l'autre bout de la terre paternelle: c'était plus sécuritaire car il était interdit de faire de la « bagosse » ainsi que de la bière, même pour usage personnel. Joseph s'était procuré un grand tonneau en bois de chêne. Il fabriquait d'abord de la bière à partir du malt qu'il faisait avec du grain d'orge, du houblon, du sucre en poudre, de la chicorée, de la levure de boulanger et, ce qui était de toute première importance, de l'eau de source fraîchement recueillie. Ils obtenaient une belle bière blonde, très réputée.

Leur alambic servait à faire de la bagosse distillée à partir de leur bière, tellement pure en alcool qu'elle brûlait complètement si tu lui

craquais une allumette dedans. De temps à autre, ils avaient de la visite qui venait à travers bois. La semaine précédente, Omer Couillard et Sylvio Bernier sont venus du village et sont repartis de très bonne humeur en remerciant gros comme le bras.



(Cabane à sucre – ou érablière – traditionnelle au Québec)

Joseph se faisait de 25 à 30 litres de bagosse et environ 100 litres de bière, ce qui leur constituait une bonne réserve.

Néanmoins, ils en manquaient toujours d'une saison à l'autre.

Construite en 1925, leur petite brasserie artisanale fonctionnera jusqu'en 1931. N'ayant fait l'objet d'aucune plainte, ils n'ont jamais été dérangés par la police.

MOMENT HISTORIQUE : FONDATION DE PALMAROLLE

À la messe dominicale du 20 juin, l'abbé Halde, vicaire à La Sarre mais qui dessert aussi notre colonie depuis quelques années annonce une grande nouvelle: « Mgr Rhéaume m'a confirmé la fondation de la paroisse de Palmarolle, aussi je vous invite donc en très grand nombre mercredi le 30 juin à venir accueillir votre évêque à l'école chapelle, à 1h30. »



Palmarolle en 1984. On aperçoit la rivière Dagenais que la famille de Philibert a emprunté, depuis le lac Abitibi, pour arriver dans ce village. Il leur restait encore à se rendre au Rang 4-5 à 3 km au sud.

Dans la grande famille d'Adelphine et de Philibert, c'est le branle-bas général. Maman et ses filles font le tour des garde-robes, ce qui est vite fait dans leur condition, et courent à La Sarre s'acheter un peu de

vêtements habillés, souliers, robes, chapeaux, gants, pantalons, chemises, gilets etc, pour toute la famille.

Aussi en ce jour du 30 juin 1926, journée historique s'il en fut, maman et papa accompagnés de tous leurs enfants sont parmi la soixantaine de familles rassemblées de chaque coté du chemin d'entrée qui mène à l'école chapelle.

À l'arrivée de Monseigneur, tout le monde s'agenouille respectueusement et chacun baise la bague épiscopale sertie d'un énorme rubis, et il les bénit. C'est ainsi qu'en ce pays neuf, ils reçurent la première bénédiction apostolique.

Du balcon, Monseigneur Rhéaume, évêque d'Haileybury, après avoir bénit la foule à nouveau, annonça cette nouvelle historique, à savoir que Ephrem Halde, vicaire à La Sarre, est nommé curé de cette nouvelle paroisse érigée aujourd'hui même, sous le vocable de Notre-Dame-de-la-Merci, Palmarolle. Ce dernier devient donc le curé fondateur. Après avoir remercié l'évêque, et lui avoir promis obéissance, monsieur le curé Halde convia ses paroissiens à la première réunion dominicale. Cette première messe fut célébrée le 4 juillet 1926.



(Photo satellite de la région de Palmarolle. On voit la Baie James au nord et la ligne grise qui sépare le Québec de l'Ontario. Palmarolle est située à la droite du mot « Canada », et LaSarre est située à 7 km au nord de Palmarolle.)

ACCIDENT DE CHARIOT À CHEVAL

Quelque temps plus tard, soit le 11 août, consultant sa liste de choses à acheter, maman constata qu'il fallait aller à La Sarre bientôt. Enceinte depuis près de six mois, elle va en profiter pour aller rendre visite au docteur. Au souper, elle en causa avec sa famille, et il fut décidé que se serait demain matin même. Son petit gars Donat âgé de

11 ans, conduira le cheval. Le matin du 12 août à bonne heure, son jeune fils tout joyeux de ce beau voyage en perspective, attela l'animal sur l'express, un chariot à quatre roues, ouvert, avec un ou deux sièges à l'avant, plate-forme prolongée à l'arrière, entourée de ridelles de 50 cm de hauteur pour maintenir la charge. Il amena donc son attelage devant le camp pour attendre maman. Tout en se préparant, elle fit ses recommandations à sa famille pour la journée et se souvint que c'était le 13e anniversaire de sa petite Rosa. Elle l'embrassa donc en lui souhaitant un bon anniversaire. Sacoche et parapluie en main, elle sortit. Ils prirent le chemin (sentier) pour La Sarre, route à peine praticable, surtout quand elle était détrempée par la pluie.

Il fait un soleil magnifique, la journée s'annonce belle. Ces 21 kilomètres leur prennent environ quatre heures, d'habitude. À mi-chemin, ils entendent soudain un grand bruit suivi d'un grognement à faire dresser les cheveux sur la tête, venant de la forêt tout à côté du chemin. Sans doute un ours. Le cheval, qui en plus d'avoir l'ouïe très sensible est doté d'un odorat exceptionnel, se cabra donc, et parti comme une flèche. Autre raison de son affolement, constatée après coup : Donat avait oublié d'accrocher les acculoirs à la voiture, donc pas de freins à toute fin pratique, et comme ils entreprenaient la descente d'une pente assez raide, les attaches arrières venaient percuter les pattes du cheval, ce qui accentua sa panique.



(Exemple d'une cariole d'époque – modèle « sport » à deux roues...)

Prenant le mors aux dents, il fonça vers la voiture qui les précédait tout près. Le jeune Donat ne pouvant absolument rien faire, la roue avant droite de leur voiture sauta par dessus la roue arrière du chariot devant eux. Le choc fut tellement fort qu'il a fait voler maman et son fils dans les airs pour les faire retomber de l'autre coté du fossé. Maman était sans connaissance, évanouie. Orner Couillard, un ami de la famille, arrivait par l'arrière par pure coïncidence. Étant témoin de cet horrible accident, il stoppa son automobile (Auckland 1924), courut au secours de maman, la transporta sur son siège arrière et fila tout droit chez le médecin à La Sarre le plus vite qu'il pu. Craignant l'hémorragie et la fausse-couche, le docteur l'a gardée sous observation pendant trois jours. Elle demeura chez Mme Arthur Lambert qui habitait près de la maison du médecin. Cette dernière gardait toujours une chambre disponible à l'intention de patients en cas d'urgence. Il n'y avait pas d'hôpital régional à l'époque.

Aidé du conducteur de la voiture avant, le petit Donat récupéra son cheval, qui s'était finalement arrêté quelques arpents plus loin. Il fila tout droit chez le médecin. Maman et moi, fœtus âgé de moins de six mois qu'elle portait, nous l'avions échappé belle.

Ses emplettes terminées, Donat prit le chemin du retour. En passant à Palmarolle il arrêta prendre le courrier au bureau de poste de Mme Paradis. Il faisait noir quand il arriva à la maison. Le voyant arriver seul, tout le monde se rassembla autour de lui pour l'écouter raconter cet horrible accident. La marchandise déchargée, Donat alla dételer le cheval. Suite aux recommandations de maman, il remit le cadeau d'anniversaire à Rosa et distribua le sac de bonbons de 10 cents à tout le monde. Maman rentra le 15 au soir. On s'embrasse, on pleure, on est heureux, c'est autour de la table qu'elle raconte son aventure.

En octobre, la récolte du foin et du grain complétée, les fruits et légumes du jardin rentrés, il faut labourer la terre, abattre un porc, un bœuf, et un agneau pour la réserve d'hiver. Il faut faire la mise en conserve, et la confection des vêtements chauds pour la saison froide qui approche. Dieu merci, maman a de l'aide de ses plus vieux, car enceinte de huit mois, elle est devenue lourde et se fatigue vite. Le petit est bien vigoureux et pioche fort depuis déjà quelques mois.

Profitant des derniers sursauts de l'été indien, ma mère, causant dehors avec sa bonne amie d'en face des bienfaits de ces rayons de soleil, attira à son attention cette volée d'outardes reprenant leur

migration vers le sud. Elles virent soudain un grand rapace « le balbuzard », planer, flotter sur un courant d'air chaud ascendant, ses grandes ailes toute déployées. Les journées raccourcissent à vue d'œil, les arbres feuillus maintenant privés de chlorophylle déploient leur gamme de couleurs naturelles à vous couper le souffle, digne du plus grand peintre. Tout cela rappela à maman les préparatifs des fêtes qui s'en viennent à grand pas. Se saluant, ma mère et son amie rentrèrent.

Maman pense surtout au bébé qui va naître bientôt : « pourvu qu'il soit en bonne santé... » Mme Dorval est venue lui rendre visite encore aujourd'hui pour s'enquérir de son plan d'accouchement. Maman lui a indiqué qu'elle acceptait son assistance de même que celle de sa belle-sœur Angéline Gagnon qui avait aussi offert son aide. Et, ajouta-t-elle, les hommes vont aller chercher le docteur le moment venu, « avec les durs accouchements que je connais d'habitude, il ne sera pas de trop. » Mme Dorval lui répéta comment elle était heureuse d'être la marraine et qu'elle avait trouvé un beau prénom si s'était un gars. Même si maman mourait d'envie de savoir lequel, elle lui raconta d'abord la recherche qu'elle avait faite pour trouver ce prénom. Entre autre, son voisin Ovil Bellavance, qu'elle avait consulté, lui a suggéré « Toussaint ». Il trouvait ça joli, lui. Bien non, qu'elle avait rétorqué, le monde pour l'agacer vont l'appeler « la Toussaint » ou Toussaint le pauvre petit... Sais-tu le prénom que j'ai finalement trouvé et qui est très joli, devine? Ça va être « Noël ». « Ho! C'est vrai que c'est très beau, je te félicite et te remercie beaucoup Zénaïde, tu es bien fine »,

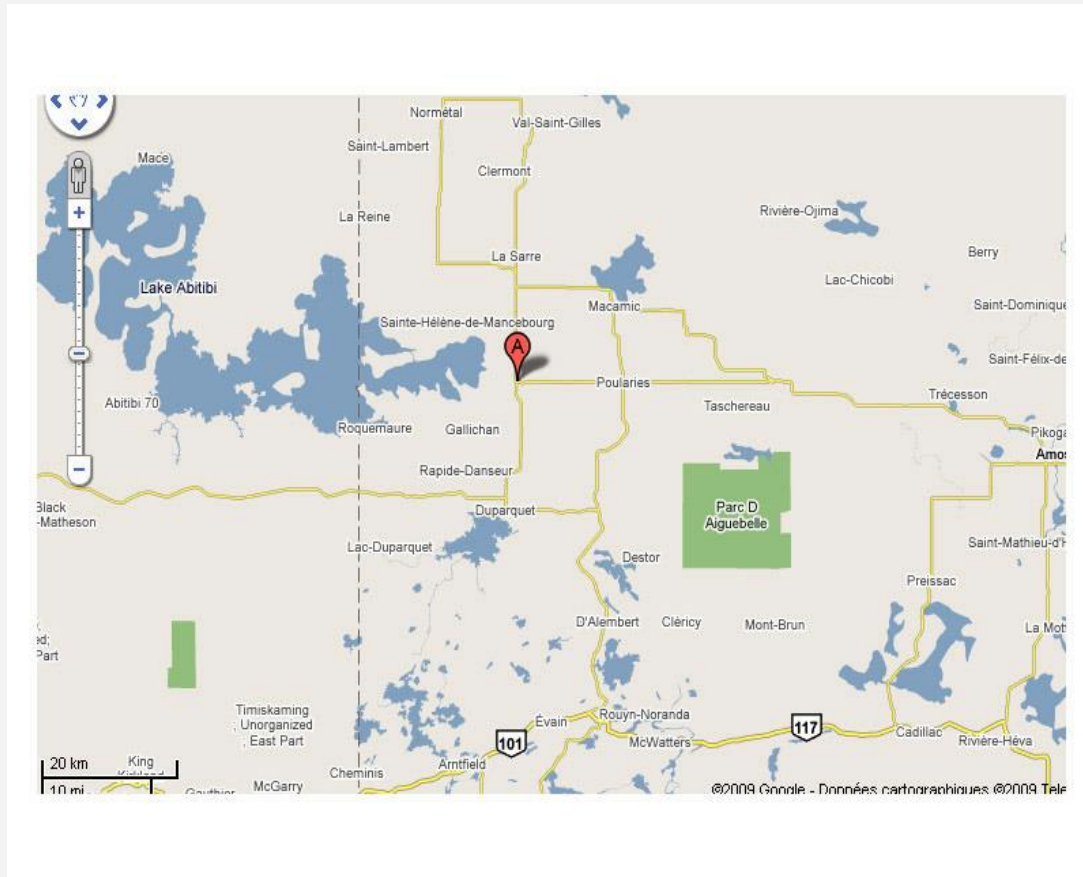
répondit maman. Sur ce, elles s'embrassèrent et Mme Dorval rentra chez elle.

Dimanche le 21 novembre, sa grossesse rendue à terme, maman sentit le moment venu. Des douleurs annonciatrices ayant débuté le matin au lever, elle envoya Garçon et Rosaire, montés sur deux chevaux, chercher le docteur à La Sarre. Au retour des deux voyageurs, on fit monter le gros docteur sur le cheval frais, en se hâtant de courir au chevet de maman. Le lendemain matin, elle se fit aider par ses filles à la préparation d'eau bouillante, de linges et de serviettes stériles. Elle fit aviser Mme Dorval ainsi que sa belle-sœur Angéline. Je suis né lundi après-midi le 22 novembre 1926 à 15h30. Après m'avoir vidé la gorge avec son doigt et les poumons par quatre bonnes claques dans le dos qui m'ont d'abord rendu bleu foncé, le docteur m'examina de long en large, me pesa et me remit à Zénaïde. Elle dit à maman, regarde le beau gros garçon blond et en bonne santé, tous ses membres, tous ses doigts, et tous ses orteils, il pèse quatre kilos, c'est mon beau p'tit Noël. Malgré sa grande faiblesse, maman lui esquissa un sourire, en lui faisant un signe affirmatif de la tête.

Mais le docteur venait juste de remonter à dos de cheval que Mme Dorval courut après lui en criant de revenir au plus vite. Maman venait de subir une grosse hémorragie. Le tout rentrant dans l'ordre plus tard, le docteur partit. Ma marraine cria à Olivine, qui était dans l'étable avec toute la famille, de venir l'aider à remettre la maison à l'ordre.

PAYS DE MA NAISSANCE, LOT 26, RANG IV DE PALMAROLLE, ABITIBI.

Faisant partie des Territoires du Nord-ouest, l'énorme région appelée Abitibi fut rattachée au Québec en 1898, via le Témiscamingue.



*(Carte de la grande région de Palmarolle- indiquée par la lettre A - et La Sarre.
À gauche, le lac Abitibi, et pas si loin au nord, non visible ici, la Baie James)*

L'Abitibi était jadis la route des missionnaires vers les indiens de la Baie d'Hudson. **La région est traversée depuis 1912 par le Transcontinental, chemin de fer qui relie Québec à Winnipeg et au Pacifique, en passant par La Sarre.**



(Construction du chemin de fer Transcontinental, vers 1910)

En 1914, il n'y a que 953 âmes dans cette solitude. Soudain, en 1920, le prospecteur Edmond Horne découvre de l'or et du cuivre sur les bords du lac Osisko où naîtra plus tard Rouyn-Noranda. C'est la ruée vers le rêve et la fortune : cinq ans plus tard, près de 15 000 habitants! Il y en aura 40 000 en 1940. En quinze ans, 226 000 « claims » vont être marqués, et 675 compagnies minières constituées. Curé en tête, les colons sont entraînés dans l'aventure. Les nouveaux cantons de l'Abitibi reçoivent les noms des régiments de Montcalm: Royal Roussillon, Languedoc, La Reine, La Sarre, Berry, Béarn. Et les noms des officiers de ces régiments, Roquemaure, Palmarolle, Trécession, Senneterre, etc. Le nom de Palmarolle prend donc son origine de celui d'un commandant du régiment de La Sarre et faisant partie de l'armée de Montcalm. L'Abitibi poursuit toujours son histoire...



Arrivée des colons par train en Abitibi, 1935

LA MAISON DE MON ENFANCE, UN CAMP DE BOIS ROND.

Je suis né comme beaucoup de petits paysans dans un camp de bois rond à deux étages, un carré de 7,25 de côté, avec un escalier très raide sans contremarche ni garde-fou. Les planchers, armoires, table, chaises, chiffonniers et lits sont fabriqués de planches et faits à la main. Un gros poêle à deux ponts en plein centre, comme le trône d'un roi, boîte à bois fermée tout à côté, qui dégage le bon parfum de la forêt. Sur les lits de planches, des « paillasses » qu'on remplit à chaque automne de paille fraîche après le battage du grain.

Comme toilette, un pot de chambre pour la nuit et l'hiver, en été à l'écurie. On charroie l'eau potable du puits creusé près de la grange.

Les trois derniers de la famille sommes nés en Abitibi. Mon frère Hervé et moi dans le camp de bois rond, ma sœur Annette dans la maison verte, la même que Donia Vachon habite toujours (en date de 2009).



(Camp – maison - de bois rond typique)

À l'été 1926, Adelphine et Philibert décident qu'il faut construire une nouvelle maison. Quel style d'architecture? C'est pas compliqué: à l'époque, et ce depuis leurs terres natales de Ste-Sabine, les colons s'inspirent toujours du style Français à deux étages, toit à deux pentes en parallèle avec le chemin, fenêtres à guillottes, galerie pleine largeur recouverte à l'avant. La grandeur est presque toujours la même, 7,25m de côté, quitte à l'agrandir au besoin quand on aura de l'argent. À l'automne, on s'empresse d'aller bûcher du bois et de le transporter au moulin à scie. On passe une commande pour du madrier et de la planche de différentes largeurs en vue de la charpente, les planchers, les plafonds, les divisions etc... Au printemps 1927, les travaux sont en marche. On construit le solage

(fondaisons) un peu comme un barrage de castor, avec des billots équarris à la hache piles à l'horizontal, et rempli de terre, ce qui constitue un bon isolant. À 15 heures par jour, la charpente est bientôt montée et recouverte.



Une maison coloniale typique



(Une « sleigh »)

DRAME

Lors de l'équarrissage, travaillant à deux sur le même arbre, papa est devant avec sa hache à piquer, mon frère Garçon suit derrière avec sa grande hache plate à équarrir. L'arbre étant gelé, quand mon père s'élance a nouveau, la hache glisse, lui échappe des mains et le tranchant frappe Garçon en pleine figure, lui ouvrant la joue et la gencive, faisant voler quatre dents. Le sang gicle au rythme du pouls, c'est l'horreur.



(Équarissage des arbres abbatus)

Papa ne peut que s'effondrer et pleurer toutes les larmes de son corps, mais mon frère reste lucide, presse la plaie béante et cours vers la maison. Maman lui prodigue les premiers soins et le fait transporter chez le médecin en vitesse. Mon père fut encore plus long à se rétablir que son fils. Ce dernier portera cette balafre toute sa vie.



(Équarissage des arbres abattus)

Ma sœur Olivine, en amour par-dessus la tête, va se marier avec son beau **Odilon Vallières** le 30 avril même.



*(Vers 1922, les deux beaux-frères, à gauche **Fortunat Giroux** – 1900-1983, marié à **Marie-Ange Vachon** à Ste-Sabine comté Dorchester en 1920 – et **Odilon Vallières** à droite, marié à **Olivine Vachon**) ou est-ce*

un Pomerleau?

Olivine raconte que la semaine d'avant, étant assise avec son chum au salon, main dans la main, s'échangeant des mots tendres, le petit Hervé âgé de deux ans et demi s'amène, caleçon baissé aux genoux, zizi à l'air, un immense sourire plein le visage, tenant son petit pot à deux mains et leur montre le beau petit tas qu'il vient de faire en disant, « r'garde Vivine l'beau caca qu'Ti-Vé a fait ». J'étais rouge de honte, mais lui, que nous travaillions à rendre propre, était tout heureux de son geste.

À court d'espace dans le camp, on transporte plein de victuailles dans la nouvelle maison: tourtières, saucisses, baloney, tartes, gâteaux, carrés au dates, etc... tous les préparatifs pour le mariage. Les noces duraient à peu près une semaine dans ce temps-là, réjouissances de tout ordre, comme aller sortir les nouveaux mariés du lit de très bonne heure le lendemain, leur faisant subir plein de coups pendables.

Olivine demeure encore un an et demi chez nous, leur camp n'étant pas encore prêt. À l'automne, la nouvelle maison étant devenue habitable, la famille au complet y emménage. Quel bonheur! Ça sent bon le bois fraîchement débité et taillé. Les belles couleurs chaudes de plantes naturelles à l'intérieur vous réchauffent l'âme. Le soir, les lampes à l'huile garnies d'un petit réflecteur et accrochées aux murs projettent des rayons de lumière dorée, ce qui crée une ambiance de calme et de sérénité. En 1931, on bâtit une rallonge de 6 par 7 mètres. Cette

fois-ci, le solage sera fait de billes équarries.

A l'extérieur, seul le toit est terminé, en bardeaux de cyprès. Pour le moment, les murs ne sont recouverts que de papier goudronné retenu avec des lattes. Ce ne sera que quelques années plus tard qu'ils les auront complétés de bardeaux de cèdres achetés à Macami à mesure que les moyens le permettent. Tout l'extérieur est traité avec de l'huile usée teinte en vert pour protéger le bardeau, d'où le nom de « maison verte » qu'elle portera dorénavant.

Jeannine, la fille aînée, naîtra au printemps suivant, le 21 mai 1928. À l'automne, leur camp de bois rond étant libre (habité auparavant par les grands-parents Vallières), ils emménagent enfin chez eux. On avait commis l'erreur de tapisser l'intérieur; ainsi, quand le calfeutrage a lâché, il fut impossible de le refaire. C'était devenu trop froid en hiver. Ils ont vidé, brossé, nettoyé, désinfecté le poulailler et y ont emménagé à l'automne 1931 en attendant que leur maison soit prête (à la fin de 1932).

En 1922, en même temps que mes parents, mon parrain Dorval est venu seul, a pris un lot en face de chez nous, s'est construit un petit camp de quatre mètres carrés et a passé le premier hiver seul. Sa famille est arrivée le printemps d'ensuite, s'est installée chez maman et y sont demeurés un an et demi. Ils avaient cinq enfants. Le même automne, le voisin Lucas Pomerleau passe au feu. Comme de raison Adelphine et Philibert les accueillent chez nous et ils passent l'hiver à nouveau. Le soir on doit tout préparer afin d'être capable de bouger le

lendemain matin. « Ça-c-peut-tu? »

À ma naissance, maman a eu comme d'habitude un très dur accouchement. Âgée de 42 ans, elle a souffert d'anémie et est restée très faible durant plusieurs semaines. Alors que j'avais deux ans, nous avons attrapé tous les deux la fièvre typhoïde. Couchés dans le même lit, nous avons failli mourir. Le docteur a dit que si elle passait la neuvième journée, nous aurions des chances de la sauver. Ma sœur Olivine, l'aînée des fille à la maison et jeune mariée, de même que Rosa, 14 ans, et Bernadette, 10 ans, ont été très responsables durant cette épreuve. En particulier Olivine qui m'a vraiment adopté comme son propre fils, prenant soin de moi jour et nuit. Elle fut vraiment ma deuxième mère.

Quand elle est déménagée chez elle, j'avais deux ans. Déjà très attachée à moi, elle s'est bien ennuyée (je lui ai manqué). Elle trouvait que j'étais un très beau bébé, j'avais les yeux bleus, le teint clair, les cheveux blonds comme les blés mûrs, disait-elle. C'était des qualificatifs avec lesquels tous étaient d'accord à l'époque. Je me souviens très bien que plus tard, dès l'âge de six ou sept ans, je l'aimais beaucoup, ma grande sœur; une de mes très grandes joies était d'aller la voir chez elle, tellement elle me gâtait et semblait heureuse de me recevoir.

Quand j'étais bébé, la voisine du côté ouest, Mme Bédard, venue visiter maman, me dorlota et en profita pour me changer de couche. M'étant

mis à hurler comme quelqu'un qu'on étrangle, maman m'examina de plus près et resta estomaquée de voir une grosse épingle à couche qui avait traversé la peau du ventre, en plus des langes. Il ne lui resta plus qu'à consoler la bonne dame qui pleurait à chaudes larmes. J'étais le treizième de la famille; ainsi quand je suis né, j'étais l'oncle de six neveux et nièces. Ma sœur Marie-Ange avait quatre enfants: Yvette, Roland, Émile, et Jeannine (***note du correcteur : ce sont ma grand-mère, mes oncles et mes tantes - EM***). De leur côté, Adrien et Fernand étaient nés déjà chez Clairina.



(École du rang 2-3, Ste-Germaine-Boulé, Abitibi, 1937)

MES PLUS LOINTAINS SOUVENIRS

Papa faisant chantier à Cléricy avec plusieurs hommes embauchés, il avait obtenu de maman, aux fêtes, qu'elle vienne lui rendre visite durant l'hiver de 1929-30. Au début de février, faisant garder le petit Hervé, cinq ans, et le bébé Annette, un an, par les plus grandes, elle décide de m'emmener avec elle : carriole à cheval jusqu'à La Sarre

et le train pour Taschereau. Une correspondance en direction de Rouyn nous mène à destination. Depuis deux jours que maman se prépare... Elle s'ennuie beaucoup de son homme et de ses plus grands qui travaillent au chantier avec lui. C'est remplie d'émotion qu'elle se réveille en ce matin du vendredi 6 février pour le grand départ. Après un bon petit déjeuner copieux avec les siens, m'avoir gavé d'un dernier biberon de bon lait frais, arrivent enfin les derniers préparatifs du départ.



(HAUT : Transport de billots au chantier. BAS : Coupe à la sciotte)

C'est Fortunat qui vient nous reconduire à La Sarre. La bonne Sainte-Anne est avec nous car c'est un soleil resplendissant qui nous accompagne pour notre départ. La forêt est chargée de givre argentée qui lui donne un air irréel de monde de fées. Après avoir fait ses dernières recommandations à tout son monde, maman m'emmitoufle donc chaudement, dépose des briques chaudes à nos pieds, peau de mouton relevée au menton, ses adieux faits à la maisonnée, c'est le grand départ.

Moi, étant pourtant très jeune, je me souviens de cinq « flashes » de ce voyage, bien clairs dans ma tête, et ce depuis toujours:

1 : Assis dans ma chaise haute, je tète un dernier biberon avant le départ ; **2** : une immense locomotive crachant feu, fumée et vapeur, puant à se pincer le nez et faisant un bruit infernal à vous fourrer sous terre, entre en gare. Elle vous jette presque à la renverse avec son souffle invisible mais si puissant; on dirait celui d'un dragon déchaîné. En plus, elle vous lâche des hurlements à vous faire figer le sang dans les veines ; **3** : un énorme nègre, noir comme de la cire à souliers, qui m'a semblé être tout au moins aussi gros sinon plus que le géant sanguinaire des contes de Ti-Jean racontés par mon père. Qui plus est, à bord du train, il marchait dans notre direction, maman et moi écrasé de peur dans le fin fond de mon siège. J'étais sûr que j'allais être dévoré tout rond ; **4** : arrivé au camp, j'ai eu une peur bleu de (Cinq-sous) Bellavance, qui vraisemblablement m'a lancé dans les

airs, au bout de ses gros bras poilus de bûcheron ; **5** : mon frère Rosaire m'emmène avec lui lever des collets à lièvres dans lesquels il y avait des morts les yeux exorbités, raidis par le froid.

Moi-même petit lièvre timide, peureux, qui n'était jamais sorti de son terrier du rang IV au fond de Palmarolle, élevé sous la jupe de maman, je comprend très bien que j'ai pu avoir CINQ gros flashes dans de telles circonstances. Je ne me souviens de rien d'autre. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai su l'âge exact que j'avais à ce moment-là: trois ans et trois mois, car ma soeur Olivine travaillait au camp à cet époque.

Monde bon, simple, ignorant, plein de tabous, bien de son époque, on nous élevait dans la discipline, la crainte, et la peur. Les morts revenaient nous visiter sous forme de fantômes, ou réels. Nous croyions aux pouvoirs maléfiques autant des sorciers que des hommes en soutanes. Dans ce monde de superstitions (**voir vers la fin la section sur ce sujet**), je me souviens très bien d'avoir beaucoup souffert de craintes et de peurs et ce, depuis ma tendre enfance. Quelqu'un que je connaissais décédait, je paniquais dans le noir, je me réveillais dans un cauchemar, étant sûr de le voir apparaître ou terré sous mon lit. De là, sans doute ma réputation d'avoir peur des gros monsieurs malins, comme se plaisaient à me le rappeler mes aînés en me taquinant. Ce n'est qu'à l'adolescence, faisant l'effort suprême de toucher un mort, que s'est déclenchée en

moi la guérison.

Vers l'âge de deux ans et demi, m'amusant à jouer dans le sable, j'aperçois soudain une grosse poule blanche accompagnée de ses poussins dans la cour. Me dirigeant vers elle, je m'empresse de me pencher pour lui prendre un bébé, petite boule de duvet vivante tellement mignonne. Au même moment, elle se gonfle, doublant son volume, ailes déployées, dressée sur ses ergots, elle fonce sur moi comme une comète en furie.

Étouffé par la peur, je tombe le nez dans la terre en voulant déguerpir. Bernadette et Fortunat, qui s'amusaient un peu plus loin, ont bien failli s'étrangler de rire en observant ce spectacle inusité dont j'étais le principal acteur bien involontairement. Plus tard, comme que je devenais souvent rouge et gonflé de colère, on m'a surnommé la poule couveuse. Pendant plusieurs années cette sauce me fut servie pour m'agacer. Image péjorative pour moi, ils ne rataient jamais leur coup et ça marchait même trop bien.

LES ANNÉES VINGT ET TRENTE, S'AVOIR S'AMUSER

En 1930, au rang 4 de Palmarolle, les loisirs organisés sont inexistants. Si le petit peuple de colons a tellement d'imagination, d'initiative et de débrouillardise dans l'art d'arracher leur vie dans cet environnement hostile, il en a aussi dans celui de s'amuser. La jeunesse doit bien se divertir.

À la dernière danse chez les Vallières, Joseph (Garçon) a profité du rassemblement pour inviter tout le monde à notre soirée dansante. Autre coutume qu'on pratiquait à tour de rôle : l'après-midi qui précédait la fête, les hôtes recevaient les invités (masculins) de la soirée à leur dégustation de bière et de « bégosse » (alcool fait de blé et de produits de l'érable), dans un lieu généralement situé dans un sous-bois à l'écart de la police et des curieux. C'est tout ce qu'il fallait pour rendre nos hommes joyeux dès le début de la soirée.

Après la grande messe, mes frères et sœurs tous joyeux à la perspective de la belle soirée, question de savourer ces réjouissances par anticipation, rappellent à tous ceux qu'ils rencontrent sur le perron de l'église que c'est cette après-midi que ça se passe chez nous.

De retour à la maison, Rosa et Bernadette s'empressent de faire le ménage et le « plaçage ». Rosa fait le tour de sa garde-robe et après plusieurs essais devant le miroir, son choix est fait : ce sera sa belle robe fleurie sur fond pêche à mi-jambe, frisons aux manches, cordon de soie blanc autour de la taille, petit bandeau assorti pour la tête, souliers de même couleur à talons hauts. De même, pour Bernadette, robe blanche en bas des genoux, cordon soutien-cheveux, ceinture et souliers rouge. Elles se félicitent réciproquement. Elles vont faire des envieuses. À 20h30, ils sont tous arrivés. Et tout l'monde danse et

tout l'monde swing. Antonio Pomerleau est le « calleur », Clotaire Bilodeau est à l'harmonica, Camille Lagrange au violon.



(Un violoneux de folklore)

La maison est pleine, maman et papa sont assis à l'écart, observant les jeunes sur le plancher de danse, moments de grandes joies pour eux car ils se disent que leurs enfants le méritent bien; tant mieux s'ils s'amusent. Hervé, Annette et moi dormons du sommeil du juste à l'étage. Éventuellement, les gens sont fatigués, et maman de sa belle voix chante *À la claire fontaine*. Rosaire chante la sienne, papa y va de son conte, mon frère Garçon raconte une histoire, René Provencher jigüe sa steppette à n'en plus finir. Les gouttelettes de transpiration volent autour de sa tête. C'est sous les applaudissements soutenus qu'il va se rasseoir.

Les hommes sortent deux par deux et vont prendre une bière dans la semi-obscurité. Albert Lagrange et Armand Renaud préparent leurs petite pièce de théâtre. Ce dernier m'aimait bien; il avait l'iris de l'œil gauche à moitié plus petit que l'autre et j'étais comme hypnotisé en le regardant, ne pouvant plus le quitter des yeux. La pièce s'intitule « **La mort du sauvage** ». Renaud est couché le dos sur une table, le visage enduit de suie de tuyau de poêle. Lagrange, couteau, ficelle et rasoir en mains, se fait accompagner de six hommes qui attachent le sauvage solidement à la table. Ces derniers commencent à danser en rond tout autour en chantant « C'était un p'tit sauvage tout noir, tout barbouillé *whischte*. À la première passe, c'est la mise à mort. Avec son couteau, l'assassin lui ouvre le ventre. À la deuxième, savonnette, mousse et tout, il le rase. À la troisième, il tire un bout de tripes de la victime (faites d'un cordon rouge). À la quatrième, toujours suivis de ses complices, il tire encore un autre bout de tripes. Elles roulent maintenant par terre. Au 8^e tour, c'est le drame : il tire les tripes de la braguette du sauvage et au bout de celle-ci on voit le pénis de la victime maintenant bien exposé, à la surprise générale.

Le choc passé, mon frère Joseph a expliqué sa façon de penser aux Lagrange en leur disant que c'étaient eux les vrais sauvages, qu'ils étaient des personnages grossiers etc... Ils avaient joué leur pièce auparavant devant ma famille, mais ce soir, exposer le zizi de l'indien était une première. La soirée si bien commencée a mal terminée.

Le lendemain matin de très bonne heure, Hervé me réveille.

- Hé... Ti-Noël viens-tu avec Ti-Vé?

- Quoi, ques'que tu veux Ti-Vé?

- Viens m'aider à ramasser les mégots avant que maman se lève.

- Ok.

À l'époque, les gens jetaient simplement leurs mégots par terre. Je me lève donc pour aider Hervé à ratisser tout le plancher. L'opération terminée, Hervé m'amena avec lui dans le grenier au-dessus du hangar à bois où il se faisait des cigarettes avec le tabac récupéré et du papier journal. On disait d'ailleurs de Hervé qu'après avoir cessé de téter un biberon, il a commencé à fumer. Il n'avait que cinq ans qu'il nous volait déjà les nôtres, Annette et moi, pour aller les téter en cachette. C'était un enfant précoce...

AMIS, LÉOPAUT DORVAL ET SA SOEUR

Quelques mots sur Léopaul (Ti-bi) Dorval. Nos cinq ans bien sonnés, nous avions le même âge et habitions en face de chez l'autre. Ce que nous en avons fait des rêves. Il était mon meilleur ami. En feuilletant le catalogue Eaton chez eux dans leur camp de bois rond (leur maison de planches ne fut construite qu'en 1934), assis dans l'escalier sans contremarches menant à l'étage, les jambes dans le vide, que de voyages sur toutes les mers du monde n'avons-nous pas faits en regardant les petits voiliers de couleurs. Nous étions des capitaines et

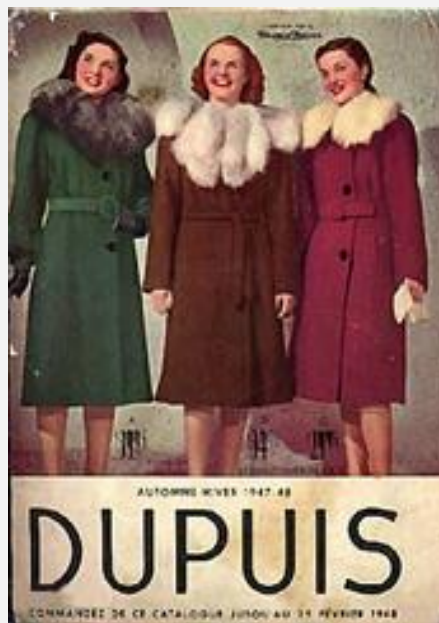
seconds sans peurs, repoussant les pirates à grands coups d'épées, naviguant par les pires tempêtes sans jamais se dégonfler, les plus énormes monstres marins étaient capturés, hissés à bord, dépecés et livrés au cuisinier.

Des volées d'oiseaux aquatiques venaient se déposer sur les mâts, nous annonçant l'approche d'îles ou de terres inconnues. Nous sommes descendus dans tous les ports du monde et avons visité plein de châteaux. La section des jouets aussi nous transportait, au temps des fêtes, nous rappelant sans cesse qu'ayant écrit au père Noël, nous pourrions en trouver dans nos bas pendus près du poêle, la veille de Noël au soir.

Hélas, Ti-Bi et moi n'avons jamais eu plus qu'une orange, une pomme ou cinq petits bonbons durs assortis. Nous avons toujours pensé que notre adresse du père Noël n'était pas la bonne. Nous n'apprendrons que plus tard que l'adresse du Père Noël se termine par un code postal plutôt louche : HOH OHO.

Au royaume de la musique, mon ami était surtout fasciné par le piano, moi ce fut par la guitare. En regardant de plus près les pochettes des disques, nous nous voyions guitare en bandoulière, chevauchant d'immenses plaines, campant près du feu et s'accompagnant à la musique. On imaginait le hurlement des coyotes se joignant à notre musique. Les bandits et les Indiens n'avaient qu'à bien se tenir.

Tournant les pages, voici le rayon de la chasse et de la pêche qui attire notre attention. Touchant chaque articles du bout de nos doigts, nous découvrons les tentes, sacs de couchage, armes à feu, pièges, canots, raquettes à neige, traînes sauvages, poignards, haches, etc. Continuant nos observations, notre imagination s'anime. Maintenant nous sommes devenus des coureurs des bois. Nous chassons l'ours, l'orignal, le chevreuil, le lièvre et la perdrix. Dans la neige et la poudrerie, habillé de fourrures et de mocassins comme les Indiens, nous trapons le lynx, le loup, le carcajou, le renard, le castor, le rat musqué, la loutre, le raton laveur et le chat sauvage. Fatigués et rompus, c'est tout heureux que nous revenons à notre camp de chasse et rentrons sous la tente pour nous endormir aussitôt.



(Catalogue du magasin Dupuis)

LA DÉCOUVERTE DE LA DIFFÉRENCE...

Vers la même époque, vers le début de l'été, par une belle journée chaude et ensoleillée, deux petits nuages blanc rosé flottaient négligemment dans un ciel limpide et formaient à s'y méprendre un couple d'amoureux enlacés. On aurait dit que même les oiseaux avaient un petit quelque chose de particulièrement passionnés dans leurs chants. C'est baigné dans cette ambiance que je jouais à cache-cache avec Hervé, Annette, de même que mes amis Ti-Bi et sa sœur. Nous faisions « j'me cache tu m'trouves, tu t' caches j'te trouve ». À un moment donné, ma petite amie Dorval et moi, ayant rampé sous un amoncellement de planches, avons débouché dans un espace où nous étions très confortablement assis l'un à côté de l'autre. On aurait dit une petite maison faite à notre mesure. Nos corps d'enfants se touchant depuis déjà un bon moment quand nous nous sommes regardés et avons souri. Je lui ai touché les lèvres et son visage, elle m'a caressé les doigts, les lèvres et le visage. Finalement, toujours collés l'un contre l'autre, nous avons explorés nos jeunes corps au complet, en terminant par nos petits sexes tellement différents. Sourire aux lèvres, c'est avec beaucoup d'émotion que nous fîmes cette découverte. Enfin, nous sommes ressortis de notre cache.

MA MÈRE ADELPHINE GIGUÈRE

Adelphine Giguère est née aux Saint-Anges, comté de Beauce, le 25 décembre 1884. Elle était la troisième d'une famille de six enfants: Élise, Dehlia, Justine, Georgiana, Adelphine, Roméo (le seul garçon). Elle était la fille de Joseph Giguère et de Georgiana Turcotte.

Maman avait cinq ans quand sa famille est déménagée dans le rang 12 à Ste-Justine, comté de Dorchester, soit à un mille de l'endroit où elle vivra une fois mariée. Après son mariage, elle vivra là jusqu'à son départ pour l'Abitibi avec sa propre famille, soit de 1906 à 1922.



(Photo satellite de la région du comté Dorchester en Beauce. Ste-Justine, St-Abdon et Ste-Sabine – où s'est mariée Marie-Ange Vachon - sont situés vers le bas et la droite, au sud-est.)

Elle n'était pas certaine de la raison pour laquelle son père a décidé de déménager, mais il est clair qu'ils ne pouvaient plus vivre là et que le but recherché était d'améliorer leur sort, tout comme elle-même et Philibert le feront plus tard en allant s'installer en Abitibi.

Ainsi, en 1888, le père d'Adelphine a acheté un lot en pleine forêt non défrichée, dans le secteur de Sainte-Justine, et il s'est construit un camp de bois rond qu'ils aménageront l'année suivante. Le jour du déménagement de la famille, (son père étant déjà rendu là depuis quelque temps) sa mère a attelé le cheval et est partie avec ses trois bambins en cariole. Son mari lui avait expliqué comment reconnaître lequel était leur camp, car tous les camps se ressemblaient. Bien sûr, il n'y avait pas de numéro de porte; il lui avait donc dit de visiter chaque camp, et quand elle reconnaîtrait ses couvertures de lit ce sera le bon, ce qu'elle a fait. Elles sont donc rentrées, sa mère a déshabillé les petites, puis elle est allée dételer le cheval. Maman se rappelle qu'elles étaient toutes très heureuses et bien encouragées. Ici je cite maman : « c'était comme quand nous sommes arrivés en Abitibi plusieurs années plus tard; dans le bois sans commodité aucune, mais c'était chez nous ».

Ils ont donc commencé à zéro. Il y avait deux ou trois acres de terre défrichés autour du camp. Son père s'empressait à faire de l'abatis (nettoyage du terrain) et ça n'a pas pris trop de temps qu'il y avait un bon morceau de terre dégagé, ce qui permettait de garder une vache, de semer des graines de céréales et de faire un petit jardin. Maman nous rappelait qu'il n'y avait rien à gagner là, et aucune aide sociale n'existait. Ce n'est que quelques années plus tard que son père construira une bonne grande maison en planches.

MAMAN « MÈRE DE FAMILLE » À 14 ANS

Maman n'avait que 14 ans quand sa mère Georgiana Turcotte est décédée. Étant l'aînée à la maison (ses deux sœurs aînées étaient déjà mariées), elle remplaça sa mère, prenant charge de la famille. Encore enfant, mais c'était ainsi, et ce jusqu'au remariage de son père quelques années plus tard.

Maman conserve, malgré la pauvreté, un très bon souvenir de son enfance et de ses parents. De simples et saines personnes, pleines d'amour et de respect pour tous. Des parents avec un sens inné de la valorisation des leurs, plein d'amour pour chacun des membres de la famille. Des parents qui démontraient à leurs enfants qu'ils étaient fiers d'eux. C'est avec enchantement que maman nous parlait de sa famille Giguère.

MAMAN AIME LES JARDINS ET LES FLEURS

Autant jeune fille que plus tard mariée et vivant au rang 12 de Ste-Sabine, ou encore en Abitibi, tout au long de sa vie maman a toujours fait de grands jardins de légumes, de fruits et de fleurs. Elle n'a jamais compté le temps et l'effort qu'elle y a consacrés. Je me souviens encore très bien, alors que nous l'aidions à ramasser les patates à la main à l'automne, et que nous nous plaignions d'avoir le dos « démanché », ayant de la misère à se redresser à force de travailler pliés en deux, elle se moquait de nous et affirmait ne jamais ressentir de fatigue, elle. Nous

avons l'impression qu'elle était bâtie en acier, *pas tuable* comme on disait. Quelle femme forte dans tout les sens du mot, elle qui faisait seulement 5 pieds et 110 livres.

MES PARENTS CHOISISSENT L'ABITIBI

Philibert et Adelphine, mariés en 1902, ont ainsi habité quatre ans à St-Abdon puis seize ans au rang 12 de Ste-Sabine, comté de Dorchester. En 1921, ils ont pris la décision de partir à nouveau, cette fois pour la grande aventure: l'Abitibi. Il s'en est fallu de peu qu'ils aillent plutôt s'installer aux États-Unis. Ils étaient bien décidés à quitter cette terre pauvre et rocheuse où il fallait ramasser les pierres un peu partout car les cycles de gel et dégel les faisaient sortir de terre à tous les printemps. Nous pouvons voir encore de nos jours ces immenses amas de pierres, à perte de vue sur ces terres incultes. L'Abitibi était une terre nouvelle rattachée au Québec qu'à la fin du 19e siècle. C'est un pays de forêts et de bonne terre, avec un climat rigoureux mais compensé par des journées plus longues d'ensoleillement par comparaison à Ste-Sabine. Très propice pour la culture.



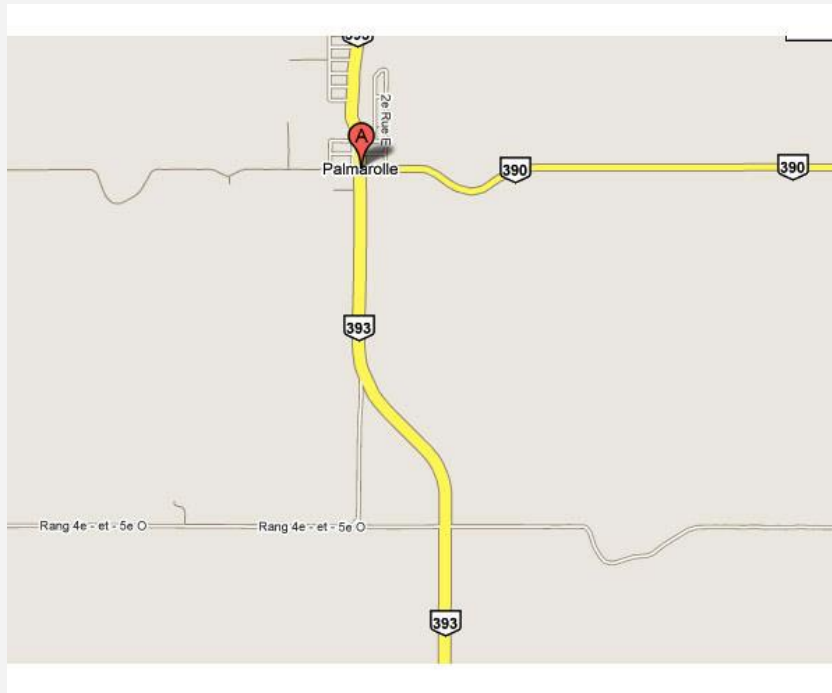
(Le temps des foins, façon traditionnelle)

Ce qui émerveillait le plus mon père, venu en exploration l'année précédente, soit en 1921, c'était, et je le cite: « tu plantes un piquet dans le sol sans jamais rencontrer de pierres ». L'objectif du déménagement était aussi d'établir leurs fils sur de bonnes terres. Car la terre était l'avenir et la sécurité par excellence à cette époque et ils étaient confiants d'améliorer leur sort en général. En ce qui concerne leurs filles, je suppose qu'ils laissaient la responsabilité à d'autres pères de faire de même avec leurs fils, et que ces derniers viendraient marier ses filles. Autres temps, autres mœurs.

DÉPART DE PAPA ET DU JEUNE JOSEPH EN MARS 1922

Papa, ainsi que deux de ses frères, Joseph et Siméon, étaient venus explorer le Rang 4-5 et choisir leurs lots en 1921, ce qui permettait de se qualifier auprès du gouvernement afin d'obtenir leur billet de location sur

un lot donné. Il fallait aussi défricher ou serper une superficie d'un acre sur quatre, ou 208 pieds par 832. Puis en mars 1922 les hommes sont repartis (Joseph n'a que 14 ans à l'époque) pour aller défricher (« dézerrer ») un emplacement afin d'y construire un camp de bois rond et faire un jardin.



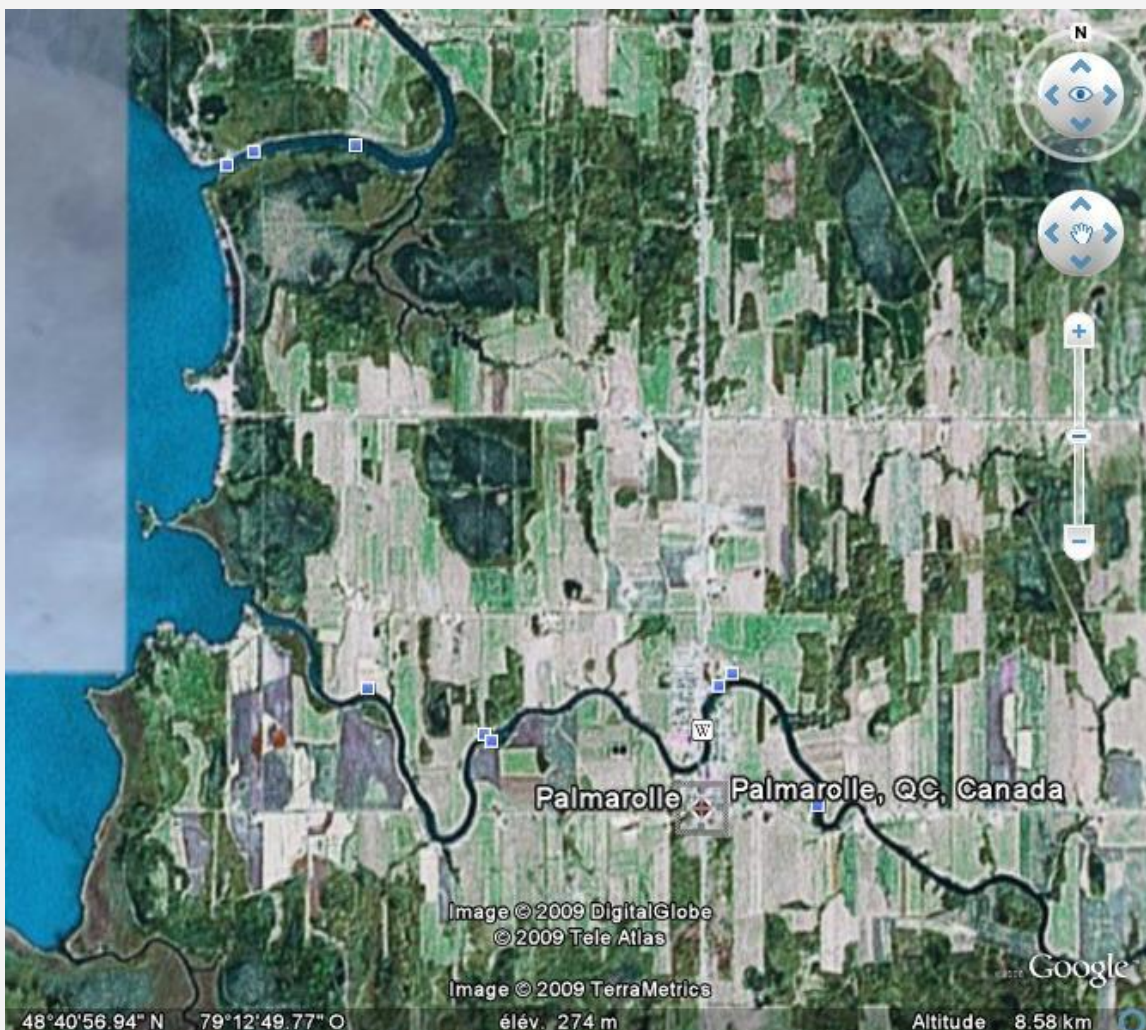
Carte de la région immédiate de Palmarolle. La Sarre est un peu au nord. Au bas de la photo, on voit le rang 4-5 où se sont installés les Vachon et d'autres colons, pionniers du territoire.)

Il fallait aussi y défricher un sentier à travers bois sur une distance de deux milles et demi du village (qui était en fait une bourgade de quelques cabanes construites le long de la rivière Dagenais). Car n'oublions pas qu'à cette époque, c'est la forêt vierge là-bas. Le

premier colon à venir s'installer à La Sarre, en 1916, était Guimond Roy, célibataire, venu s'établir en permanence sur cette terre d'avenir. Il construisit d'abord un camp de bois rond, sur la partie nord du lot 24 du rang 7, au bord de la rivière Dagenais.

La voie navigable étaient le seul chemin que pouvaient emprunter à l'époque ces pionniers. L'itinéraire faisait 25 milles (1 mille = 2,2 km) à partir de La Sarre, par la rivière White Fish (maintenant rivière La Sarre?) sur 15 milles, pour faire ensuite cinq milles sur le lac Abitibi et terminer à Palmarolle après cinq autres milles sur la rivière Dagenais.

« Ça faisait 25 milles (40 KM) par voie navigable » (deux rivières et un lac)



*(Photo satellite rapprochée. À gauche, l'extrémité Est du lac Abitibi.
Dans le haut, embouchure de la rivière White Fish – ou rivière La Sarre? – en
provenance de la ville de La Sarre.
Plus bas, embouchure de la rivière Dagenais pour se rendre à Palmarolle)*

DÉPART DE LA FAMILLE POUR L'ABITIBI

La Sarre avait été inaugurée quelques années auparavant, grâce au chemin de fer Transcontinental. Construit en 1912, il partait de Québec, rejoignait La Tuque, Senneterre puis La Sarre, et se ensuite dirigeant vers l'Ontario et l'Ouest Canadien.

Papa et le jeune Joseph étant partis explorer le domaine en mars, maman était donc seule avec les autres jeunes enfants à Sainte-Sabine: Clairina, 15 ans; Olivine, 12 ans; Rosaire, 11 ans; Rosa, 9 ans; Donat, 7 ans; Bernadette, 5 ans; Fortunat, 3 ans; Roland, un an et demi. C'est dans ces conditions qu'il fallait préparer le grand départ, fixé au 29 juin 1922.



(La Sarre en 1945 et la rivière White Fish – devenue rivière La Sarre?)

Maman a vendu tout ce qu'elle a pu, tout ce qui avait quelque valeur afin de se faire un peu d'argent pour les dépenses du voyage. Car le gouvernement n'octroyait que quelques dollars d'aide aux colons. Il ne payait pas tout, loin de là. Et bien sûr mes parents étaient sans le sou.

Le 29 juin, jour du grand départ du rang 12 de Ste-Sabine, mon grand-père Hubert Vachon et son fils Mathias, donc deux voitures tirées par des chevaux, sont venus chercher la famille. Il y avait huit enfants en bas âge, leurs petits bagages et des articles essentiels, 12 poules... et beaucoup de courage. On les a conduits chez le frère de mon oncle Albert Filion à St-Malachie, où ils ont passé la nuit. C'est le lendemain, 30 juin, qu'ils allaient quitter par le premier train vers leur destinée, ce pays inconnu, vaste région sauvage toute à découvrir qu'était cette Abitibi. Pays de mouches noires et de maringouins qui peuvent vous arracher une oreille d'une seule fois.



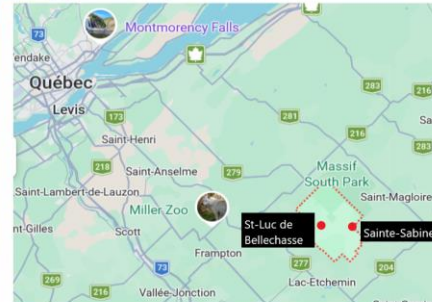
(Construction de la voie ferrée pour le Transcontinental)

Ma sœur Marie-Ange (**NDLR** : *grand-mère de Éric Messier*), l'aînée de la famille, était déjà mariée à Fortunat Giroux et installée à Saint-Luc (Dorchester); elle ne venait donc pas en Abitibi.

Maison des Giroux à St-Luc Dorchester (Beauce) au sommet de la colline.
Les 6 enfants de Thomas Giroux et Philomène Faucher y sont nés (Joseph
Émile, Rose-Anna, Amanda, Fortunat, Marie-Ange et Marianna
ET les 14 enfants de Fortunat Giroux et Marie-Ange Vachon entre 1921 et 1947.



Saint-Luc-de-Bellechasse (connu sous le nom de Saint-Luc-de-Dorchester) est situé dans la MRC des Etchemins, dans la région de Chaudière-Appalaches, au sud de la ville de Québec, à environ 549 mètres d'altitude, et borde le réputé Parc régional du Massif du Sud.



(Années trente. Ferme de Saint-Luc Dorchester – celle de Marie-Ange Vachon et Fortunat Giroux. On voit bien que le sol est rocailleux.)

Fait très particulier (Noël Vachon): moi qui ne naîtrai qu'en 1926, en Abitibi, je ne verrai ma sœur Marie-Ange qu'en 1945, à l'âge de 19 ans, pour la première fois de ma vie. J'étais anxieux à la perspective de cette rencontre et je me demandais quel effet cela me ferait. Allai-je reconnaître ma sœur? Hé bien oui, au premier regard, c'était bien ma soeur, sa ressemblance aux autres membres de la famille, sa façon de parler et de sourire, sa personnalité, ses manières, oui, c'était bien ma sœur.

Marie-Ange Vachon reçoit sa soeur Olivine en provenance de l'Abitibi, vers 1945. Femme de dos: Adelphe Giguère, leur mère. Enfant: Yvan Rancourt (du 2^e mariage de Olivine avec Maurice Rancourt).



(Années quarante, à St-Luc, Marie-Ange Vachon – 1904-1990 – revoit enfin sa Sœur Olivine qui vient la visiter en provenance de l’Abitibi)

Ma sœur Malvina, âgée de 17 ans, travaillait à St-Malachie dans une maison privée. Elle avait été avisée par maman qu’elle devait être prête à prendre le train avec la famille en ce matin du 30 juin, ce qui ferait neuf enfants. Mais le matin du départ, **maman découvre que sa petite adolescente, est partie travailler aux U.S.A.** avec une petite amie de son âge. Quelqu'un lui aurait raconté que dans ce pays de sauvages, tu pouvais brûler toute vive dans un feu de forêt ou, pire, te faire dévorer par des bêtes sauvages ou par des moustiques géants.

On peut imaginer le choc pour papa et maman en réalisant la disparition de leur fille de 17 ans, quelque part aux États-Unis, sans le sous, sans savoir où elle est partie et dans quelles circonstances, au moment même de ce départ qui était un grand tournant pour la famille. Papa et maman en ont

beaucoup souffert; quand auraient-ils à nouveau de ses nouvelles? Papa a tout fait pour essayer d'aller à sa recherche, mais étant sans le sou à l'autre bout du monde, il n'a pas pu entreprendre ces recherches. Ce n'est que sept ans plus tard qu'ils la reverront quand elle est enfin venue nous rendre visite. Le voyage a donc débuté dans ces conditions. Trente-six heures plus tard et 700 milles (1000 km) la famille arrive à LaSarre par train.



(C'est bien une photo et non une toile. Années 30, train à vapeur entrant en gare dans une ville du nord du Québec)

C'était le 1^{er} juillet; le jour de la Confédération n'était pas encore connu d'eux à cette époque, et c'était certainement le dernier de leurs soucis. De La Sarre, c'est le départ pour Palmarolle par eau. De nos jours, ça fait 10 milles, mais à l'époque cela faisait plutôt 25 milles. Comme il n'existait pas de route carrossable de La Sarre à Palmarolle, c'est Jos Bégin qui était le transporteur, avec une grosse barge de bois tirée par un canot à moteur. Philibert les attendait à destination.

NUIT SUR LE RADEAU

À l'embouchure du lac Abitibi, les vagues étaient très grosses. Comme la noirceur approchait, M. Bégin a décidé d'interrompre le voyage pour y passer la nuit, et d'attendre au lendemain matin pour traverser ces cinq milles du lac et continuer vers Palmarolle, qui n'était alors qu'une bourgade de quelques cabanes. Maman nous racontait que passer une nuit sur ce radeau fut relativement pénible. Avec cette tribu de jeunes enfants fatigués par le long voyage, et il n'y avait qu'une petite cabine avec un toit. Elle racontait qu'il a fallu les coucher à deux rangées d'épais, d'abord par manque d'espace, et pour conserver un peu de chaleur pour ne pas geler tout raide. Car les nuits peuvent être froides dans ce pays de l'Abitibi, même l'été. Il est facile de s'imaginer que personne n'a fermé l'œil, avec toujours deux ou trois petits qui pleuraient, quelle belle arrivée!

Aux petites heures du matin, la barge reprend sa route. Après avoir traversé cette baie de 5 milles sur le lac Abitibi, ils s'engagent dans l'embouchure de la rivière Dagenais, dernière étape de ce long voyage. Papa, son petit gars Jos de même que deux ou trois de ses amis, morts d'inquiétude, ne sachant pas ce qui est arrivé à la famille qui devait arriver la veille, ont pris un coup toute la nuit (à l'exception du jeune Jos bien sûr) pour tuer le temps et combattre le froid. Sans aucun moyen de

communication, il était impossible d'avoir des nouvelles de ce qui se passait.



(Rivière Dagenais, reliant le lac Abitibi à Palmarolle, et sur laquelle la famille Vachon a passé la nuit sur le radeau)

Maman, en débarquant, que trouve-t-elle? Un mari et ses frères à moitié saouls. Enfin, après s'être rassurée qu'elle a trouvé tout son petit monde et débarqué ses poules, quelques articles et effets de survie, après avoir embrassé son mari et son petit gars Joseph, et salué tous les autres, ils partent s'installer chez le père Héras Richard, au village, dans un de ces camps de bois rond. Ce dernier, arrivé en septembre 1920, était un entrepreneur forestier dont les opérations ne se déroulaient qu'en hiver. L'été, les bûcherons et les employés de moulin à scie étaient en congé, il y avait donc un « campe des hommes » de disponible C'était un camp à deux étages et maman couchait à l'étage. Ils sont restés là tout le reste de l'été.

Madame Héras Richard étant alors enceinte et très mal, c'est maman qui en a pris soin, en plus de sa propre famille. C'est elle qui a assisté Mme Richard pour l'accouchement de cet enfant né à Palmarolle le 10 août 1922, baptisé à La Sarre par le vicaire Éphrem Halde qui deviendra le curé fondateur de Palmarolle en 1926. Maman a eu l'aide de M. Lucas Pomerleau, genre « d'homme sage » si vous me passez l'expression. C'est ma sœur Clairina qui a été la marraine. Autre événement qui mérite d'être cité, le premier bébé de Palmarolle était né le 11 mai 1921, de cette même Mme Richard, et baptisé Simone-Gemma à La Sarre le 21 juin par le vicaire Baillargeon.

PERSONNALITÉ D'ADELPHINE MA MÈRE

Femme bonne s'il en fut, femme forte qui n'était petite que de taille, d'un courage comme il ne s'en fait plus, maman était une personne joyeuse, aimant la vie et les siens. Par-dessus tout, maman était, de nos deux parents, la personne à qui nous nous confiions d'abord. Tous mes frères et sœurs à qui j'ai posé la question me l'ont confirmé spontanément. Car nous avions confiance en son bon jugement, son esprit rationnel, son bon équilibre. Femme logique et de gros bon sens, faisant toujours preuve de beaucoup d'amour et de renoncement.

(Photo : Philibert Vachon et Adelphine Giguère quelque temps après l'arrivée à Palmarolle, 1922. Philibert a 43 ans, Adelphine en a 38).



...

ADELPHINE RENTRE CHEZ ELLE AU RANG 4-5

Enfin, au début d'octobre 1922, après avoir traversé la rivière en chaloupe (car le pont recouvert ne sera construit qu'en 1923) maman et la famille prennent le sentier, avec les poules et tout le reste, pour franchir les deux milles et demi qui les séparent de leur résidence rustique (maman disait « monter sur nos lots »). Il a fallu plusieurs voyages pour transporter toutes ces marchandises.

Tous ceux qui en étaient capables ont aidé à transporter ces bagages sur leur dos. Il faudra encore trois autres journées pour porter sur leur dos le restant des biens de la famille, puisqu'il n'y avait pas encore de route pour les chevaux.



(Pont couvert sur la rivière Dagenais, construit en 1923.)

Pendant plusieurs mois par la suite, il fallait faire les achats essentiels à La Sarre par le même trajet incluant les 25 milles par eau. C'était toujours le même scénario : revenant par barge, on avait recruté des

volontaires, des adultes et les enfants, on avait préparé des paquets selon les capacités de chacun, et on déposait la marchandise sur la berge. Il fallait transporter le tout dans la même journée : on ne pouvait laisser des sacs de farine, de sucre, de grains, ou autres, séjourner longtemps sur le bord de la berge, car il pleuvait souvent dans ce pays de l'Abitibi.

Dans ces tout premiers temps, il n'y avait rien à gagner. C'est pourquoi le gouvernement accordait aux colons de Palmarolle la permission spéciale de couper et vendre le bois, ce qui n'était pas permis partout ailleurs. Mais papa nous racontait que les deux premières années, il n'y avait aucun débouché pour vendre leur bois; d'immenses pins gris ou épinettes qu'ils devaient abattre pour nettoyer le terrain. Ils devaient empiler le tout et y mettre le feu comme de vulgaires broussailles. Papa en pleurait. Le père Jos, frère de papa, avait amené deux vaches d'en bas, en venant en Abitibi. Il leur en avait vendu une, ce qui leur a permis de se mettre un peu de lait et de beurre sous la dent.

Maman raconte encore qu'enfin, au printemps 1924, après avoir passé un autre hiver à vivre de presque rien, la manne s'est présentée à eux sous la forme d'un contrat consistant à nettoyer un mille de chemin entre le village de Palmarolle et le rang 4-5, en direction de leur demeure. Maman racontait que toute la famille s'était mise de la partie pour ces travaux de voirie. Tous ceux qui pouvaient travailler ne

fut-ce qu'un peu ont mis l'épaule à la roue. Nous n'avons engagé que Siméon pendant un mois, disait-elle, et pour « arracher » ce mille de chemin, la famille a reçu **\$700**, une fortune pour le temps et vu leurs conditions. « Comme on a donc remercié le Seigneur de ce cadeau du ciel. Mon Dieu que ça nous a fait du bien! Après ça, la grande misère a été fini pour nous. » Maman nous racontait encore, et je cite : « Je me souviens que pendant ces travaux de chemin, j'avais transporté sur mon dos des *20 livres* de terre grasseuse (glaise). Les hommes creusaient les fossés et rejetaient la glaise sur le chemin afin de le remonter comme remplissage. Tu comprends que ce n'était pas comme marcher sur l'asphalte! Avec une grosse famille comme la nôtre, nous étions obligés d'aller chercher des provisions au village presque à tous les jours. À l'automne nous sommes finalement parvenus à améliorer le chemin, de façon que par la suite, on a pu utiliser les voitures à chevaux. Quelle amélioration ça été pour nous, quel soulagement! »

PAPA ET SON FILS JOSEPH TRAVAILLENT UN MOIS D'HIVER POUR RIEN

Le premier hiver, papa et son jeune fils Jos ont travaillé dans la forêt à bûcher et à charrier du bois pour un entrepreneur forestier durant un mois, et ils n'ont jamais pu se faire payer. Même pas avec de la marchandise, farines, sucres, etc... Comme me racontait mon frère Joseph, ça ne commençait pas très très riche en pays d'Abitibi.

1924, L'ÉTÉ DU GRAND FEU

Lors de la sécheresse de 1924, il s'est déclenché un grand feu de forêt. N'ayant que trois acres de défrichés autour du camp, la famille a failli périr, étant loin de l'eau et sans secours possibles de qui que se soit. Ils ne leur restait qu'à prier et espérer que le bon Dieu les entende. Pendant ces jours d'incendie, le soir, le vent tombant, la fumée descendait au ras du sol et ils avaient bien peur de mourir asphyxiés, de même que leur vache, source de survie. Ils se demandaient, en se couchant le soir, s'ils se réveilleraient le lendemain matin, et si oui, trouveraient-ils leur vache vivante? Finalement, la pluie a fini par venir à leur secours et tout s'est éteint.



(Incendie dans la forêt boréale)

Par la suite, mon père a semé des graines de navets blancs dans les cendres de ce grand brûlé, et ça a tellement bien poussé, ils ont tellement récolté de navets qu'ils en ont donnés à tous ceux qui en voulaient.

Je me souviens que plus tard, nous avions un grand poêle bouilloire dans la porcherie et qu'on remplissait cette immense cuve de navets et de choux-de-siam qu'on faisait cuire et distribuait aux animaux sous forme de purée. Cela me rappelle qu'étant jeune enfant, j'aimais beaucoup l'arôme de ces légumes qui cuisaient alors que nous entrions dans la porcherie.



(Poêle à bois d'époque)

LA FAMILLE NE PEUT PAS ALLER A LA MESSE

Les trois premières années, maman a trouvé très difficile de ne pas pouvoir aller à la messe du dimanche. Femme d'église pieuse et pratiquante, elle devait se contenter de dire le chapelet en famille et de prier à travers ses multiples occupations. La paroisse ne sera érigée qu'en 1926 avec son premier curé résident, M. Ephrem Halde. Il n'avait commencé que l'année d'avant à desservir la paroisse de Palmarolle, venant de La Sarre où il était vicaire.

LA NAISSANCE DES TROIS DERNIERS DE LA FAMILLE

C'est en Abitibi que les trois derniers de la famille Vachon naîtront, Hervé, Noël (auteur de ce récit) et Annette. Les deux premiers sont nés dans le camp de bois rond mais Annette est née dans la maison de planche (la maison verte) qui a été construite en 1928. Un mois avant la naissance d'Hervé, comme le chemin praticable n'existait pas encore, maman est partie habiter chez la famille Thiffault près de La Sarre (le 22 juillet 1924) afin d'être plus près du médecin; car les naissances avaient lieu dans les résidences à l'époque. Le tout s'étant déroulé normalement, elle est rentrée à la maison (camp de bois rond) peu de temps après. Moi aussi, je suis né dans le petit camp. Annette est née dans la maison verte, toujours existante et maintenant propriété de Donia Vachon.

MAMAN A UN ACCIDENT DE VOITURE

Sur le chemin praticable en voiture à cheval, récemment terminé pour La Sarre, maman qui était enceinte de moi s'y dirigeait un jour avec Donat qui conduisait le cheval. En route, ce dernier a pris le mord aux dents et la voiture est entrée en collision avec celle qui la précédait. Maman (et moi) a carrément volé dans les airs, pour atterrir dans le champ. Nous aurions pu nous tuer, mais nous nous en sommes tirés indemnes.

HOMMAGE À LA FAMILLE DONIA VACHON

J'aimerais rendre hommage à mon neveu Donia Vachon, fils de mon frère Donat, qui est propriétaire de la ferme paternelle, de même qu'à sa femme Paulette et à leurs enfants, pour l'accueil chaleureux qu'ils nous ont toujours manifesté. Nous rendant bien à notre aise de descendre chez eux et de nous retremper dans ce magnifique site qui nous a vus naître et grandir. Merci Donia, merci Paulette, merci les enfants.

À ce jour (août 1992), assez curieusement, la ferme de Donia est la seule de Palmarolle à avoir toujours appartenu à la même famille depuis le tout premier billet de location émis par le gouvernement en 1921 à Philibert, pour ensuite passer à mon frère Donat, à qui Donia a finalement succédé.

Il faut se souvenir que mon père qui a défriché ce lot a dû travailler très dur pour finalement arriver à survivre avec sa nombreuse famille, étant

obligé d'aller travailler régulièrement en dehors, surtout en hiver, pour pouvoir accrocher les deux bouts. De même pour mon frère Donat qui a travaillé lui aussi comme un forçat pour arriver à peu près aux mêmes résultats que mon père. C'est donc Donia et Paulette qui (autres temps autres moeurs) ont bâti une industrie laitière qui fait honneur à l'Abitibi. Ils sont arrivés à ériger une **entreprise familiale** très rentable dont ils ont fait un succès.

DANGER EN TRAVERSANT LA RIVIÈRE DAGENAIS

Papa et ses amis avaient construit un radeau de fortune pour traverser la rivière qui n'avait toujours pas de pont. Or maman, mon frère Joseph et Antonio Pomerleau sont partis pour La Sarre en voiture pour aller chercher des provisions. Arrivés à la rivière, ils embarquent tous sur le cajeux, de même que le cheval qu'ils ont installé bien au centre afin d'équilibrer le poids le mieux possible. Cette barge artisanale était guidée par un fil d'acier qui était attaché de chaque côté de la rivière. La propulsion se faisait en tirant à la main sur ce câble.



(Berges de la rivière Dagenais)

À l'aller, tout s'est assez bien passé. Mais au retour, le soir, ayant plusieurs centaines de livres supplémentaires, les choses se sont gâtées. Cette barge avait un garde-fou fait de planches de chaque côté. Après avoir tout chargé et réinstallé le cheval bien au centre, nos voyageurs s'embarquent et commencent la traversée en tirant sur le câble. Au beau milieu de la rivière, le courant aidant, cette barge beaucoup trop petite, inadéquate pour ce poids, s'est mise à tanguer dangereusement d'un côté et de l'autre, passant près de chavirer complètement. Le bon Dieu a voulu que le cheval demeure calme et au centre sans bouger. Autrement, tous se seraient retrouvés à l'eau, pas de gilets de sauvetage bien sûr, et personne ne sachant nager. Ils ont vraiment frôlé la catastrophe. Joseph raconte qu'Antonio et lui n'ont jamais travaillé aussi fort pour tirer sur ce maudit câble. Ils s'en tirèrent avec une peur bleue.



(Années cinquante, Harford, Connecticut, USA. Marie-Ange Vachon et Fortunat Giroux à droite. En visite chez « l'autre » Marie-Ange, sœur de Fortunat, dont une autre sœur, Rose-Anna, s'est aussi installée dans cette région. Fortunat et son épouse avaient donc en commun d'avoir de la famille émigrée dans cet État.)

PHILIBERT, UN IMPULSIF

Pendant toutes les années que maman a passées auprès de papa, elle a dû endurer des gestes et des décisions prises par lui qui la renversaient. Exemple entre autres : un jour il arrive à la maison avec un gramophone à ressort qui avait coûté plus de \$400, une fortune dans les années 1928; dépense que la famille ne pouvait logiquement se permettre.



(Gramophone à ressort du type acheté par Philibert)

Quand on sait que toute la famille, incluant papa, deux ou trois de ses fils, gagnait à peu près ce montant clair après avoir travaillé tout un hiver dans le bois comme des forcenés. « Bien oui », qu'il a dit à maman, « ça coûte cher mais les jeunesses travaillent si fort qu'ils méritent bien ça. Ça va être le fun quand ils organiseront des soirées de danse. » Maman était renversée, bien sûr, mais elle n'en a pas fait un drame. Maman et papa formaient un couple qui se complétait et il y avait du respect et de l'amour entre eux.

MAMAN TRAVAILLE JOUR ET NUIT

C'est le cas de le dire, maman travaillait jour et nuit sans jamais se plaindre. Mais il ne faut surtout pas comprendre que maman était une de ces engourdies qui acceptent tout sans mot dire, non! C'était une personne très intelligente et avec beaucoup de caractère, mais aussi un niveau de tolérance très élevé, jamais dépressive. À l'occasion de

mariages, des fêtes de Noël et du jour de l'An, entre autres, maman travaillait des jours et des jours à préparer des banquets dignes des rois, sans compter ni l'effort ni le temps qu'elle y mettait. Femme dotée d'une santé de fer, elle travaillait tant au champ qu'à l'étable. Elle a toujours été au poste et j'ai le souvenir d'une maison bien entretenue par mes parents.

GUÉRISON MIRACULEUSE DE JOS À 5 ANS

Le petit Jos souffrait depuis plus d'un an de récipère, maladie grave et très douloureuse qui lui faisait enfler les deux jambes jusqu'au genoux. Le médecin n'arrivait pas à la contrôler. Maman, qui avait une grande confiance à la bonne Sainte-Anne, est allée par train en pèlerinage à Ste-Anne-de-Beaupré, avec son petit Garçon, qui a été guéri complètement. Au bout de quelques jours il n'y avait plus aucune traces de la maladie.

MAMAN GARDE PLUSIEURS FAMILLES

Au début de la colonie, en Abitibi, il leur est arrivé de garder des familles, pour six mois ou un an, en attendant qu'ils se bâtissent une maison. C'est ainsi que la famille de Lucas Pomerleau, de Cyril Gagnon, d'Albert Filion ainsi que d'Arthur Vachon ont demeuré tour à tour chez nous pendant plusieurs mois. Tout ce monde avait de grosses familles. On peut s'imaginer la maisonnée que ça faisait. Joseph me dit qu'il n'a jamais entendu maman se plaindre. Ces

gens-là étaient dans le besoin et l'hospitalité était spontanée et sacrée pour mes parents. De même, les propres enfants de mes parents sont demeurés à la maison, comme par exemple Clairina qui y est restée un an après son mariage; Rosa étant malade, elle est venue passer tout un hiver avec quatre bambins. D'ailleurs ses deux plus vieilles sont nées chez nous.

Je me rappelle de maman comme d'une femme qui n'avait que des amis(es). Pour elle, rendre service était une religion et faisait tout simplement partie de sa vie. Elle avait une façon très personnelle et très spéciale de nous valoriser, trouvant toujours le mot juste et au bon moment.

Ayant plus tard tenu son propre magasin général et étant la première à avoir le téléphone dans le rang, combien de fois l'ai-je vue partir à pied et en trotinant, aller porter des messages à des gens qui demeuraient jusqu'à deux milles et plus de distance. Et ce tout à fait gratuitement bien sûr. Ils s'attendaient à ce qu'elle leur demande quelque chose en retour, mais jamais au grand jamais ne l'a-t-elle fait et personne ne lui a offert quoi que ce soit pour ce service téléphonique. Moeurs du temps? Peut-être. Chose certaine, étant l'une des familles les « moins pauvres » du rang, jamais nous n'avons manqué du nécessaire et mes parents étaient d'une très grande débrouillardise.

Même dans les périodes d'insécurité et de difficulté, nous n'avons pas vu maman pleurer ou se décourager devant l'adversité. D'une lucidité et d'un gros bon sens proverbial, elle avait toujours un bon mot pour tout le monde. Elle pouvait, malgré seulement deux années de scolarité, lire, écrire et tenir sa comptabilité correctement. J'ai entendu à plusieurs reprises des gens qui connaissaient bien maman dire d'elle : « la mère Philibert, c'est pas tuable ».

MAMAN ARRÊTE UNE BATAILLE

Alors que j'étais tout jeune enfant, à l'occasion du jour de l'An (qui était toujours fêté pendant plusieurs jours, beaucoup plus que la fête de Noël d'ailleurs) et qu'il y avait plusieurs parents et amis à la maison, nous, les jeunes bambins, étions couchés en haut du petit magasin adjacent à notre résidence. Cela ne formait qu'une seule pièce, car il n'y avait aucune division et le tuyau de tôle du poêle passait à travers le plancher en direction du toit et ce, sans protection aucune.

Or, voilà que le diable prend entre quelques invités, là-haut près des jeunes enfants qui dormaient. La bagarre se poursuit de plus belle, le tuyau du poêle vole en pièces, un des combattants s'enlise dans ce trou béant, à l'endroit où était le tuyau. Maman, alertée par le vacarme, arrive au moment où l'un des batailleurs tenait par le cou l'autre qui était pris dans le trou du tuyau, en train de l'étrangler.

N'écoutant que son courage, elle saute dans la mêlée en criant « vous êtes en train de le tuer bande de maudits sauvages! ». Elle est venue à bout de faire cesser le combat, mais elle s'en est tirée avec un œil au beurre noir. Elle s'est empressée de venir nous consoler dans nos lits. Nous n'avons pas été blessés, mais dans notre affolement nous hurlions à rendre l'âme.

MAMAN VA AU VILLAGE EN TRAÎNEAU A CHIEN



(Traîneau à chiens)

Un jour, en hiver, s'en allant faire ses courses au village avec notre chien Bijou qui tirait un traîneau, maman rencontre un un homme qui marchait à pied. Au moment où il arrive à sa hauteur, le chien saute dessus comme un tigre enragé. La bonne maman, qui n'avait pas de raison de se douter de ce geste, a été très bouleversée par cet incident. Même si elle a multiplié les excuses, ça demeurerait une situation très embarrassante.

SES TROIS FILS NUS DANS LE CHAMP

Mes trois frères aînés, Joseph, Rosaire et Donat, étant partis se rafraîchir au ruisseau dans le champ, à 350 mètres de la maison, par une journée de canicule, se sont mis à poil et ont sauté dans l'eau. Après s'être baignés pendant une heure environ, ils décident de retourner à la maison. Quelle ne fut pas leur surprise, en sortant du ruisseau, de ne plus retrouver un seul morceau de leur linge. Regardant autour, ils découvrent leurs vêtements dans la gueule des vaches qui les mâchouillaient tranquillement tout en se dirigeant vers l'étable. On peut s'imaginer trois gars pris de panique et courant derrière les vaches affolées pour essayer de récupérer ce qui reste de leurs vêtements déjà en lambeaux. Maman, regardant par la fenêtre, aperçoit à son grand étonnement ses trois grands gars tout nus courant comme des maniaques derrière les vaches prises de peur. Elle avait bien hâte d'entendre les explications de ces gestes. Après coup, tout le monde en a bien ri.

MAMAN ÉLÈVE UNE GROSSE FAMILLE LOIN DES MÉDECINS

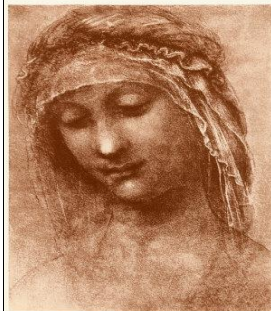
Alors que j'avais deux ou trois ans, mes frères aînés m'ont fait monter avec eux sur la charrette à foin qui était vide, pour aller chercher un voyage dans le champ. En cours de route je suis tombé et les roues de cette grosse voiture tirée par deux chevaux m'ont passé dessus. Mes frères m'ont ramassé tout en sang, étouffé, une oreille presque complètement décollée de la tête. On court à toute vitesse me porter à la bonne maman, à la maison.

Une autre fois, dans l'écurie, Fortunat venait d'atteler le bœuf noir pour aller travailler sur la terre. Moi qui avait à peine cinq ans, profitant de ce qu'il s'était éloigné quelque peu, je m'empresse de ramasser les guides de cuir qui étaient par terre derrière le bœuf, une bête très nerveuse. Le bœuf m'a rué de plein fouet à la poitrine. Quand Fortunat est arrivé, il m'a trouvé K.O. par terre, sans connaissance, le souffle complètement coupé. Encore une fois, il court me porter à la maison, à moitié mort.

La bonne maman, c'était toujours elle qui écopait. Pas d'hôpital, loin du docteur et sans argent (la carte santé n'existait pas), pas de téléphone, elle devait tout faire elle-même, avec toute la panique et l'inquiétude que ces situations comportaient. On peut s'imaginer l'ampleur de ses responsabilités, avec au total 14 enfants, en plus de la 15^e, Lucette, qu'elle a prise en élève à l'âge de quatre ans.

MAMAN FAIT GARDER SES ENFANTS PAR LA BONNE STE-ANNE

Au début de son mariage, étant loin des voisins, le mari parti dans les bois, maman avait la responsabilité des enfants à la maison, maman devait aller faire le train (soin des animaux). Ainsi il lui arrivait d'amener ses bambins avec elle à l'écurie et de les déposer sur la paille, bien à l'œil. Mais parfois, il lui est arrivé de ne pas avoir le choix que de faire garder les enfants par la bonne Ste-Anne. Cela a néanmoins fonctionné, car personne n'a été blessé. Comme on peut voir, c'est parfois commode d'avoir la foi.



DA VINCI

ADELPHINE COMMERÇANTE

Papa le fonceur, avec toujours plein de projets en tête, décide d'ouvrir un magasin général, espérant améliorer le sort de la famille. Il arrive à convaincre maman du bien fondé du projet et c'est parti. Il achète une terre au coin de la route Duparquet - La Sarre, du rang 4-5, **à 1/2 mille de la ferme paternelle**. Il bâtit d'abord une maison en planche, puis il achète une petite bâtisse d'environ 24 x 24 pieds (3 pieds = 1 mètre) à deux étages qu'il déménage et appuie contre la maison existante.

Enfin, il ouvre une porte entre les deux afin d'avoir accès au magasin sans sortir dehors.

J'ouvre une parenthèse ici pour décrire un trait de caractère de mon père. Bâisseur et travailleur infatigable, avec toujours plein de projets, mais pas perfectionniste du tout, plutôt le genre « c'est ben beau comme ça », disait-il. De son humour caractéristique, il disait aussi : **« On n'a pas besoin de niveau pour mettre ça croche ».**

Après avoir fini de déménager la bâtisse, celle-ci était appuyée sur la première, mais penchait d'au moins 6 pouces. C'est à l'étage que la famille dormait, dans une vaste pièce sans divisions. Un jour, il décide de la diviser en chambres à coucher. Ah, le plancher penche en maudit! Mais il estime que ce n'est pas grave et décide de procéder quand même en installant les portes à peu près au niveau. Maintenant, le tout n'avait pas seulement « l'air » croche.

Plus tard, il décide de construire une véranda, dehors à l'avant du magasin, fermée et vitrée, et pleine largeur. Va-t-il la bâtir penchée pour suivre la pente de la bâtisse? « Bin non », comme il disait, on la bâtit à peu près au niveau, ce qui fut fait. Vue du chemin, le tout est croche, effectivement. Moi, ça m'a marqué pour toute ma vie; car venant du village, nous voyions, en plus des deux toits qui creusaient comme un dos de cheval, le magasin qui penchait, et je me jurais que si un jour je me bâtissais une maison, le toit serait droit (sainte-barbe.)

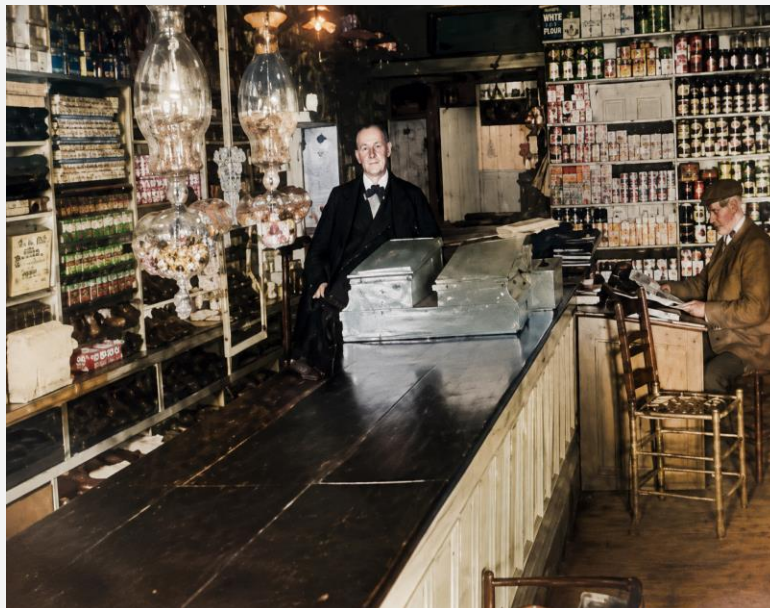
Effectivement, j'ai toujours mis beaucoup d'efforts dans les toits des maisons que j'ai bâties dans ma vie. Comme quoi il y a toujours un côté positif à tout.

Donc la petite bâtisse (penchée) sera le magasin général, au rez-de-chaussée, l'étage devenant le dortoir de la famille. Maman et papa dormaient dans la résidence d'à côté. Il n'y avait pas de sous-sol mais un espace qu'on appelait la cave, avec une trappe dans le plancher. J'ai un souvenir très net à propos de cette cave. Raoul Gagnon, qui avait un magasin au village de Palmarolle, vendait de la bière sans permis, donc illégalement. Mon père a décidé aussi d'en vendre pour augmenter les revenus du magasin. Il la rangeait dans cette cave improvisée pour la garder au frais et hors de vue des inspecteurs et du public.

Maman n'était pas d'accord, mais pas du tout. Il est sûr qu'il n'avait pas eu son OK au préalable. Cela a duré quelque temps, quelques mois au moins. Maman l'a enfin convaincu de cesser parce que que tôt ou tard il se ferait pincer et qu'ils seraient tous perdants. Le curé Halde l'ayant appris entretemps est venu avertir papa de cesser ce commerce illégal immédiatement, car sinon il aviserait la police. Ainsi se termina sans autres histoires cette aventure.

On construisit un hangar à l'arrière, on acheta un minimum de marchandises et c'était parti. Nous sommes en 1934. Si l'idée d'ouvrir

un magasin venait de mon père, qui fut la gérante et la directrice générale? Maman, bien sûr. Elle était instruite, savait lire, écrire et compter : elle était allée deux années complètes à l'école! Lui était intelligent, mais complètement illettré et devait signer d'un X.



(Un « magasin général » d'époque)

Elle a tenu ce commerce, très florissant surtout les premières années, pendant 14 ans, soit de 1934 à 1948. À une certaine époque, elle avait un gros inventaire, plein le hangar de sacs de grains, de sucre, de farine, d'articles de préparation, de construction, le tout se vendant en vrac. Elle avait aussi des barils de 45 gallons (180 litres) d'huile à chauffage, de naphta, de kérosène, d'un même qu'un perpétuel tonneau de mélasse d'une cinquantaine de gallons. Maman gardait la mélasse à l'intérieur l'hiver pour éviter que le froid la rende trop épaisse, car les gens apportaient leurs cruches de verre, d'un gallon habituellement, que nous remplissions.

D

DATE 19 août 1947

SOLD TO / VENDU À Arthur D. Dorval

	AMOUNT FORWARDED MONTANT REPORTÉ	
1 lime		27
1 pigeon		19
1 1/2 pain		39
2 savon		56
1 allumettes		10
2 lb lard		60
2 Canne à sucre		70
1 doz oeufs		40
		3.11
6		

NO GOODS EXCHANGED WITHOUT THIS SLIP
EN CAS D'ÉCHANGE, RAPPORTER CETTE FEUILLE.

Facture faite par Adelphine Giguère

(Une facture faite à Arthur Dorval par Adelphine Giguère en 1947, une année avant de fermer boutique. Les prix ont bien changé, mais pour 10 cennes j'espère qu'on avait plus qu'un paquet d'allumettes...)

Un matin, maman se lève et traverse vers le magasin pour découvrir, ô malheur, son tonneau de mélasse qui s'était vidé au cours de la nuit. De la mélasse répandue à la grandeur du plancher, quelle catastrophe! Je la vois encore toute abasourdie de constater ce dégât. Et quel travail de nettoyer tout ça, en plus de la perte, quand tu n'est déjà pas riche.

Maman se croyait obligée de vendre à crédit. Ce fut sa bête noire en affaires. La grande majorité de ses clients sont soit parents, amis,

ou de vieilles connaissances. Maman avait le cœur plus gros que le corps, si je peux dire, et beaucoup de difficulté à dire non, donc par ricochet, elle était une mauvaise collectrice des comptes à recevoir. Car c'étaient de bonnes et braves gens, pas très riches pour la plupart; « va donc leur faire de la misère », disait-elle. Mais en même temps plusieurs d'entre eux ne se gênaient pas pour marchander et lui faire baisser ses prix. Aussi, lorsqu'elle a fermé son magasin, vers 1948, elle a perdu plusieurs de ces comptes.

MAMAN FAIT SES ACHATS ELLE-MÊME À LA SARRE

Ce fut toujours elle qui a fait ses achats à La Sarre ou bien avec des voyageurs de commerce, c'est elle qui ouvrait des comptes avec les fournisseurs, négociait les meilleurs prix, payait les comptes, etc... Elle faisait tout. Le magasin était généralement ouvert sept jours par semaine et à tous les soirs. Le dimanche, elle ouvrait toujours après la grande messe pour accommoder les gens qui passaient devant le magasin de toute façon.

Je me souviens, un jour, d'un voyageur de commerce qui s'est présenté et qui vendait des balances TOLEDO. Il examina la vieille balance de maman et se mit à lui faire toutes sortes de peurs. Cette balance étant illégale, susceptible d'erreurs, le premier inspecteur du gouvernement qui passerait la lui confisquerait, en plus de lui faire

payer l'amende ect..., donc elle serait bien sage d'acheter la sienne immédiatement avant qu'il soit trop tard.

La bonne maman, dans sa simplicité, s'est laissée prendre au piège de ce maudit croche, de ce profiteur de grand chemin, et finalement lui a acheté sa satanée TOLEDO qu'il vendait à gros prix, il va sans dire. Il a fallu plusieurs années pour pouvoir payer cette satanée balance « de luxe ». Maman en pleurait quand le salaud est reparti, trop heureux d'avoir fait une bonne vente.

GAUDIAS VACHON ET LE VOYAGEUR DE COMMERCE

Cela me rappelle un autre voyageur de commerce, du temps de maman, qui a eu moins de veine celui-là. C'était en été, un peu avant d'arriver au magasin, avec son auto, il double mon cousin Gaudias Vachon qui marchait en direction de chez nous. Rendu à sa hauteur, il s'arrête pour lui demander une information. Ce dernier ne le sachant pas, s'est excusé en disant je regrette. Notre voyageur lui lance « mange donc de la marde maudit colon » en démarrant.

Mon cousin, costaud malgré ses 18 ans, n'avait pas peur d'un homme, le voit qui se dirige vers l'entrée du magasin à maman, se stationne, prend ses affaires et sa mallette de commis voyageur. Ceci donne le temps à Gaudias de s'approcher de lui. Il lui dit : « C'est toi le voyageur de commerce qui insulte les gens sans raison? » En un éclair, il laisse partir un de ces directs de droite qui a atteint son but en

plein dans le mille, à lui en décrocher la mâchoire. Notre homme fait un plongeon digne d'un médaillé d'or des Jeux olympiques. Après s'être remis quelque peu du choc, et de peine et de misère s'être remis debout, mon cousin lui a dit, en lui montrant la portière de l'auto, « maintenant monte en vitesse avant que je me mette en colère ».

Après coup, quand Gaudias est entré dans le magasin, mon frère Hervé, qui avait été témoin de l'incident, lui a demandé pourquoi il avait frappé cet homme. Après lui avoir raconté l'histoire, mon cousin a ajouté : « je lui expliquais, en lui suggérant de partir en vitesse, que la prochaine fois, il réfléchirait avant d'insulter les gens pour rien ». Il va sans dire que ce jour là notre voyageur de commerce n'a rien vendu à maman. Il est reparti aussitôt qu'il a eu les idées assez claires.

MON ONCLE JOSEPH VACHON, LE « COQ A HUBERT »

Autre anecdote du même ordre qui me revient... Mon oncle Jos, frère de papa et père de Gaudias, faisait le transport de marchandises pour le magasin de maman, et en hiver ça se faisait par une voiture tirée par des chevaux car les routes n'étaient pas encore ouvertes aux automobiles, ce qui se fera vers 1935. De La Sarre au rang 4-5 de Palmarolle (au sud), il y avait une distance de 12 milles (25 km).

Un jour, un dénommé Laroche, jeune homme de St-Laurent, la paroisse voisine, ayant demandé à mon oncle la permission d'embarquer avec lui, ce dernier accepta. En route, chemin faisant, le soir tombé, à environ un mille avant d'arriver chez nous, le traîneau lourdement chargé de mon oncle glissa en bas du chemin et s'enlisa. Le seul moyen de se sortir de ce mauvais pas était de tout décharger, de remettre le traîneau sur la route et de recharger le tout à nouveau. Travail éreintant, en plus du froid et de la noirceur. Notre homme Laroche lui, que mon oncle avait embarqué gratuitement décida de filer à l'indienne (**NDLR** : variante locale de « à l'anglaise »...) et se glissa dans la nuit vers le magasin de maman dont il pouvait voir la lumière au loin. Mon oncle, qui était déjà relativement âgé, constatant la disparition de son compagnon de route, n'a plus qu'une chose à faire, se sortir du pétrin tout seul. Il décharge donc le tout, redresse le traîneau, le recharge à nouveau et reprend la route.

Arrivé au magasin, mon oncle entre, et voit son passager se chauffer tranquillement près du gros poêle à bois en attendant que les siens viennent le chercher en voiture. Mon oncle s'approche du gars affublé de son gros casque et de son vieux manteau de fourrure, en lui disant « c'est toé mon crisse qui laisse du monde mal pris et de nuit, se débrouiller tout seul, et qui se sauve en cachette? », et bang, il lui refile une droite retentissante en plein muffle. Le jeune homme a passé tout droit par dessus une chaise pour atterrir un peu plus loin. Lorsqu'il est

venu à bout de se relever, mon oncle lui a dit : « ça t'apprendra à vivre, mon jeune ». Ce n'était pas la première fois que le père Jos en venait au poings avec quelqu'un. Il s'est battu plusieurs fois dans sa vie. On l'avait surnommé « le coq à Hubert » tout comme son père avant lui. Quant à Gaudias Vachon, plus haut mentionné, on peut dire tel père tel fils...

MAMAN A ÉTÉ TRÈS MALADE

Adelphine ayant toujours eu de durs accouchements, on a du utiliser les fers à plusieurs reprises pour l'aider à mettre ses enfants au monde. Sans être une maladie en soit, avoir des accouchements aussi difficiles la rendait très malade presque à chaque fois. En 1926 elle a développé une pneumonie et le docteur Desrosiers lui-même l'a décomptée, étant sûr qu'elle ne passerait pas à travers et mourrait. Un jour que le docteur était à son chevet, il dit à papa : « si on arrive à lui faire traverser la neuvième journée, on a des chances de la sauver ». Ce qui est arrivé heureusement. On m'a raconté, que moi, alors jeune bébé, j'avais aussi contracté cette pneumonie, et que moi et maman étions couchés dans le même lit.

En 1923, maman a fait une fausse-couche, (c'aurait été son 12^E enfant.) Faisant une hémorragie sans fin, on a fait venir le médecin de La Sarre, par eau, jusqu'au village de Palmarolle. Or Jos et Rosaire, étant allés le chercher à la rivière, à dos de cheval, seul moyen de

transport possible, ils trouvent le docteur Desrosiers à moitié saoul. Ils sont venu à bout de le hisser sur le dos du cheval, de peine et de misère, car ils n'étaient que des enfants encore.

Deux fois il est tombé de cheval, deux fois les petits gars sont venu à bout de le hisser à nouveau, pour finalement arriver à la maison par un sentier qui passait à travers bois sur la terre d'Arthur Dorval. Après avoir dormi plusieurs heures, le docteur s'est finalement occupé de maman. Encore une fois elle est passée au travers et a fini par s'en tirer, ce qui fait dire plus tard au docteur que cette Mme Vachon-là a sept vies, elle n'est pas tuable. Effectivement elle s'éteindra à l'âge de 89 ans et 9 mois. Comme quoi ce ne sont pas la vie rude ni le travail qui tuent.

MAMAN SUPERTITIEUSE

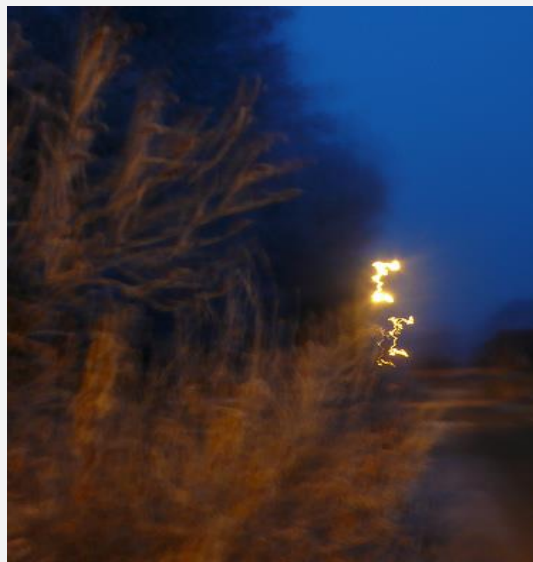
Maman, femme sainte, femme forte, sachant tout faire, était aussi une femme superstitieuse, comme bien du monde de son temps. Elle croyait à la malédiction du vendredi 13 et qu'il ne jamais labourer les champs à la Toussaint, ce qui aurait pour effet de persécuter les âmes de nos défunts. Se couper les ongles le vendredi faisait pousser des reculons. Le *Bonhomme 7 heures* ramassait les enfants

désobéissants et les emmenait à tout jamais s'il les surprenait dehors à la tombée du jour.



(*Le bonhomme Sept Heures...*)

Les morts pouvaient revenir de l'au-delà et nous tirer les orteils pendant notre sommeil si on n'était pas sage et obéissant. Un chat noir passant sous une échelle présageait un malheur, on avait peur des feux follets et M. le Curé avait le pouvoir de jeter un mauvais sort à qui le méritait...



(Feux follets : Apparaissent sous la forme d'une lueur pâle bleutée - parfois jaunâtre ou rougeâtre - en forme de flammèche suspendue dans l'air. Observés dans ou autour des marais et dans les cimetières. Traditionnellement tenus pour être des esprits malins qui voulaient perdre leurs victimes dans les marais. En 1704, Isaac Newton en parle comme des « *vapeurs s'élevant des eaux putréfiées*. Il s'agirait d'une émanation conjointe de méthane à partir de plantes en décomposition et de formes chimiques du phosphore émis par la décomposition d'un cadavre animal, le tout s'enflammant spontanément à l'air libre... Parfois confondu avec l'électricité statique, le Feu de Saint-Elme ou la foudre en boule.)

MA SŒUR MALVINA DEVIENT TÉMOIN DE JÉHOVAH

Maman avait souffert quand sa fille Malvina avait quitté pour les États-Unis au lieu de suivre la famille en Abitibi. Elle a aussi souffert quand sa fille est devenue témoin de Jéhovah, car maman avait la foi catholique et était très pratiquante. Elle était aussi très préoccupée quand Malvina venait nous visiter et qu'elle essayait de gagner quelques membres de la famille à sa cause, ce qui faisait partie de son zèle. Effectivement, elle gagnera ma sœur Annette, qui est toujours témoin de Jéhovah de nos jours. Maman s'étant confiée au curé à ce sujet, ce dernier lui a dit qu'elle n'avait pas le droit de laisser sa fille influencer les autres membres de la famille. Maman lui a donc interdit dès ce moment de parler de religion dans la maison, chose qu'elle n'a obtenue qu'en partie. Pour Malvina, toujours essayer d'influencer les autres dans la direction de sa croyance faisait partie intégrale de sa pratique sectaire.

MA MÈRE VEND SON MAGASIN

Alors qu'il lui restait encore un petit inventaire, maman l'a vendu à sa fille Olivine vers 1947, car cette dernière s'ouvrait un magasin à Malartic, commerce qu'elle opérera durant quelques années. Moi-même, ayant hérité des biens paternels que je vendrai à Gérard Bédard pour 2000\$ en 1950, et étant déménagé à Rouyn-Noranda entre temps, soit au mois de mars 1949, maman est donc venue demeurer avec nous pendant plusieurs années.

Femme dévouée, toujours prête à rendre service, qui avait toujours un bon mot à l'endroit de tout le monde, pour elle, il était beaucoup plus facile de donner que de recevoir. Car lui donner un cadeau, lui rendre un service, la conduire quelque part en auto la rendait toujours mal à l'aise; elle sortait son portefeuille pour « payer au moins le gas ». Je ne l'acceptais pas, bien sûr, mais cela la mortifiait à chaque fois.

Femme et mère extrêmement sensible, elle avait beaucoup de difficulté à le démontrer. Cela me rappelle que plusieurs années auparavant, quand nous partions pour trois ou quatre mois travailler dans le bois, comment elle était triste, la larme à l'œil, mais elle ne nous embrassait jamais, tournait autour de nous, s'assurant que nous ne manquions de rien, toute dévouée, avec à peine un petit bonjour alors que nous partions.

MAMAN DEMEURE CHEZ OLIVINE

Elle est demeurée à peu près deux ans chez Olivine, à Malartic. Par la suite elle demeurera environ quatre ans chez Bernadette, sur la rue Perreault à Rouyn. Vers 1965, elle est entrée au foyer d'accueil de La Sarre, où elle est demeurée jusqu'à sa mort, survenue à l'hôpital de Macamic, le 29 septembre 1974.

Je voudrais rendre hommage ici à mes deux sœurs, Olivine et Bernadette, pour avoir gardé maman chez elles durant ces années. Car même s'il y avait de grandes joies à le faire, cela comportait aussi des sacrifices, et du renoncement de leur part, et demandait beaucoup d'amour. Aussi, au nom de toute la famille, MERCI OLIVINE, MERCI BERNADETTE, car je sais que du haut du Ciel, maman aussi vous dit MERCI.

Maman n'ayant que des ami(e)s au foyer de La Sarre où elle est demeurée neuf ans, je me souviens d'une femme vieillissante, noble, simple, ne se plaignant jamais, ayant toujours un bon moral.

Je me souviens lui avoir demandé cette fameuse question : si vous aviez le choix de recommencer votre vie, telle que vous l'avez vécue, accepteriez vous? Sa réponse était non. « J'ai eu beaucoup de joie dans la vie, mais beaucoup trop de misères pour la recommencer telle

quelle. Elle trouvait les jeunes femmes bien chanceuses de nos jours, d'avoir autant de liberté de choisir leur vie, avec le contrôle des naissances et la liberté économique. » La femme de nos jours, disait-elle, est une personne beaucoup plus libre et entière que dans mon temps; elle a beaucoup plus de chances de s'épanouir.

Nous, ses enfants, avons établi un plan afin de lui rendre visite à tour de rôle. De manière à avoir toujours quelqu'un une ou deux fois par semaine et de ne pas être dix ou douze en même temps pour ensuite être un mois sans y aller. Je voudrais remercier particulièrement mon frère Rosaire qui a visité maman régulièrement. MERCI ROSAIRE, en son nom, et au nom de toute la famille.

Je me souviens que nous nous efforcions de l'écouter, car ce dont souffrent le plus souvent les vieillards, c'est de la solitude. Nous, les plus jeunes, nous pouvons, tout en les aimant, être avec eux mais malgré tout les faire sentir isolés. Car les personnes âgées, même si elles sont très lucides, comme était maman jusqu'à la fin, ont tendance à oublier le moment présent tout en se souvenant très bien du passé éloigné. Donc le piège qui guette les plus jeunes, c'est qu'après que la personne âgée nous demande pour la X ième fois la même chose (exemple: quel âge a ta fille?) nous avons tendance à leur répondre : « c'est la troisième fois que vous me le demandez » ou exprimer la même chose par notre attitude. Aussi nos vieillards auront tendance à se refermer sur eux-mêmes. De

là l'isolement, quand ils se rendent bien compte qu'ils commettent des gaffes.

DÉCÈS DE ADELPHINE GIGUÈRE

Lucide jusqu'à la fin, maman était « tannée » finalement; elle nous disait: « le bon Dieu est bien drôle, il vient chercher des jeunes mères de famille ou de jeunes hommes, et moi il m'oublie; je sais bien qu'il connaît son affaire, c'est lui le grand juge mais tout de même j'espère qu'il va penser à moi bientôt. »

Maman voulait toujours nous faire cadeau de son argent. Ce qu'elle avait en trop, elle insistait pour me le donner. Moi je lui disais, je n'aime pas vous vexer, maman, mais, merci mon Dieu, je n'en ai pas de besoin. Cependant, je sais que cela vous fait bien plaisir, donc donnez-le à ceux ou celles de vos enfants qui en ont plus besoin, chose qu'elle a fait régulièrement jusqu'à la fin.

C'est donc le 29 septembre 1974, à l'âge de 89 ans et 10 mois, que maman s'est éteinte tout doucement à Macamic. Quelle vie remplie! Une mère, c'est unique, c'est irremplaçable, et je peux dire très sincèrement que j'ai perdu un très, très gros morceau.

Je t'embrasse bien fort, maman, merci pour tout et à bientôt.

De ton fils qui a eu le privilège et le bonheur de t'avoir comme mère,
Ton fils Noël Vachon.

MON PÈRE PHILIBERT VACHON

Papa est né à St-Abdon (St-Luc), comté Dorchester, le 12 novembre 1879. Il était le 2^e enfant d'une famille de huit, soit : Joseph, Philibert, Clodia, Angelina, Marie, Mathias, Arthur, Siméon. Il était le fils d'Hubert Vachon et de Marie Gagné, du même endroit, site surnommé « au morne à Hubert », petite colline située à un embranchement de trois chemins dans le rang Vachon. Mathias héritera de la maison paternelle, cette dernière ayant été démolie depuis.

Papa et maman se sont mariés dans la paroisse de maman, en l'église de Ste-Justine, comté de Dorchester, le 19 septembre 1902. Ils se sont connus quand papa est venu visiter sa sœur Clodia épouse de Jos Roy qui demeurait dans le même rang que maman.

LES NOUVEAUX MARIÉS S'INSTALLENT

Philibert était propriétaire d'une terre à bois, à St-Abdon, à deux milles de son père Hubert, avec deux ou trois arpents de défrichés. Il avait, quelque temps auparavant, commencé à construire une maison en troncs d'arbres équarris à la hache. Au moment de leur mariage, en

septembre 1902, la charpente était montée, mais les portes et les fenêtres n'étaient pas encore posées. Ils ont dû travailler d'arrache-pied tous les deux car l'hiver approchait et il restait encore beaucoup à faire afin de la rendre habitable.

Ici c'est maman qui nous racontait, et je cite : « Après qu'on a été mariés, nous avons continué à améliorer cette maison-là sans compter les heures, ça pas été long qu'on est allés demeurer dedans, puis l'automne arrivant, la grosse misère a commencé car il a fallu bâtir une étable en bois rond. On a du d'abord aller couper notre bois dans la forêt, mon mari abattait les arbres et les débitait en longueur, et moi je devais charrier ces billots avec le cheval. Les journées de grosse neige mouillante on devenait tout détrempé. Le soir, nous passions nos veillées, Philibert et moi, à construire notre étable de bois rond. C'était pas rose tu sais, je te dis que ça n'a pas toujours été drôle. »

Seize mois plus tard **naissait leur premier enfant, Marie-Ange, le 11 janvier 1904**, qui sera suivie de Malvina le juillet 1905.

1906 : DÉPART POUR LE RANG 12 DE STE-SABINE

Maman était fatiguée de vivre près de la famille de papa, groupe de buveurs, de batailleurs, de bonnes gens mais pas trop dégrossies. Elle l'a donc convaincu de déménager, de s'éloigner. Ils se sont alors installés dans le rang 12 de Ste-Sabine, à environ un mille de la maison où Adelphine a été élevée, dans le même rang, mais dans la

paroisse de Ste-Justine où ils demeureront jusqu'en 1922, année de leur départ pour l'Abitibi.

LES VACHON BAGARREURS

Anecdotes de gens belliqueux: un jour, papa a reçu ses frères à sa résidence de Ste-Sabine. Il y avait entre autres ses frères Mathias et Siméon, ainsi que son neveu Joseph Roy. Ce dernier, de même que sa sœur Aurore, ont été élevés par leurs grands-parents Hubert Vachon. Leur père et leur mère étant décédés alors qu'ils étaient de jeunes enfants. C'est la raison pour laquelle on les a surnommés « le frère et la sœur ».

Tout ce beau monde étant rassemblé chez papa, on prenait un « petit-coup » comme de raison, étant tous « réchauffés », il y a papa et son frère Siméon qui commence à jouer, question de voir qui est le plus fort. En se colletant, ils tombent dans une fenêtre, cette dernière s'arrache de son châssis et tombe dehors. C'était bien le fun pour les gars, mais beaucoup moins pour maman, car elle était à jeun, elle. D'autre part, il y a Mathias que la boisson agressif à l'endroit de son neveu (le frère) qui était comme son demi-frère en fait.

Décidant qu'il avait des choses à lui reprocher, il le harcèle pour finir par lui dire, « tu sais ta maudite dent jaune il y a longtemps qu'elle m'agace, puis je vais te la casser, moi. » Car (le frère) portait une dent

en or, ce qui était la mode dans le temps; il est probable que dans l'esprit de Mathias ça donnait un air hautain au frère.

Mathias voulant l'attaquer, le frère lui dit « reste donc tranquille Mathias ». Ce dernier, de plus en plus agressif, veut lui casser sa dent jaune coûte que coûte. Le neveu, qui était lui aussi un jeune homme très solide lui aussi, perd patience et lui décoche, un coup de poing en pleine face à lui en décrocher la tête. Ce dernier tombe comme une poche, le visage en sang, étant coincé entre le mur et un meuble. Le neveu saute dessus. Le tenant par la gorge, d'une main, un poing les airs, il lui disait « vois-tu ce que je pourrais faire de toi mon oncle si je voulais? ». Mathias de répondre : « fais ce que tu peux tout de suite ti-crisse, frappe si tu veux, car moi quand je serai debout je vais te la casser ta criss de dent jaune. »



(Mathias Vachon, frère de Philibert, et son épouse Marie Lamontagne, à St-Luc Dorchester, où ils sont restés)

Le neveu a du aller passer le reste de la soirée chez les Bédard, en face, pour avoir la paix. Car Mathias, lui, ne faisait que commencer; il voulait continuer le combat, il voulait sans faute lui casser sa dent! Ceci nous montre un peu quelle genre de gens étaient les Vachon, et on peut comprendre maman d'avoir voulu s'éloigner d'eux quelques années auparavant.

Ils ont donc demeuré pendant seize ans au rang 12. Ces années ne furent pas de tout repos : terrain marécageux, « de la savane » comme disait maman, terrain plein de pierres qui nécessitaient du ramassage à chaque printemps, car à chaque année le dégel les faisait ressortir de terre. Il était impossible de vivre là, comme elle disait.



Mathias Vachon, Alphonse Vachon, Rosa (St-Luc)

Papa s'était donc acheté un lot de bonne terre à 9 milles de chez eux. Il arrivait à faire pousser un peu de foin et de grains pour les quelques animaux nécessaires à la survie de la famille. De même, avec l'aide des plus vieux de ses enfants, il faisait du sirop et du sucre d'érable à chaque printemps à leur érablière. Celle-ci était à une douzaine de milles de distance de la maison.

Papa allait travailler dans le bois en hiver, dans les chantiers, et faisait la drave (le flottage du bois), le printemps venu, ce qui lui rapportait un revenu. Tout ça faisait qu'on arrivait, et péniblement encore, à survivre, et Dieu merci maman, qui n'était pas une consommatrice du tout, récoltait tout, tout, tout elle-même.

Pendant ces 16 dernières années, neuf autres enfants

naîtront: Clairina en 1907, Joseph en 1908, Olivine en 1909, Rosaire en 1911, Rosa en 1913, Donat en 1914, Bernadette en 1916, Fortunat en 1919 et Roland en 1920. Les trois derniers enfants naîtront en Abitibi.

Sur cette terre de roches, ils possédaient quatre à cinq bêtes à cornes, deux ou trois porcs, deux ou trois moutons, des poules, des oies, des canards, un chien de chasse au chevreuils (appelé Pape) de couleur brune rayé de blanc. Ce chien devenu vieux et malade, il a fallu l'abattre. Mon père l'aimait beaucoup trop pour faire cela lui-même, et quand mon

oncle Roméo Giguère, frère de maman, est venu pour accomplir cette besogne ingrate, le chien se cachait sous le lit et tremblait bien fort; il savait que sa fin était arrivée.

Mon père accomplissait quelques petits travaux de voirie en été pour arriver à faire manger sa famille à peu près adéquatement. En hiver, il lui arrivait de prendre congé du chantier du Maine et de venir rendre visite à sa famille, avec un beau gros chevreuil fraîchement abattu qu'il transportait sur son dos. Le mot « braconnier » n'existait pratiquement pas à l'époque.

Papa disait qu'il y avait tellement de chevreuils dans le Maine qu'on aurait dit de véritables troupeaux de vaches. Chu-u-u-u-ut., ne parle pas trop fort, il les attrapait aux collets et les transportait de nuit, à travers bois.

PAPA COUCHE EN PRISON

Un jour, son fils Joseph « Garçon » (il était connu par ce surnom), qui avait neuf ans à l'époque, ayant vu papa bâtir un feu sur une souche afin de la détruire, a décidé, en l'absence de ce dernier, de faire la même chose. Ce que le petit Jos a oublié, c'est qu'on était alors en période de sécheresse.

Donc Jos a complètement perdu le contrôle du feu qui s'est étendu en un rien de temps, devenant rapidement un immense feu de brousse qui a parcouru tout le canton. On a du mobiliser tous les hommes qui étaient disponibles pour combattre cet incendie qui a ravagé ce coin de pays. Heureusement, il n'y a pas eu de victimes ni de dommages importants, car aucun bâtiment n'a brûlé.

Le lendemain, la police venait arrêter mon père qu'elle tenait responsable du geste posé par son petit gars ainsi que des dommages encourus. On a donc emmené papa à la prison de St-Joseph de Beauce où il a passé la nuit en cellule comme un criminel. Quelle inquiétude ce fut pour mon père, ma mère et toute la famille.

Finalement on l'a relâché le lendemain, après lui avoir fait subir un long interrogatoire. Après plusieurs mois d'inquiétude, ne sachant pas trop ce qui l'attendait, il a finalement été avisé que le dossier était clos. Il n'y aurait pas d'autre poursuite. Ouf... il l'avait échappée belle.

Anecdote intéressante nous montrant bien les moeurs du temps. Suite à l'incendie, il s'est mit à pousser beaucoup de bleuets dans ce grand brûlé l'année suivante. Très curieusement, de mémoire d'hommes, jamais il n'avait poussé de ces baies dans le pays. Tout le monde s'est donc précipité à la cueillette de cette manne. Le curé de la paroisse a décidé que ces champs de bleuets pouvaient facilement devenir un lieu de débauche pour ses ouailles, ses jeunesses des deux sexes. Il a donc interdit, du haut de la chaire, de se rendre cueillir ces fruits

sauvages. N'étant pas été écouté, il a maudit ces champs de bleuets en déclarant que ces fruits allaient disparaître, fruits maudits donc. C'est ce qui s'appelait jeter un mauvais sort à l'époque. Effectivement, l'année suivante, fini les bleuets, plus rien! Mon frère Joseph est formel, ceci est la pure vérité.

PAPA A ÉTÉ TRÈS MALADE

En 1916, souffrant de fièvre typhoïde depuis 15 jours, dont plusieurs dans le coma, on a eu très très peur pour la vie de papa. Gardant le lit depuis plusieurs jours à la maison, c'est maman qui veillait sur lui. Enceinte de Bernadette, étant rendue à terme, elle était très inquiète, elle qui avait toujours eu de durs accouchements. Et pourtant, exceptionnellement, ce fut le moins difficile de sa vie. Mon père pleurait en disant que c'était la Sainte-Vierge qui s'en était occupée elle-même quand maman lui a dit : « ne t'en fais plus, le bébé est né, une belle grosse fille, et tout s'est très bien passé. »

PAPA LE RACONTEUR

Homme jovial, avec un humour hors de l'ordinaire, mon père aimait jouer des tours parfois pendables; étant très vif d'esprit, c'était un homme très coloré. Depuis ma plus tendre enfance je me souviens de papa nous racontant des histoires et des contes qui commençaient très souvent par « une fois... », et qui se terminaient par « puis moé, on m'a envoyé pour

vous conter ça. » Il y avait souvent, dans ses contes, Ti-Jean, le géant, et la sorcière maléfique. Ce Ti-Jean, tout petit, n'écoulant que son courage, finissait toujours, après beaucoup de peurs, de peines, de ruse et d'astuces, par vaincre la grosse brute sanguinaire, et cette sorcière méchante. Ceci à notre grand soulagement et à notre grande joie. On adorait l'écouter, on ne se fatiguait jamais.

Papa aimait bien poser des colles juste pour rire. Il allait par exemple, pince-sans-rire, avec ses grands yeux innocents, dire à des amis : « les gens disent... ça se parle au village... que cette année les petites patates vont toutes rester petites... ! »

Il avait développé un genre de tic, qui le servait très bien d'ailleurs, et qui le faisait fermer un œil presque complètement. Genre de clin d'œil permanent qui lui donnait un air coquin et moqueur. Il faisait marcher ma marraine, Mme Azénaïde Dorval entre autres, femme bonne, généreuse, sage-femme prête à aider tout le monde mais, comme le sont parfois les bonnes personnes, quelque peu naïve. Papa se plaisait à lui raconter toutes sortes d'histoires plus abracadabrantes les unes que les autres.

Elle qui aimait répandre les nouvelles le plus vite possible s'empressait de raconter à tout le monde ces histoires de son voisin d'en face, nouvelles toutes croches bien sûr. Quand elle découvrait le pot-aux-roses, elle venait voir mon père pour lui dire: « je vais te

tuer mon vieux maudit! » Tout le monde riait bien finalement. Elle disait « avec un ami de voisin comme ça, tu n'a pas besoin d'ennemi ».

Nous tous, ses enfants et petits-enfants, avons goûté à son tour pendable qui consistait, alors qu'il nettoyait sa pipe, à casser un brin de paille du balai pour ensuite nous l'essuyer sous le nez. Glue visqueuse, noire et nauséabonde s'il en fut. Résultat, après nous être mis en colère, protesté, se plaindre à maman, le supplier de ne plus recommencer; c'était peine perdue. Même après plusieurs lavages au savon et s'être rincés abondamment, ça puait toujours après plusieurs heures, ce qui faisait dire à ma sœur Annette, après avoir protesté et chiâlé, maudit, ça se peut-tu!

NID DE GUÊPES SOUS UNE BALLOTE DE FOIN

Un jour qu'il travaillait au champ avec maman à tourner le foin pour le faire sécher, ce qui consistait à retourner les petites vaillotes (ballotes), petits tas de foin empilés ici et là, papa s'aperçut qu'il y avait un nid de guêpes sous l'un d'eux. Le remplaçant tranquillement pour ne pas alerter ces dernières, il continua son chemin tout bonnement, en surveillant bien maman du coin de l'œil. Quand elle a retourné cette vaillote, les guêpes l'ont attaquée comme des enragées.

Mon père se tordait de rire en voyant maman courir comme une gazelle à travers champs. Surtout qu'il savait très bien qu'elle portait très rarement de petite culotte sous sa robe en été pendant la canicule. Probablement que c'était moins chaud et je présume que c'était également plus commode pour faire son pipi, car je l'ai vue à quelques reprises le faire en travaillant. Maman étant une femme très pratique, ça ne m'étonnerait pas du tout qu'elle eut posé ce geste par économie de temps, elle qui a toujours eu tellement à faire.

PAPA, UN HOMME HOSPITALIER

Souvent papa invitait des étrangers à venir manger avec nous à la table. Car notre petit magasin général était un peu un lieu de rendez-vous. Les gens descendaient chez nous en attendant que quelqu'un des leurs viennent les chercher en voiture à cheval. Les chemins n'étaient pas encore ouverts en hiver pour l'automobile. Il faut dire que pour maman et papa, à l'heure du repas, toute personne qui était chez nous et qui n'avait pas à manger était automatiquement invitée. Or notre invité du jour étant à table avec nous, mon père lui passa le rôti de lard en lui expliquant d'un air innocent que c'était un petit cochon qu'on avait trouvé mort dans l'écurie deux jours avant. On a cru qu'il était encore bon à manger, ajouta-t-il. On peut imaginer la face que notre hôte

a faite. C'était très difficile pour lui de protester car ne l'oublions pas, nos invités à la table ne payaient pas.

Il adorait aussi laisser les bébés manger du chocolat avec leurs mains nues. Ma sœur Rosa ayant passé un an chez nous, étant malade, papa était tombé en amour avec la petite Pauline de ma sœur, qui avait un an à l'époque, en 1939. Plus le chocolat fondait, plus le bébé était noir, plus papa trouvait ça beau et cocasse, et plus il riait. Autre trait de son caractère : quand sa fille Rosa est partie, comme il insisté pour garder et adopter le bébé Pauline. Il disait à Rosa, « tu es jeune tu en a d'autres, et probablement que tu en auras encore d'autres, fait pas la folle donne-la moi. » Rosa a refusé bien sûr, il allait de soi.

Homme illettré, il signait son nom avec un X. Papa n'en était pas moins un homme très intelligent. Il calculait dans sa tête tellement rapidement que cela nous fascinait. Par exemple, supposons qu'il vendait 375 livres de foin à \$26 la tonne. Il se fermait les yeux, déclenchait son ordinateur interne et bientôt il disait ça fait \$4.90. J'espère de ne pas me tromper; enfin lui il ne se trompait pas. Quand il nous voyait sceptiques, il disait « tu ne me crois pas, tu es instruis, toi, prends ton crayon et compte, et si je me suis trompé de plus de cinq cents, je te donne mon meilleur cheval. » Je ne me souviens pas que papa ait eu à donner son meilleur cheval.

PHILIBERT, LE ROI HEUREUX

J'ai vu mon père à plusieurs reprises partir à la brunante, en été, suivi de son chien Bijou. Très beau chien racé de couleur jaune-or qui suivait mon père comme son ombre. Papa se dirigeait donc, avant le coucher du soleil, vers le coteau à quelques 300 mètres de la maison. Ce qui lui créait un point d'observation naturel par excellence. Nous pouvions l'observer pendant de longs moments, regardant tout le tour, de même qu'au loin, son domaine, son royaume, ses terres, et ce jusqu'au coucher du soleil. Il devenait une silhouette découpée sur l'horizon, image d'un homme libre, d'un roi heureux.

PAPA FAIT UNE COURSE BIEN INVOLONTAIRE

Étant un farceur doublé d'un joueur de tours de premier ordre, papa a certainement influencé plusieurs d'entre nous à le devenir aussi. Je me souviens d'un jour en hiver, après avoir terminé le train (soins apportés aux animaux soir et matin à l'écurie qui était située en haut de la côte à la maison verte), deux ou trois de mes frères, de même que papa et moi-même, nous préparions à rentrer à la maison qui était à un demi-mille de distance.

Ayant avec nous notre chien Bijou, attelé à un traîneau, on a dit à papa qui partait à pied, « venez, embarquer, vous allez voir que c'est le fun ». Non, non, a-t-il dit, j'aime mieux marcher. « Bien non venez, montez sur le

traîneau, vous allez voir que c'est grisant ». Finalement il embarque mais à quatre pattes la face tout près des pattes du chien. Il faut dire qu'à l'époque la côte avait une pente beaucoup plus raide que de nos jours. Et ce Bijou courait tellement vite, étant un jeune chien fringant, que même en descendant cette côte très raide, il gardait toujours ses traits bien tendus. Les voilà partis comme l'éclair, ça allait tellement vite que nous ne voyions plus qu'une immense poudrière.

Nous sommes accourus à sa suite en riant comme des fous, crampés bien raide à la vue de ce spectacle pas ordinaire. Quand il est finalement venu à bout de s'arrêter à moitié mort étouffé, avec une couche de neige lui recouvrant tout le visage, quand il fut capable de parler à nouveau, il nous a traités de tous les noms imaginables. Comme quoi c'est beaucoup moins drôle d'être la victime que le contraire. De toute façon il était encore en dette avec nous et de beaucoup.

PHILIBERT, UN HOMME TENDRE

Papa - mes frères et sœurs sont tous d'accord - était un homme sensible et tendre. Bien sûr un homme de son temps, un monde dur, pauvre et difficile, où les termes loisirs et vacances ne faisaient pas partis de leur vocabulaire. Un monde de survie, de non-consommation. C'était à partir de la terre et des animaux, et ce à la force des bras, des jambes, et des poignets qu'ils arrachaient leurs croûtes. Loin de moi la pensée que papa était un ange. Ceci dit, il avait de l'affection et du respect pour son épouse, il ne l'a jamais violentée, pas plus

physiquement que mentalement. Jamais on a vu papa manquer de respect pour maman. Bien que sans instruction, il fut un époux et un père de famille à la hauteur.

Travaillant dans la forêt en hiver, il fut surtout un entrepreneur forestier assez modeste, il est vrai.

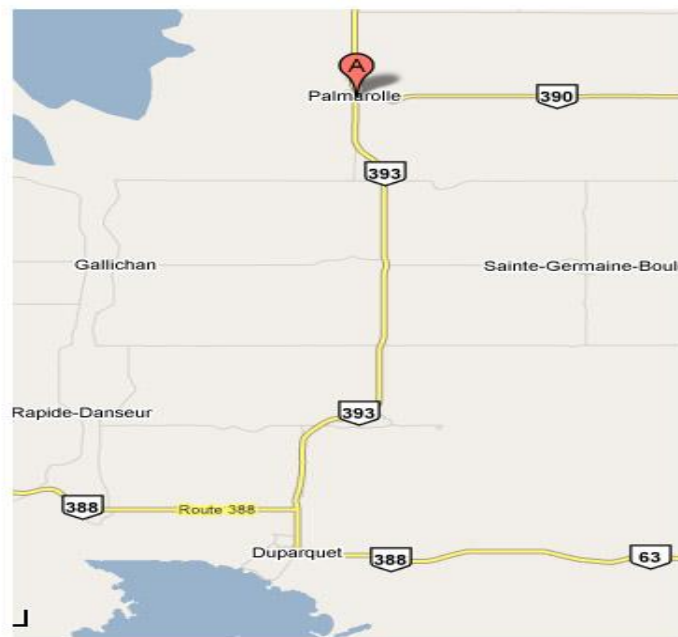
Une année où il avait « jobbé » à Cléricy sur la rivière Kinojévis, il a décidé de venir rendre visite à sa famille. C'était au mois de janvier par grand froid. Étant avec Garçon et à pied, le camp se trouvant à quelques cinq milles du chemin, ils ont du emprunter la rivière pour un bout. A un moment donné il a défoncé dans la slush (gadoue), n'ayant que de petites bottes de caoutchouc basses qui se sont vite remplies d'eau.



(Un bateau à Rouyn en 1925)

Il s'en est tiré mais avec les deux pieds bien « trempes ». Continuant leur périple à pied jusqu'au chemin où les attendait une voiture à cheval, ils sont arrivés tard dans la soirée, crevés, et papa ayant les pieds gelés bien dur par ce froid sibérien. C'est la bonne maman qui le reçoit à moitié mort de fatigue et de froid. Je me souviens encore très bien que quand ses pieds ont commencé à dégeler, il pleurait, comme un enfant qui vient de se brûler. Cela a pris plusieurs jours avant qu'il s'en remette.

Papa Philibert faisait « chantier » au sud du lac Du parquet au début des années 40. D'habitude il signait un contrat avec la compagnie **Howard & Bienvenue** de La Sarre qui était détenteur du permis de coupe de bois de ce territoire. L'entente stipulait qu'elle lui payait tant du mille pieds, rendu au lac.



(Carte de la région; en haut à gauche l'extrémité Est du lac Abitibi. En bas, le lac Duparquet. Le chantier de Philibert se trouvait un peu au sud de ce lac dans le secteur qui est devenu... la Baie Vachon. Voir photo satellite plus loin.)

Papa engageait de douze à quinze hommes, plusieurs avec leurs chevaux. Vers le mois d'octobre, ils partaient en voitures à cheval avec leurs sciottes, haches, godendarts, meules à aiguiser, sleighs (traineaux robustes pour le halage du bois, tirés par les chevaux), de même que tout le nécessaire requis, le luxe en moins bien sûr. Or, en octobre, ils devaient contourner le lac par routes et par sentiers en forêt à peine passables par endroits. Le trajet nécessitait deux ou trois jours de marche; ils devaient coucher à la belle étoile, à peine abrités sous une bâche quelconque. Arrivés sur le site, on s'empressait d'abattre des arbres et à construire des abris en bois rond pour les hommes et les bêtes.

Plus tard, le lac étant gelé, ils pouvaient voyager dessus, ce qui faisait beaucoup moins loin, soit quinze à seize milles environ, pour aller à la maison.

Maintenant, le chantier est en marche. Les travaux débutent. Papa étant allé marcher ce territoire auparavant avec un représentant de la compagnie, il trace son plan forestier et disperse ses hommes aux endroits appropriés. Les bûcherons abattent les arbres, les débitent en longueur de douze et de seize pieds, avec la sciotte à la main et la

hache. Travail extrêmement dur qui nécessite, en plus d'une très bonne santé et de grandes forces physiques, beaucoup de courage.

D'autres hommes, les « skideux », traînaient ces billots avec leur chevaux et les empilaient le long d'un chemin qui avait été préalablement plaqué à la hache par le contremaître, le « jobber », en l'occurrence papa. Ces chemins seront complétés plus tard pour le halage du bois. Après les fêtes, ayant assez de neige, tout le monde s'élance maintenant vers le charriage du bois au lac. Ils doivent donc « casser » les chemins avec les chevaux avant de pouvoir passer avec la « sleigh » chargé de bois.

Charger cette sleigh à bras consistait à « déterrer » ce tas de de billots de sous la neige et charger ces troncs d'arbres à bout de bras. Debout dans le fou du trou, le dessus de la sleigh était déjà à trois pieds plus haut. Ces billots semblaient parfois faits de plomb, puisque certains faisaient jusqu'à 30 pouces – ou plus – de diamètre, et que c'était du bois vert, donc très lourd sur la fin du chargement.

Je me souviens que plus tard, même si j'étais jeune et en bonne forme physique, ça me prenait de huit à dix jours pour me « casser » (m'adapter) à ce travail. Rentrant au camp le soir tellement vidé que souvent je ne pouvais même pas manger. Me jetant sur mon « bed » tout habillé, au matin il m'était très pénible de sortir du lit, tellement tous mes os me faisaient souffrir. Par la suite, même si

c'était toujours pénible et pas très payant, ça allait, j'étais devenu endurci. C'est vous dire comment c'était dur pour ces hommes de chantier.

J'ai d'autres souvenirs des chantiers, dont celui-ci qui concerne mon frère Donat, l'homme fort de la famille. Il travaillait pour papa et charriait du bois avec sa « team » de chevaux. Il devait se lever à 4h30 le matin pour les nourrir et en prendre soin car il partait de bonne heure alors qu'il faisait encore noir, pour revenir le soir à la brunante après avoir charrié des billots toute la journée d'arrache-pied. De retour au camp, il devait dételer les bêtes et en prendre soin. Le soir, il lui fallait retourner à l'écurie car d'autres soins étaient requis. Le dimanche, il devait encore avoir soin de ses chevaux. Donat n'avait jamais de congé. Son salaire? Un dollar par jour. Nous étions en 1941. Ça lui faisait \$6 par semaine, car le dimanche il n'était pas payé. À l'époque c'était le « foreman » (contremaître) qui criait l'heure du lever et du « départ pour le bois » au petit jour.

Les hommes qui travaillaient dans la forêt apportaient souvent leur lunch du midi qu'ils mangeaient près d'un petit feu avec un thé bouilli sur place. Papa Philibert nous disait que pour faire un bon thé, il faut lui jeter trois bouillons. Quand l'eau bout, tu mets une poignée de thé dedans, tu la remets sur la braise et la retires immédiatement, premier bouillon, et deux, et trois. C'est vrai que sa recette était très bonne, car encore de nos jours, quel bon thé ça fait !

À mon tout premier départ de la maison, mon premier travail « à salaire » (trente sous par jour), je suis allé travailler dans le bois derrière le lac Du parquet, au chantier de papa, pendant un mois. Je me souviens du choc que j'ai eu au retour à la maison, l'ennui aidant, comment j'avais trouvé maman belle, aimable et bonne, de même que le reste de la famille, et je découvrais comment j'étais chanceux de vivre dans ce milieu. Comme notre maison me semblait grande, belle, propre et claire.

Mon travail de « showboy » consistait à débiter du bois pour le poêle, à la sciote, à la main, le fendre et le rentrer pour chauffer le camp. Je devais aussi chercher de l'eau au lac à travers un trou dans la glace, à aider le « cook », nettoyer, balayer, etc. Mon frère Roland était le cuisinier cet hiver-là. Je me souviens entre autres qu'il faisait de très bonnes « bines » (fèves) au lard qu'il avait fait mijoter tranquillement toute la nuit.

Ce travail dans les chantiers me rappelle que mon père et mes frères passaient pour être de bons hommes dans le bois. Cependant, mon frère Joseph (« Garçon ») était tout un « bûcheux ». Petit homme de cinq pieds et deux pouces de haut, pesant à peine 130 livres, durant plusieurs années il fut classé l'un des meilleurs bûcherons du camp où il travaillait. Et ce même sur la ligne de l'Ontario, pour de grosses compagnies où il y avait de 250 à 300 hommes. C'était un petit homme fait en fer, rapide, adroit, très bon limeur de lame de sciote. Alors qu'il bûchait, coupe-vent par terre, on voyait monter

une vapeur au dessus de lui. Il était également d'une endurance incroyable.

Aujourd'hui il existe, sur les cartes topographiques, aux abords du lac Duparquet (au sud du lac Abitibi), la « Baie Vachon ». Selon les recherches que j'ai faites auprès du ministère, il semble qu'elle fut nommé ainsi en l'honneur de Philibert. En effet, avec ses chantiers, les gens de la place donnent spontanément le nom de « ruisseau à Vachon » au petit cours d'eau qui se jette dans cette baie, devenue la « baie Vachon » officiellement en 1975.

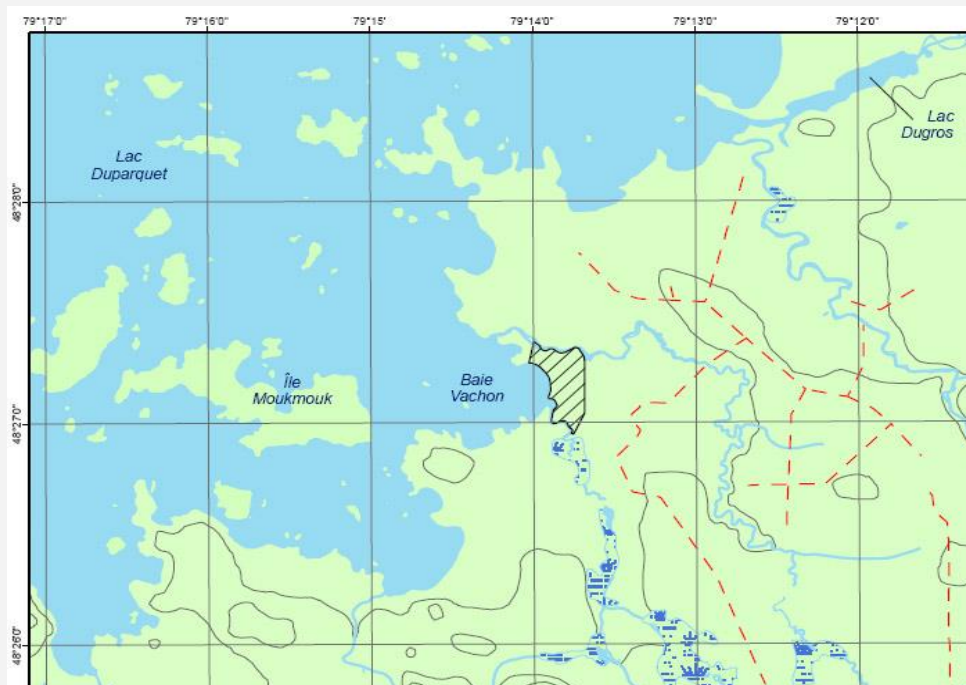
Baie Vachon : information du ministère des Ressources naturelles et de la Faune

« **Écosystème forestier exceptionnel.** En quoi cet écosystème est-il exceptionnel? La forêt rare de la Baie Vachon est exceptionnelle pour diverses raisons. D'une part, elle est l'une des frênaies les plus nordiques de l'ouest du Québec. Ce type de peuplement forestier se limite habituellement à des régions situées plus au sud. D'autre part, cette forêt occupe des milieux humides peu fréquents et fragiles qui se limitent parfois à une bande riveraine de quelques mètres le long d'un plan d'eau. Ces habitats ont en plus une importance écologique particulière étant donné qu'ils sont des lieux de production d'une abondante biomasse et d'une importante diversité végétale, qu'ils constituent des lieux de régulation des crues et qu'ils sont des réserves importantes d'eau pour plusieurs écosystèmes. » Cette aire est maintenant protégée.



(Lac Duparquet au sud de Palmarolle.

*La **baie Vachon** est située un peu plus bas, hors de l'image.)*



*(Le même secteur, un peu plus au sud, montrant la baie Vachon, au sud de DuParquet. C'est là que se trouvait un chantier de **Philibert**.)*

Papa aimait bien rappeler ce curieux hasard qui a fait que sa famille a commencé par une fille et s'est aussi terminée par une fille, et que **plus particulièrement** le fait que Marie-Ange était née le 11 janvier 1904 et Annette le 11 janvier 1929, soit **une intervalle d'un quart de siècle jour pour jour**.

Pendant la crise économique mondiale de 1929 à 1939 où il n'y avait pas de travail et rien à gagner, contrairement à aujourd'hui, il n'y avait pas d'assurance-chômage, pas plus que d'assistance sociale d'aucune sorte. Les temps étant très durs donc, et je me rappelle que très souvent, de gros et grands jeunes hommes entraient chez nous et demandaient du travail à papa. Comme salaire, ils acceptaient d'être logés, nourris et d'obtenir un paquet de tabac par semaine. Ainsi mes parents ont hébergé assez régulièrement un, parfois deux jeunes hommes comme les fils de la maison. Entre autres, mon cousin Amédée Dion, dont la famille demeurait dans le pays d'où venait mes parents, est demeuré à la maison au moins huit à neuf ans.

L'ERMITE DU FOND DES BOIS

Il est arrivé à quelques reprises que papa invite à manger et dormir à la maison un de ces ermites trappeurs ou prospecteurs qui vivaient seuls au fond de la forêt, personnages solitaires qui fuyaient la société et la proximité des gens. Je me souviens que ces hommes nous

impressionnaient beaucoup car nous aurions passé des heures à les écouter, pendus à leurs lèvres, nous raconter leurs aventures. Ils nous impressionnaient d'autant plus, ces êtres mystérieux, que notre imagination aidant, nous pouvions facilement les voir, vivant toutes sortes d'aventures, plus extraordinaires les unes que les autres. Rencontres fortuites avec une bande de loups enragés, de carcajous agressifs et diaboliques, d'ours énormes blessés où affamés, pouvant vous tuer d'un seul coup de patte. Ces hommes solitaires n'avaient aucun secours possible. S'il leur arrivait d'être blessés ou malades, c'était la fin. Ces personnages nous fascinaient beaucoup.

PAPA PERD UN CHEVAL NOYÉ

À son arrivée en Abitibi, papa possédait une jument. Pas longtemps après, ils ont voulu lui faire traverser la rivière car ils devaient aller travailler de l'autre côté. Mon père n'étant pas là, c'est mon petit frère Garçon, âgé de quatorze ans, qui la conduisait. C'est Joseph Lapointe qui a suggéré de la faire traverser à la nage, malgré les protestations de Garçon qui leur disait que cette jument-là ne savait pas nager, qu'ils avaient essayé avant, qu'ils allaient la noyer s'ils persistaient.

Rien à faire, les autres hommes ont dit « mais non le jeune, tous les chevaux savent nager ». Sur ce, ils poussent la jument à l'eau malgré elle, car elle avait peur et savait très bien qu'elle ne pouvait pas. Comme

de fait, rendue à l'eau, elle n'a même pas essayé de nager, elle s'est mise à paniquer, à se débattre, et finalement elle s'est noyée.

Papa avait échangé cette jument avec son frère Joseph car ce dernier ne pouvait rien faire de bon avec. Elle était agressive avec lui, elle le ruait et ne voulait rien savoir. Mais mon frère Garçon en faisait ce qu'il voulait. C'est la raison pour laquelle le frère de papa lui a suggéré de changer avec lui. Papa, bon gars, a accepté, seulement pour la perdre quelque temps après. Il pleurait, la seule jument qu'il avait, et les chevaux se vendaient très cher à l'époque. Une jument comme cela devait se vendre dans les 250 dollars au moins.

PAPA ADOPTE LUCETTE L'INGRATE

Homme toujours plein de projets et son dernier enfant (Annette) ayant 12 ans, Philibert décide que ce serait le fun d'avoir un autre enfant. Son beau-frère Albert Fillion voulait adopter une petite orpheline jumelle qui demeurerait chez les religieuses à La Sarre. Les jumelles avaient quatre ans. Il est donc venu voir mon père prendre l'autre, car lui dit-il, « ce serait le fun, les deux petites jumelles vivraient proches l'une de l'autre ». Papa trouvant l'idée très bonne, s'empressa d'en parler à maman.

On peut s'imaginer sa réaction, elle qui en avait eu quatorze. « Quoi !... As-tu perdu la tête ? » Papa d'insister : « Écoute, on n'a plus de bébé dans la maison, ça égaierait puis ça mettrait de la vie dans le

foyer; on va en prendre bien soin; en plus, c'est une bonne œuvre de charité, ça va faire plaisir au bon Dieu », etc. Finalement, maman a accepté et c'est ainsi qu'elle a élevé Lucette Christenson qui est arrivée à la maison en 1941.

En se mariant vers l'âge de 20 ans, Lucette est partie vivre à Montréal. Et ce qui a fait beaucoup de peine à maman, c'est qu'une fois mariée, cette dernière n'est à peu près jamais revenue la visiter. Elle qui en avait pourtant bien soin avec beaucoup d'amour, comme sa propre fille, l'ayant élevée seule, à toutes fins pratiques, mon père étant décédé en 1946, alors que Lucette n'avait que neuf ans. Elle venait à Rouyn chez sa sœur Rose, y demeurait même quelques jours, sans jamais nous donner signe de vie. Ça, maman en a souffert; elle nous disait : « je ne lui ai jamais fait rien de méchant moi? » Au contraire, Maman en a pris soin peut-être mieux que ses propres enfants si ce fut possible. Elle disait souvent : « elle fait pitié la pauvre enfant, pas de père ni mère. »

GRAND-PÈRE HUBERT VACHON, UN BOULÉ

Papa Philibert nous racontait que son propre père, Hubert, était le meilleur batailleur du canton. On disait qu'il était le coq de la place, un boulé, qu'il n'a jamais eu peur d'un homme. Papa disait qu'il avait le visage plein de cicatrices comme un boxeur professionnel, sauf que lui

se battait à poings nus. Il s'est battu plusieurs fois dans sa vie et a très rarement perdu un combat disait-il.

Un jour, grand-père Hubert avait entendu dire qu'il y avait un maudit bonhomme dans la paroisse voisine, un autre boulé. Il décida donc d'aller l'essayer, question de voir si c'était vrai et qui serait le meilleur batailleur des deux.

À l'époque, être brave et fort était très valorisant. Avoir des fils costauds et sans peur était pour les pères matière à fierté, et ils utilisaient volontiers ce trait pour valoriser leurs fils. C'était l'un des sujets de conversation préférés lors des rassemblement de familles et d'amis. La boisson aidant, ces discussions ont déclenché plusieurs bagarres entre eux. Quand ils commençaient à jouer pour savoir qui était le plus fort, parfois le diable prenait, comme on disait.

Donc papa, alors que papa était adolescent, accompagnant son père un dimanche, ils sont allés à la messe dans la paroisse voisine où demeurait l'éventuel adversaire qu'ils ne connaissaient même pas. Après la messe, s'étant informé à savoir qui était le boulé de la paroisse, il l'attendit sur le perron de l'église. Lui demandant s'il était bien celui qu'on surnommait le boulé de la place, l'homme répondit « tu as raison ».

Mon grand-père lui demanda donc s'il acceptait de se mesurer à lui, et l'autre accepta. Vestons par terre, le combat commença, les deux hommes se sont battus comme des chiens. À la fin, après un temps qui a semblé interminable à mon père, les deux belligérants, tous deux ensanglantés et n'ayant pas fait de maître, se sont donnés la main en se félicitant réciproquement, se disant : « c'est vrai que tu es un maudit bonhomme ».

GRAND PÈRE SE BAT À QUÉBEC

Une autre fois, papa étant jeune homme, il est allé à Québec avec son père. Ce dernier l'amena se faire tirer la bonne aventure aux cartes par un monsieur Français. Mon père passa le premier et paya, grand-père y alla à son tour mais trouva insultante la description que ce tireur de carte faisait de lui. Il décida donc non seulement de ne pas le payer, mais encore de lui faire rembourser la somme que son fils venait de lui verser.

Ce Français, jeune homme costaud et brave, n'a pas vu les choses du même œil. Les deux hommes se sont donc mis à se battre comme des gladiateurs. Ce fut un combat fort à fort. Grand-père Hubert n'a pas obtenu le remboursement pour son fils, mais il n'a pas payé ce qu'il devait au Français. Il est reparti en lui disant « ça t'apprendra à ne pas rire des gens à l'avenir, maudit Français ».

GRAND-PÈRE BON POUR SA FAMILLE

Selon papa, de même que confirmé par ma sœur Marie-Ange, grand-père Vachon était dur envers un autre homme avec ses poings mais bon et tendre avec sa femme et ses enfants. Jamais n'ai-je vu ou entendu dire qu'Hubert avait frappé sa femme où l'avait violentée mentalement. Il était très humain avec sa famille, il nous aimait, était fier de nous et savait nous le dire à l'occasion. Papa, de même que Marie-Ange, qui a bien connu Hubert et sa femme Marie (Gagné), ont un moins bon souvenir de cette dernière qui est malheureusement devenue sénile sur la fin de sa vie. Elle est décédée en 1933, deux ans après mon grand-père Hubert.

GRAND-PÈRE VACHON EN ABITIBI

Grand-père (Hubert Vachon) est venu avec grand-mère (Marie Gagné) à quelques reprises en Abitibi vers la fin de sa vie. Il s'ennuyait chez lui à St-Abdon car à l'exception de Mathias, tous ses enfants vivaient ici dans le nord-ouest. Il écrivait à papa, lui demandant de lui envoyer des sous pour leur passage en train, à lui et à sa femme. Alors, mon père et ses frères et sœurs se cotisaient pour leur envoient de l'argent et grand-père et grand-mère s'amenaient avec leurs bagages. Mon frère Joseph se souvient qu'ils amenaient avec eux du sucre d'érable si noir et dur que ça aurait pris une hache pour le casser, donc pas très bon!

Ils étaient de bonne foi cependant, car leur intention était de faire plaisir à leurs petits-enfants.

Après quelque temps, ils reprenaient le train pour retourner chez eux. Après trois ou quatre va-et-vient, la famille a convenu de lui dire « écoutez papa, à l'avenir, n'ayant plus les moyens de payer pour vous, vous allez prendre une décision : c'est soit l'Abitibi ou St-Abdon, à votre choix. Ils ne sont plus jamais revenus.

GRAND-PÈRE DÉLIVRE UN VOISIN D'UN MAUVAIS SORT

Papa nous racontait que son père, revenant chez lui un soir d'hiver, par un beau clair de lune en traîneau à cheval, aperçut, arrivant par derrière, un grand chien noir avec une demi-lune blanche sur le front. Grand-père, qui n'était pas un peureux (on l'a vu plus haut), s'inquiéta quelque peu quand même. Il a donc fait courir son cheval, mais plus il courait vite, plus le gros chien se rapprochait. Voyant cela, grand-père arracha un barreau au garde-fou du traîneau et, comme le gros chien noir posait ses pattes sur la voiture, il lui asséna de toutes ses forces un coup sur la tête, en plein sur la demi-lune blanche. À sa grande surprise, c'est son voisin qui s'est dressé à l'arrière du traîneau, disant « ne frappe plus Hubert tu m'as délivré ».

« C'était le seul moyen de me libérer de l'enfer que j'ai vécu », dit-il, « il fallait que je saigne ». Car quelques semaines auparavant le curé lui avait

jeté un mauvais sort pour des fautes dans lesquelles persistait ce paroissien. Le curé l'avait donc transformé en chien, vu qu'il vivait comme tel. Mais il ne devenait un animal que le soir entre 21h et minuit. Le voisin expliqua plus tard à Hubert qu'il avait eu de la chance car il fallait qu'il saigne précisément à partir de la demi-lune qu'il avait dans le front, pour être libéré, et que c'est ce qui s'était passé.

Grand-père a trouvé très bizarre, alors qu'il a frappé le chien, l'atteignant en plein sur la demi-lune, d'avoir eu l'impression de frapper dans un peloton de laine, tellement c'était mou. Le voisin, ayant fait promettre à Hubert de ne jamais parler de cet incident à personne de son vivant, ce n'est qu'après la mort du voisin que mon grand-père livrera ce terrible secret à sa famille. À remarquer que même si mon père fut un fameux conteur d'histoire, celle de Hubert est la pure vérité.

PHILIBERT BÉDARD TENTE DE RAMENER MON PÈRE À ST-ABDON

En 1923, un an après l'arrivée de la famille en Abitibi, leur ex-voisin d'en face du rang 12 de Ste-Sabine, Philibert Bédard, est arrivé sans s'annoncer. Il apportait assez d'argent avec lui pour ramener ce fou de Philibert et sa famille vers la civilisation de Ste-Sabine qu'il n'aurait jamais du quitter selon lui. Grand ami de papa, il pleurait à chaudes larmes lors du départ de notre famille pour l'autre bout du monde et en pleine forêt vierge qu'était alors l'Abitibi.

Bédard était certain de nous trouver à moitié morts de faim dans ces forêts lointaines ou, pire, tous morts brûlés dans un feu de forêt. M. Bédard est retourné seul, bien sûr, mais rassuré au moins.

Mon père Philibert Vachon décéda prématurément dans sa résidence au coin de la route Duparquet-La Sarre, le 28 mars 1946, à l'âge de 66 ans et quatre mois. Il souffrait d'angine de poitrine depuis quelques mois. Faisant sa visite paroissiale, le curé Halde venait tout juste de le laisser, papa étant très bien à ce moment. Le curé arrivait à peine au presbytère quand on l'a appelé pour lui apprendre que papa venait de mourir. Il n'en croyait pas ses oreilles. Maman lui aura survécu pendant 28 ans.

P.s.: Une des devises de papa était « **dans la vraie vie, c'est pas le poids de la masse qui compte, c'est le swing du manche** ». C'est d'ailleurs ce qu'il a pratiqué toute sa vie.

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES VACHON

PAUL VACHON. PREMIER ANCÊTRE. NOTAIRE SEIGNEURIAL ET ROYAL, PROCUREUR FISCAL.

Originaire de Copechanière, diocèse de Luçon, Poitou, en France, Paul Vachon est né en 1630 du mariage de Vincent Vachon et de Sapience

Vateau. Venu en Nouvelle-France vers 1653, IL EST L'UNIQUE ANCÊTRE DE TOUS LES VACHON d'Amérique du Nord.

Il épousa à Québec (22 octobre 1653) Marguerite Langlois, fille de Noël Langlois et de Françoise Garnier. Cette dernière, née le 3 septembre 1639, décéda à Beauport le 25 septembre 1697. Il s'établit à Beauport pour y passer sa vie et y exercer ses activités notariales.



(Lieu d'origine des Vachon, à La Roche-sur-Yon, près de Nantes, France.)

Le plus ancien contrat signé par Paul Vachon est daté du 24 mars 1658. Il s'intitule dans cet acte « notaire de la seigneurie de Notre-Dame-des-Anges ». Il avait été nommé à ce poste deux ans plus tôt par les Jésuites. En 1659 il devenait aussi notaire de la seigneurie de Beauport, dans les limites de laquelle il demeurait.

Le 10 novembre 1667, François de Montmorency-Laval, évêque de Pétrée et vicaire apostolique, de la nouvelle-France, donnait des lettres de notaire à Paul Vachon pour ses seigneuries de côte de Beupré et de l'île d'Orléans. Le 1^{er} décembre suivant, nous pouvons lire aux archives de Québec un acte de foi et hommage de Paul Vachon, procureur fiscal, fondé de procuration de Messire François de Laval, évêque de Pétrée, vicaire apostolique de la Nouvelle-France pour partie de la seigneurie de Beupré.

En novembre 1667, la veuve d'Ailleboust nommait Paul Vachon notaire pour sa seigneurie d'Argentenay. **L'étude du notaire Paul Vachon comprend environ quinze cent actes dont le dernier porte la date du 2 novembre 1693.** Cette étude est déposée aux archives judiciaires de Québec. L'inventaire des minutes qu'elle contient fut dressée en 1732 par le procureur général Verrier. **De fait, la signature de notre ancêtre Paul Vachon figure par exemple sur nombre de mariages** contractés au Québec.

Paul Vachon mourut de la petite vérole en 1703 et fut inhumé à Beauport. La plupart de ses descendants sont connus sous le nom de Vachon, mais un bon nombre ont pris les surnoms de Laminée, de Pomerleau et des Fourchettes. Les principaux foyers de la famille Vachon sont encore la côte de Beaupré et la Beauce. **Paul Vachon fut l'ancêtre de Sir Wilfrid Laurier, Benjamin Sulte, et du Cardinal Paul-Émile Léger.**

Benjamin Sulte (1841-1923) : Écrivain et journaliste né à Trois-Rivières, contraint de quitter l'école à l'âge de 10 ans pour soutenir sa mère et sa sœur, il avait, de 1860 à 1867, fait principalement du journalisme puis exercé divers métiers, avant d'être engagé comme traducteur à la chambre des communes à l'âge de 25 ans. Il a produit des recueils de poèmes (Les Laurentiennes, 1869; Chants nouveaux, 1880) et quantité de contes et récits historiques qui ont été rassemblés par Gérard Malchelosse, et publiés sous le titre de « Mélanges historiques » (1918-1934). Il a laissé aussi une « Histoire des Canadiens Français » (8 vol. 1882-1885) où l'anecdote tient une place importante. Membre fondateur de la Société royale du Canada en 1882, il en a été le président en 1904.

Tiré du Dictionnaire Larousse Canadien des noms propre, 1989.

GIGUÉRE ADELPHINE est née aux Saints-Anges, comté de Beauce (Québec) le 25 décembre 1884, fille de GIGUÉRE JOSEPH et de **TURCOTTE GEORGIANA**. Décédée à Macamic Abitibi (Québec) le 29 septembre 1974 à l'âge de 89 ans et 9 mois, elle fut inhumée à Palmarolle, Abitibi, trois jours plus tard.

VACHON PHILIBERT est né à Saint-Abdon comté de Dorchester. il fut baptisé à Sainte-Germaine comté de Dorchester, le 12 novembre 1879,

filis de Vachon Hubert, et de Gagné Marie. Il est décédé à Palmarolle Abitibi (QC) le 28 mars 1946 (66 ans et 4 mois). Il fut inhumé au même endroit.

CARLOS ROLLANDE est née à Taschereau comté d'Abitibi (Québec) le 09 Janvier 1925

DALLAIRE LAUSANNE est née à Palmarolle, comté d'Abitibi (Québec) le 13 février 1938.

VACHON NOËL est né à Palmarolle, comté d'Abitibi (QC) le 22 novembre 1926, décédé 2002?

VACHON HUBERT (PÈRE DE PHILIBERT). Arrivé à Saint-Abdon, canton Ware, en 1862, il venait de Sainte-Marie de Beauce (Québec). À cette époque, l'église la plus proche était à Saint Malachie. Il fut un pionnier qui arriva en pleine forêt, tout était à faire.

HISTOIRES DE PAROISSES : Sainte-Germaine, la paroisse voisine de Saint-Abdon, fut fondée en 1868. Or Saint-Abdon n'ayant toujours pas d'église, elle était donc desservie par le vicaire de Sainte-Germaine qui venait dire la messe dans une maison privée, un dimanche dans un bout du canton et l'autre dimanche à l'autre bout.

La paroisse de de **Saint-Luc** est érigée canoniquement, et au niveau pastoral, le 8 mai 1912. La paroisse est d'abord mise sous le patronage de Saint-Abdon. Comme ce nom est difficile à prononcer et à orthographier, l'abbé Victor Pochette (qui deviendra le curé fondateur de Saint-Luc) demande que le nom de Saint-Abdon soit remplacé par

Saint-Luc. Ce nom est choisi en l'honneur de la famille de Luc Gilbert de Saint-Augustin-de-Portneuf, qui vient de donner une somme d'argent assez considérable pour la construction de l'église-presbytère. Plusieurs paroissiens ne sont pas heureux de ce changement.

En 1916, on construit l'église-presbytère à Saint-Abdon, soit à quatre milles du site d'abord choisi par les pionniers, elle fut baptisée du nom de Saint-Luc bien sûr. L'église proprement dite sera construite en 1925. Cependant, Saint-Abdon conservera son nom aux niveaux civil et administratif jusqu'en 1965, et dissout complètement depuis.

Seul un rang de Saint-Luc-de-Dijon porte toujours le nom de Saint-Abdon. Cela fut obtenu par les pionniers comme valeur patrimoniale. De là, la raison pour laquelle Philibert VACHON qui est né à Saint-Abdon le 12 novembre 1879, a été baptisé à Ste-Germaine. De là une certaine confusion du fait que l'acte de naissance (baptistère) le décrit comme étant le fils de Hubert Vachon, cultivateur de Ste-Germaine, comté de Dorchester. Récemment, St-Luc-de-Dijon est devenu partie du comté de Bellechasse, de même que Ste-Germaine se nomme maintenant Lac Etchemin, comté de Bellechasse. **Voir autres détails sur St-Abdon à la page 94.**

ANCÊTRES EN NOUVELLE-FRANCE (QUÉBEC)

1. PAUL VACHON, notaire royal, fils de Vincent Vachon et de Sapience Vatcau, naquit vers 1630 à la Copechagnière, commune du département île Vendée, arrondissement de la Roche-sur-Yon au diocèse de Luçon. Le mercredi 22-10-1653, il épousait à Québec Marguerite Langlois, fille de Noël Langlois et de Françoise Garnier. Marguerite décéda le 24 septembre 1697 et lui à Beauport le 25-06-1703. Ancêtre de Sir Wilfrid Laurier, Benjamin Sulte, Cardinal Paul-Emile Léger.

2. VINCENT VACHON épousa, le 25 juin 1685 à Beauport, Louise Cadieux, fille de Charles Cadieux et de Madeleine Macard.

3. FRANÇOIS VACHON épousa, le 14 novembre 1718, à Beauport, Marguerite Giroux, fille de Michel Giroux et de Thérèse Provost.

4. JEAN VACHON épousa, le 1er mars 1745 à Beauport, Angélique Grenier, fille de Pierre Grenier et de Madeleine Tessier.

5. RAPHAËL VACHON épousa, le 22 novembre 1773 à Beauport, Madeleine Giroux.

6. JEAN VACHON épousa, le 29 septembre 1801 à Ste-Marie de Beauce, Marie-Louise Faucher, fille d'Etienne Faucher et de Marie-Louise Morissette.

7. JEAN VACHON épousa, le 31 mai 1841 à Ste-Marguerite de Dorchester, Louise Grenier, fille de Louis Grenier et de Marie-Louise Vachon.

DESCENDANCE DE JEAN-BAPTISTE VACHON de la 8e à la 12e génération :

8. JEAN-BAPTISTE VACHON se maria quatre fois. Il épousa en premières noces, le 27 novembre 1866 à Ste-Marie de Beauce, Rose-Délina Faucher. En secondes noces, il épousa Marie Bisson le 24 novembre 1868 à Ste-Germaine de Dorchester. De leur union naquirent

Joséphine (1869), Jean-Jacques (1871), Amédée (1873), Odélie (1874), Georgiana (1876). Marie Bisson décéda à la naissance de Georgiana. Seul Amédée survécut de ce mariage. En troisièmes nocces, à St-Anges de Beauce, il épousa le 6 août 1877 Victorine Lessard. En quatrièmes nocces, le 18 juillet 1882, à Ste-Germaine, il épousa Delvina Gagnon, fille de Pierre Gagnon et d'Angèle Laflamme. De leur union naquirent Délia, Marie-Anne, Claire, Joseph, Fortunat, Jean, Edmond, Eugénie.



(Jean-Baptiste Vachon et l'une des quatre épouses qu'il a eues.)

9. JEAN VACHON épousa, le 7 janvier 1915 à Ste-Germaine, Eugénie Loubier, fille de Joseph Loubier et de Lucie Gravel.

10. FERNAND VACHON épousa, le 20 août 1949 à St-Luc Dorchester, Mariette Pouliot, fille de Fortunat Pouliot et d'Albina Lapierre.

11. MICHEL VACHON épousa, le 17 juin 1978 à Lac-Etchemin, Christine Gagnon, fille de Jean Gagnon et d'Estelle Breton.

12. JEAN-FRANÇOIS VACHON est né le 5 mai 1980.

ANNEXES

La plupart des informations et images des pages suivantes sont extraits du livre de Mariette Vachon, « L'histoire de St-Abdon ».

REMÈDES D'ÉPOQUE DES GRANDS-MÈRES

Remède	... Maladie
Auge à cochon pour frotter	oreillons
Chenille au cou dans un dé à coudre	coqueluche
Urine	Crevasses aux pieds
Thé en feuilles	pour les nerfs
Farine	pour arrêter le sang
Eau de Pâques	pour tous les maux
Liliment «Rondell»	pour grippe, refroidissement
Onguent camphré	tous les bobos
Mouche de moutarde	pneumonie, consommation
Mélasse, poivre, oignon	pour la toux
Camphre sur soi	éviter d'attraper la grippe
Feuille de tabac	saignement d'une plaie
«Ponce» de gingembre	mal de ventre
Graines de lin	pour les intestins
Sel d'opsom (sel à métine)	purifier le sang
Huile de castor	purgation 1 fois l'an
Rognon de castor	mal de reins
Fumée de pipe et ouate	mal d'oreilles
Clou de girofle	mal de dents
Aspirine ou patate sur le front	mal de tête
Boire tisane de hait de genévrier	soigner l'arthrite
Tisane de camomille	manque de sommeil
Tirer le pus avec une bouteille chaude et purgation pour purifier le sang	clou ou furoncle
Faire de la buée dans une vitre et passer ses lèvres en se devant	feux sauvages
Couenne de lard	piqûre de clou
Serrer pour faire sortir le poison et appliquer de la cire d'oreilles	piqûres d'insectes
	maux de gorge
	pour frotter
	pour la galle
	pour démangeaisons,
	rougeole, variole
	mal de yeux
	panaris
	rhume
	pour dormir

pieds Sirop d'anis, pavots, miel, eau chaude	
--	--

MEUBLES À LA FIN DU 19^E SIÈCLE

CUISINE. Poêle à 2 ponts, table, chaises droites et chaises berceuses, bancs, armoires à 2 étages genre commode, boîte à bois près du poêle ou cabanon sous l'escalier qui menait au grenier, lampe à l'huile sur pied ou au mur avec «glass» (réflecteur), chandelles, seau à eau, pompe à eau avec dalle d'écoulement, lavoir à berceau ou cuve et planche à laver en zinc ou en verre ondulé, «bâleur» pour lessiver le linge très sale (on faisait bouillir sur le poêle avec «lessi» fait de cendre du poêle ou de Castille), baratte à beurre ou moulin à manivelles avec la boîte à beurre, huche à farine pour boulanger le pain ou boîte ronde à fromage de 50 livres, horloge, une croix noire, quelques images saintes accrochées aux murs, très peu de gens avaient des rideaux aux fenêtres, seulement une toile verte en papier crêpé pour l'intimité des gens. Assiettes en granit bleu pour la semaine et en granit blanc pour la visite, théière, coutellerie en fer blanc, manche en bois ou en corne, cuillères en bois, «écueilles» en bois (ce n'est qu'à la 2^e génération que l'on avait de la vaisselle en porcelaine importée d'Angleterre) gros chaudrons en fonte, poêlonne à frire et bouillir en fonte, casseroles à pain en fer blanc.



De gauche à droite: Jarre à beurre, chaudière, baratte à beurre, planche et rouleau pour pétrir le beurre, centrifuge.)

CHAMBRE DES PARENTS. Une statue de la Sainte Vierge ou de Ste-Famille, un contenant en porcelaine sur un petit meuble avec support à serviettes, un pot de nuit, vase de nuit avec couvercle en porcelaine, valises bombées pour le rangement du linge ou des couvertures. Lit de fer en tube à pommeaux en laiton, couchettes en bois avec paille de coton remplie de paille, oreillers de plumes de poules, couvertures d'édredon, courtepointe, catalogue tissée au métier, drap d'échiffe grise. Pour la «toilette d'une couche», draps de coton, faux draps brodés, berceau pour bébé fait à la main et ses langes «maillot», commode à tiroirs une pour monsieur, une pour madame.

CHAMBRES DES ENFANTS. Les enfants étaient entassés dans le grenier chauffé par l'ouverture de l'escalier, la cheminée ou le tuyau du poêle. Les maisons étaient mal isolées. Souvent on condamnait une porte qu'on isolait avec un sac rempli de paille. Anecdote: les enfants allaient parfois se réchauffer les pieds sur les vaches. Pour s'y rendre, ils s'enveloppaient les jambes et les pieds dans de la jute. Certains avaient beaucoup de talent, ils travaillaient le bois et ont construit eux-mêmes leur mobilier, cuve, seau à l'eau, Ils ont fait le lavoir à berceau, le moulin à manivelles pour faire le beurre.



Mode 1862 à 1925



Tendance des U.S.A.



(Vêtements d'époque)

FAMILLES DU RANG STE-SABINE, COMTÉ DORCHESTER

FAMILLE HUBERT VACHON (FILS) ET MARIE GAGNÉ



Ce sont les parents de **Philibert Vachon** mon arrière-grand-père (Adelphine Giguère) qui sont les parents de **Marie-Ange Vachon** (Fortunat Giroux). Ce sont donc mes arrière-arrière-grands-parents (Éric Messier).

Ils se marièrent le 21 septembre 1869 à St-François de Beauce. Ils eurent 8 enfants. Ils ont aussi élevé Aurore et Joseph, les enfants de Claudia et Joseph Roy qui décédèrent la même année.

Enfants de Hubert et Marie : **Joseph** épousa Malvina Gagnon; **Philibert** épousa Adelphine Giguère ; **Arthur** épousa Rose-Aimée Drouin; **Angéline** épousa Cyrille Gagnon; **Marie** épousa Albert Fillion; **Claudia** épousa Joseph Roy; **Siméon** épousa Blanche Pommerleau; **Mathias** épousa Marie Lamontagne le 11 juillet 1905 à Ste-Germaine Dorchester ; **Joseph Roy** épousa Alphonsine Lapierre; **Aurore Roy** épousa Léonidas Audet.

Antonio, célibataire, est demeuré à St-Abdon. Il est décédé en 1971.

FAMILLE PHILIBERT VACHON et ADELPHINE GIGUÈRE

Originaires de St-Abdon (St-Luc) et Saint-Anges. Émigrés à Palmarolle en 1922.

NOM	NAISSANCE	DÉCÈS	ÂGE au décès	MARIAGE
Philibert	12-11-1879	28-03-1946	66	
Adelphine (Giguère)	25-12-1884	29-09-1974	89	
Marie-Ange	11-01-1904	23-10-1990	86	
Fortunat Giroux, 1920				
Malvina	13-07-1905			
Clairina	29-01-1907			
Joseph	26-06-1908			
Olivine	28-10-1909			
Rosaire	18-11-1911			
Rosa	12-08-1913			
Donat	28-11-1914	14-04-1980		
Bernadette	20-10-1916			
Fortunat	30-01-1919			
Rolland	25-11-1920			
Hervé	22-07-1924	5-12-1988		
Noël	22-11-1926	2002?	76?	Lausanne
Dallaire				
Annette	11-01-1929			

À préciser:

Léopold demeurait à Montréal, il est décédé en 1969.

Mariette épousa Fernand Vachon. Ils demeurèrent à St-Luc. Il décéda en 1979.

Lorenzo épousa Raymonde Gosselin, ils demeurèrent à Ste-Marthe du Cap-de-la-Madeleine et il décéda en 1982.

Simone épousa Fidèle Nadeau. Ils habitèrent St-Luc et St-Léon. Simone décéda en 1979 et Fidèle en 1984.

Marie-Blanche épousa Clément Gilbert. Ils demeurèrent à Montréal, elle décéda en 1981.

FAMILLE THOMAS GIROUX ET PHILOMÈNE FAUCHER

Marie-Ange a épousé Antoni Marti, ils ont demeuré au Connecticut U.S.A.
Rose-Anna a épousé Paul Boutin, ils ont aussi demeuré au Connecticut.

Joseph a épousé Délia Gagnon, ils ont demeuré à Ste-Germaine.

Emile est décédé.

Amanda (Edmond Vachon).

Fortunat (1900-1983) (voir plus bas) a épousé en 1920 Marie-Ange Vachon (1904-1990), fille de Philibert et de Adelphe Giguère. Il a hérité de la terre ancestrale. Il a gardé ses vieux parents jusqu'à leur décès. Tous leurs enfants sont nés à St-Abdon (St-Luc). Ses parents reposent dans le cimetière de St-Luc. Fortunat Giroux et Donat Faucher sont partis à St-Eugène de Grantham au début des années cinquante et y ont pris terre.

A préciser : Rosa (?), soeur de Robert, partit avec sa famille à St-Germain. Leur maison a été habitée par la famille de monsieur Henri Gilbert.

FAMILLE FORTUNAT GIROUX et MARIE-ANGE VACHON

Fortunat : 14 juin 1900 – octobre 1983

Marie-Ange : 11 janvier 1904 – 26-10-1990

Mariés à Ste-Sabine Dorchester en 1920.



Fortunat Giroux et Marie-Ange Vachon à St-Luc Dorchester.

(FAMILLE FORTUNAT GIROUX, SUITE) Autres détails plus bas.

Remarque : Roland, Louise et Reina se sont mariés en même temps le 14 juillet 1956 à St-Eugène-de-Grantham, et le prêtre était leur frère Rémi, qui est devenu le prêtre de St-Tite-des-Caps.

En 2026, cinq des 14 enfants sont vivants, de l'aînée à la cadette : Reina, Liane, Ghislaine, Jacques, Suzanne.

YVETTE, enseignante, a épousé Robert Bisson (décédés) le 28 juillet 1946 à St-Luc-de-Dijon. Ils ont demeuré à St-Luc et à Montréal, rue Dufresne. Enfants : Christian, Joëlle, Mario (Monique Rinfret; Martin 1982).

ROLAND (décédé) a épousé Camille Perreault. Enfants : Gaétan, Martin, Sylvie et petits-enfants. Ils ont demeuré à St-Hubert, elle y habite toujours.

JEANNINE a épousé Clément Desfossé (décédés), ils ont demeuré St-Eugène.

ÉMILE, mécanicien, a déjà été marié. Il demeure à Varennes.

MONIQUE a épousé Aurèle Thérout (décédés). Enfants : Serge, Johanne, Linda, Patrice, Stéphane et petits-enfants. Ils ont demeuré à Chomedey (Laval).

RÉMI, prêtre (décédé, 1930-1993) a été le prêtre de St-Tite-des-Caps près de Québec.

GILLES (décédé 22-01-2009) a épousé Denyse Corriveau. Ils ont demeuré à St-Eugène-de-Grantham dans la maison familiale. Denyse habite Drummondville.

LOUISE, enseignante (décédée) a épousé Gaston Thivierge. Ils ont demeuré à St-Césaire. Gaston y habite toujours. Enfants : Danielle, Marie-Claude, et petits-enfants.

ROSELLE a épousé Gilles Vadnais. Enfants : Michèle, Martine, Annie, Marilyn et petits-enfants. Ils ont habité longtemps St-Eugène où ils opéraient une ferme laitière. Il y habite toujours, elle est à Drummondville.

REINA, esthéticienne-phytothérapeute, a épousé Guy Messier (décédé le 3 mars 2007). Enfants : Sylvain (Jean-Philippe et Janie, marié à Nicole Deslongchamps), Richard (conjoint de Yolande Altikanian), Mylène (Dominic, Gabriel, Laurence, mariée à Jacques Dubois), Éric (célibataire). Il y a eu divorce en 1978 puis annulation de mariage. La famille a longtemps habité à Blainville. Reina a ensuite habité Mirabel et vit maintenant au CHSLD de Sainte-Adèle.

LIANE, enseignante, a épousé Yvon Labonté. Ils vivent ensemble et vivent à St-Jovite (Tremblant), auparavant Laval. Enfants : Katrine (Alexi, Nicolas), Sacha.

GHISLAINE, administratrice bancaire, a épousé Denis Gladu. Ils habitent à St-Hyacinthe. Enfants : Caroline (Roxanne et Maxence), Amélie (Samuel).

JACQUES, entrepreneur en excavations, a épousé Diane Chapdelaine. Ils habitent à Chambly. Enfant : Maxine.

SUZANNE, secrétaire juridique, a épousé Pierre Corbeil puis Roger Pilon. Enfants : Sébastien Corbeil vit à Paris (Antonin), Frédéric et Alexandrine Pilon. Ils habitent à Vimont, Laval.



*(Marie-Ange Vachon et Fortunat Giroux vers 1980;
Reina, leur frère Rémi et Roselle Giroux à St-Luc vers 1951)*

FAMILLE FORTUNAT GIROUX – Autres détails

NOM	NAISSANCE	MARIAGE	DÉCÈS
Yvette	12-10-21	28-08-1946 (Robert Brisson)	20-02-1997
Roland	26-07-23	14-07-1956 (Camille Perrault)	28-12-2001
Émile	05-02-25	Il fut marié à Jeannette Frenette	
Jeannine	28-09-26	05-09-1949 (Clément Desfossés)	13-12-2002
Monique	13-07-28	Juillet 1951 (Aurèle Thérout)	11-08-1996
Rémi	15-11-30		26-08-1993
Gilles	22-10-30	31-08-1963 (Denise Corriveau)	22-01-2009
Louise	30-08-34	14-07-1956 (Gaston Thivierge)	17-10-2001
Roselle	10-05-36	26-07-1958 (Gilles Vadnais)	
Reina	06-02-38	14-07-1956 (Guy Messier)	Annulation de mariage.
Liane	15-09-41	04-07-1964 (Yvon Labonté)	
Jacques	13-04-44	15-07-1972 (Diane Chapdelaine)	
Ghislaine	13-10-45	16-08-1969 (Denis Gladu)	
Suzanne	02-05-47	26-12-1980 (Roger Pilon)	



(Adelphine Giguère, en visite chez Roméo, à St-Luc, années 50.)

DESCENDANCE DE HUBERT VACHON PÈRE (frère de Jean-Baptiste)

Hubert (fils) épousa Marie Gagné le 21-09-1869 à St-François de Beauce.

Mathias Vachon épousa Marie Lamontagne le 11-07-1905 à Ste-Germaine Dorchester.

Antonio Vachon épousa Eugénie Pouliot le 21-07-1937 à St-Luc-de-Oijon.

Léo Vachon épousa Odette Nadeau le 2-09-1983 à St-Joseph de Beauce.

Vincent Vachon est né le 16-06-1983 à Ste-Germaine-du-Lac-Etchemin.

FAMILLE DE MATHIAS VACHON (frère de Philibert) ET MARIE LAMONTAGNE (voir photo dans le texte)

Alphonse, célibataire, est décédé en 1949.

Antonio est décédé en 1970. Il avait épousé Eugénie Pouliot. Ils ont demeuré à St-Abdon et Ste-Germaine.

Odilon a épousé Marie-Ange Garand. Ils ont demeuré à St-Abdon, au 10^e Rang de Ste-Germaine et ils demeurent aujourd'hui sur le Chemin de la Grande-Rivière à Ste-Germaine.

Adrien a épousé Bernadette Bilodeau. Ils ont demeuré à St-Abdon, St-Luc, Hamilton et Beauceville.

Rosa a épousé Roland Bouchard, ils demeurent à Ste-Lucie de Beaugard.

Irène a épousé Joseph Bilodeau, ils ont demeuré à St-Luc.

Maurice a épousé Lucienne Bergeron. Ils ont vécu en Ontario.

D'AUTRES FAMILLES DE ST-ABDON (quelques voisins)

NOM / épouse (mariage) ANCÊTRE Français (épouse)

VOISINS de Philibert / épouse (mariage)

POULIOT CHARLES (Françoise Meunier)

Jean / Eustalie Dutil (1886) pas d'enfants.

POULIOT Camille / Élise Lapierre

Joséphine, Évangéline, Odélie, Fortunat, Virginie, Eugène...

POULIOT Eugène / Éloïse Bouchard

Maurice, Jeanne, Bertrand, Germain, Raymond, Camillien...
(Plusieurs enfants).

BLANCHET Jos / Lucia Faucher

BISSON (BUISSON) GERVAIS (Marie Lereau)

Frédéric / Marie Dutil (1906)

Alphonse-Octave / Marie-Anne Gourgue (1935)

Gédéon / Odélie Pouliot

Rédempteur, Noël, Gilles (sourd-muet).

BISSON Camille / Laura Faucher

Joseph, Marie, Camille, Yvonne, Marie-Odina, Donat...

BISSON Béloni / Anna Lachance (1893), Olivine Audet (1898)

Madeleine, Hervé, Marcel, Guy.

BISSON Joseph / Alfreda Faucher

LOUBIER JOSEPH (Louise-Françoise Gatién)

Eugénie / Jean Vachon (1915)

(LA) PIERRE DENYS (Marie Gaudin)

Étienne / Malvina Mercier (1891)

GIROUX Thomas TOUSSAINT de Réveillon-en-Perche

Joseph, Amanda, Rose-Anna, M-Ange, Émile et Fortunat.

/ Philomène Faucher (pionnier Ste-Sabine)

Yvette, Rolan, Jeaninne.

GIROUX Fortunat / Marie-Ange Vachon

VACHON Hubert

/ Marie Gagné **PAUL le notaire**

(Voir frères et sœurs de Philibert)

Adélard / Bertha Lamontagne (1922)

Léo, Éliane, Éliette, Gilles, Claude, Denise.

Huguette, Ginette, Yvon.

Amédée, Edmond (Amanda Giroux), Délia, Claire, Jean, Marie-Anne, Pierre.

Aldonia (fils de Anselme Dutil)

Marie, Démerise, Ligauri, Napoléon, Arthur.

Albertine, Lucia, Alfred, Napoléon, Délia, Aimé, Donat..

Maria, Albertine, Anna, Laura, Léonide, Rosario....

Imelda

(Plusieurs enfants)

Jean-Noël, Clément, Lauréat, Jean-Marie.

(Plusieurs enfants)

(Plusieurs enfants)

Raymond, Émile, Lucille, Lauréat.

(Plusieurs enfants)

(Plusieurs enfants)

Albert, Gabrielle, Normand.

Noëlla, Fernand.

Joseph, Bernadette, Rollande, Rose-Aimée, Réjeanne, Doris.

Gervais, Rita, Marie-Blanche, Denis, Jacques.

DUTIL Théodore / Émilie Lamontagne (1842)

GOUPIL Ferdinand / Céline Gagné (1870)

FAUCHER Napoléon / Marie Gagné (fille de F. Goupil)

FAUCHER Joseph / Marie Loubier

FAUCHER Omer (fromagerie) / Odélie Bisson (?), Isméria Plante (1915)

FAUCHER Aimé / Marie Fortin

FAUCHER Alfred / Marie Lamontagne

ROY Stanislas / Imelda St-Hilaire

ROY Eugène / Adélie Lapierre

ROY Antonio / Rosa Bisson

CORRIVEAU Hilaire / Adéla Labonté

BOUCHARD Arthur / Gabrielle Poulin

FLEURY Albert / Marie-Anne Goupil

FORTIN Mazonod / Yvonne Bisson

BILODEAU Louis / Rose-Anna Fortier

FORTIN Joseph / Justine Godbout

POURQUOI ST-ABDON ?

Pourquoi nos ancêtres ont-ils choisi d'être sous le patronage de St-Abdon? Parce qu'à l'époque, il n'y avait pas de fossoyeur ; la plupart des familles enterraient eux-mêmes leurs morts. Les enfants mouraient à leur naissance ou de maladies telles la méningite, la coqueluche, les fièvres scarlatines, la diphtérie, et les adultes de consommation, de fièvre thyphoïde, de grippe espagnole. Les femmes mouraient souvent à la naissance des enfants. Les morts n'entraient pas dans l'église s'ils étaient décédés de maladies contagieuses. Ils étaient bénis et mis en terre immédiatement. Je ne connais pas beaucoup de familles qui n'ont pas perdu deux, trois ou même cinq des leurs. Ils ont suivi l'exemple et le courage de St-Abdon. Peut-être comprendrez-vous mieux maintenant leur choix?

La paroisse de St-Abdon a été renommée St-Luc en l'honneur d'un certain Luc Gilbert, de Portneuf, qui avait donné une somme considérable pour la construction de l'église-presbytère. Cette décision a déplu a nombre de citoyens.

Le **bureau de poste** de St-Abdon ouvrit le 1^{er} septembre 1904 et ferma le 18 février 1947. Par la suite le courrier fut acheminé sous le nom de St-Abdon RR no 1 et desservi par le bureau de Dijon. **L'électricité** arriva à St-Abdon en 1954.

CONDITIONS DE VIE

Nos ancêtres possédaient quelques animaux: vaches, boeufs, veaux à boucherie, porcs, moutons et poules. Ils n'avaient que ce qu'ils avaient besoin pour la nourriture et les dépenses personnelles. Ils coupaient du bois l'hiver, le transportaient sur la **rivière Etchemin** et coupaient les billots pour la construction de leur maison. Le bois ne se vendait pas au début, ils s'en servaient pour en faire du bois de poêle, ainsi que pour faire leurs mobiliers.

Dès le dégel au printemps, on jetait le bois à l'eau et à la crue des eaux, on le dravait jusqu'à St-Romuald où la compagnie Arthkinson l'achetait. Cela leur faisait un revenu pendant la saison morte (l'été).



(Comme nos ancêtres auraient aimé pouvoir disposer de cet engin

avant-gardiste...! La motoneige familiale, selon le concept de l'inventeur Québécois Joseph-Armand Bombardier.)

Les pionniers avaient très peu d'instruction. Plusieurs ne savaient ni lire, ni écrire à cause de leur isolement. La paroisse la plus proche était **St-Malachie**, ce qui donnait une distance à parcourir de trente milles dans des sentiers, difficile à faire à pied ou même à dos de cheval. Même chose pour les services religieux avant la fondation de la paroisse Ste-Germaine, on allait chez les pères Trappistes qui étaient installés dans le Canton Langevin vers les années 1862. Il y avait une distance de 10 à 12 milles à parcourir en plein bois, pas de chemin mais seulement un petit sentier battu par les trappeurs et les chasseurs.

Les pionniers eurent beaucoup de misère à préparer la terre pour l'agriculture dans cette région, les digues de roches étant nombreuses. La charrue retournait le sol, pour ne pas dire que de la roche. Ils labouaient avec les boeufs. On dut attendre à la 2^e génération avant que la terre puisse produire assez pour faire vivre une famille.

LA LAINE

Nos ancêtres et nos parents ont eu beaucoup à faire avant que l'on puisse avoir des vêtements chauds. D'abord, il y avait la tonte des moutons au printemps. Ce travail se faisait au ciseau, ce qui demandait beaucoup de temps. La plupart des gens avait un troupeau de 20 moutons. La laine était ramassée. Chaque mouton donnait à peu près 5 à 6 livres de laine. Les jours suivants, il fallait laver la laine à l'eau chaude et savonneuse, puis rincer à plusieurs reprises pour la débarrasser de la graisse. Elle était ensuite

écharpillée pour enlever les brins de foin et de paille ainsi que les peaux sèches après plusieurs lavages. Elle devait ensuite être cardée, démêlée et mise en rouleaux pour être filée, tordue et enroulée sur le dévidoir pour en faire des écheveaux. On la teignait de différentes couleurs selon le besoin et on tricotait ensuite des mitaines, bas, gilets, foulards, tuques, bonnets, vesies, etc. Toutes ces opérations se faisaient en corvée. Par la suite, la laine était tissée pour en faire des draps chauds pour les couvertures de lit et des châles.

«PARLURE » DE NOS ANCÊTRES

Jamais = harnais,

Amont = près de,

Jangar = hangar,

Jouaux = chevaux,

Armouère = armoire (cet accent existe encore en France rurale).

Boxa = sciote, ... Amors = attache ... Aculoir = trait,

Robétail = véhicule à quatre roues recouvertes de caoutchouc,

Boghei (bogey) = voiture fine pour l'été avec toit,

Slague = voiture 1 siège pour l'été,

Truie à drum = fournaise faite avec un tonneau,

Cuillère à pot = louche,

Veau = charge à l'arrière d'un traîneau pour en diminuer la vitesse (genre de freins), swompe (swamp) = marécage

(Suite...)

biatlolo	grosse chaîne de fer attachée sous le patin d'un traîneau pour en diminuer la vitesse
petit lard	lard salé
saloué	jarre pour saler la viande
batteux	moulin à battre le grain
jobbeur	homme responsable dans les chantiers, (entrepreneur)
hâvel	écurie à chevaux
bed	lit fait de branches de sapin
cook	cuisinier dans les chantiers
pichous	chassures en cuir pour la raquette
légüines	chaussettes de laine qui montent jusqu'aux genoux
baoul	barre transversale en bois franc munie de crochets
ménoire	attelage en bois avec la voiture
frette	froid
pataque	patate
poumite	pourrie
puse	puer
galendart	godendar
jache	hache
macana	grosse veste de laine en «étouffe du pays», carreaulée rouge et noire
en manche de chemise	vêtu d'une veste ou pantalon sans veston
en petit corps	vêtu d'une chemise de coton pour l'été et en flanelle pour l'hiver
soute-à-panneau	combinaison pour homme avec panneau à l'arrière
overshoes	couvre-chaussures
chapeau melon	chapeau d'homme
casque capot	casquette d'hiver
bosselé	paletteau d'homme
matinée	bouffure aux hanches servant à faire bouffer une jupe
coat	veston
candy	bonbon
spot	lame de fer aiguisée

JURONS OFFENSIFS: «Baptême! Bâtard! Ciarge! Sibouère! Étole! Goddame! Maudit ! Tabarnache ! Tabarnouche ! (*Naturellement ils dérivent pour la plupart des mots d'église*).

JURONS INOFFENSIFS: «Achré, Apréyé, Badame, Barêche, Batêche, Batince, Batoche, Bâzouelle, Bonyenne, Bon-yeu, Câline, Câline, Calvince, Chienne de vie, Joual vert, Mauzusse, Morute, Pissou, Sapré, Saudit, Tabouère, Torvisse, Tord-nom, Torrieux.

LES LOUPS-GAROUS

Conditions pour être changé en loup-garou:

- être sept ans sans faire ses Pâques;
- commettre sept sacrilèges;
- vendre son âme au diable et s'il meurt avant d'être délivré, il va droit en enfer:
- courir les soirs de pleine lune;
- pour être délivré, il doit se blesser, s'il ne réussit pas à se délivrer seul, quelqu'un peut l'aider.

Mon père m'a raconté avoir délivré un loup-garou en lui donnant un coup de bâton sur le nez (ça ressemble à l'histoire raconté dans le récit principal, voir le chien avec la demi-lune sur le front).. Dès qu'il a saigné, il a été délivré et à la grande surprise de mon père, c'était quelqu'un qu'il connaissait très bien. L'autre lui a demandé de taire son nom. Mon père lui avait fait promettre d'aller rencontrer un prêtre des paroisses voisines. Qui n'a pas entendu compter l'histoire du Prince noir, monté sur un cheval blanc qui venait danser avec la plus belle fille de la soirée et qui l'emportait avec lui. Elle disparaissait.

LES MAISONS HANTÉES

On disait que les morts venaient hanter les maisons. Les chandelles s'éteignaient, se rallumaient, les bruits de chaînes qui glissaient sur les couvertures de maison, des portes s'ouvraient seules. Dans la nuit de la Toussaint, les morts revenaient sur terre. Il fallait s'abstenir de sortir dans la nuit pour ne pas rencontrer d'âmes errantes, il ne fallait pas laisser les chevaux dans les étables car les morts pouvaient les emprunter pour se rendre à destination et les laisser exténués, incapables de travailler pendant huit jours. D'une manière générale, c'était une période de deuil et de recueillement et il fallait éviter toutes réjouissances.

Un fanfaron avait dit être capable d'aller au cimetière à minuit et de dire: «Les morts, levez-vous». Des amis, pour lui jouer un tour, étaient allés au cimetière avec des draps blancs sur la tête et au moment où le fanfaron a crié aux morts de se lever, ils se sont levés en courant vers lui. Il leur a dit de se coucher, que c'était juste pour rire et il prit ses jambes à son cou tellement il eut peur. Parents ou grands-parents y ont tous cru, ce n'était pas la vie d'aujourd'hui. J'ai voulu le raconter afin que les jeunes d'aujourd'hui comprennent que la vie au temps de la colonisation fut très dure pour nos ancêtres et nos parents.

LES QUÊTEUX

Ils passaient avec tous leurs bagages et demandaient à coucher et à manger. Ils prenaient ce qu'on voulait bien leur donner. Les gens n'étaient pas riches mais ne refusaient ni l'hospitalité, ni la nourriture. Il y avait un Turcotte qui était un malin et qui jetait des sorts à ceux qui ne l'accueillaient pas. On a connu toutes sortes de quêteux. L'un couchait sur le tapis près du poêle, il apportait même sa vaisselle pour manger et ses choses sur son dos, dans un petit «pack sac». On en a vu des propres, des pouilleux, des vieux, des jeunes. Chez nous, c'était leur place pour s'arrêter car sur la route Vachon, il n'y avait plus personne avant d'être rendu à la Grande-Rivière ou sur la route de Ste-Justine et c'était encore plus loin.

LES BOHÉMIENS

On en voyait à chaque année. Ils voyageaient en famille. Ils s'arrêtaient n'importe où, à l'endroit qui leur plaisait. Ils transportaient avec eux tout ce dont ils avaient besoin. Ils demandaient seulement de l'eau. Ils avaient leur vaisselle et leurs chaudrons. S'ils décidaient de coucher, ils campaient sur le bord du chemin. Ils montaient leurs tentes, ils s'éclairaient au fanal à l'huile et laissaient reposer leurs chevaux. Ils ne demandaient rien d'autres à personne et ils ne dérangaient pas. On profitait de cette occasion pour faire peur aux enfants, on leur disait que s'ils n'étaient pas sages, les bohémiens les ramasseraient si les parents

décidaient de les donner. Les enfants ne sortaient pas lorsque les bohémiens étaient sur le chemin

LES VENDEURS ITINÉRANTS

Nos ancêtres et nos parents ont bénéficié des services de vendeurs itinérants (voyageurs de commerce). Il y avait un monsieur Guillemette de St-Nérée de Bellechasse. Il passait en voiture à chevaux et vendait du tabac en feuilles: 10 cents (0.10\$) la livre, ou 25 cents le paquet.

Il y avait aussi les Syriens. Monsieur Boucratie passait et vendait des mouchoirs en coton, des lacets de chaussure, des porte-monnaie en cuir, des allumettes de bois, du lastique au paquet on en bobine, du fil à coudre, des dés à coudre, des aiguilles, des épingles à linge en bois, des cure-dents, des « bouquins » à pipe, des mèches à pipe, de la corde, de la ficelle, des cravates, des ceintures. En un mot, ils vendaient tout ce qui était utile à l'époque. Ils passaient deux fois par année, au printemps et à l'automne. Ils avaient aussi le «savon d'odeur».

Il y avait d'autres sortes de vendeurs. Il y a eu la Blanche à Cloutier qui vendait des médicaments (racines naturelles). Par la suite, Georges Carrier vendit des produits Rawleigh's. Mathias Rodrigue vendait des produits Watkins. Il y avait aussi les bouchers qui passaient par les portes, dont Richard Leclerc, Wilfrid Nadeau, Irénée Laflamme et Joseph Perreault.

LE SAVON DOMESTIQUE OU « SAVON DU PAYS »

Durant l'hiver, on ramassait tout le gras animal que l'on gardait congelé dans la neige dans des récipients. Au printemps, lors du dégel, on plaçait ce gril dans un gros chaudron noir et on allumait le feu. Il fallait faire bouillir le tout et écumer souvent car ça dégageait une odeur désagréable. Il fallait par la suite couler le tout pour séparer le gras des résidus. Avec ce mélange, on commençait la recette miracle pour réussir le savon du pays. Les ingrédients étaient le gras, l'eau, la résine, le sel et du Castille. On faisait bouillir 45 minutes en brassant sans arrêt pour empêcher le gonflement qui pouvait renverser sur le feu. Le sel servait à lier le tout en une substance solide. On surveillait avec attention l'épaississement du mélange. Par la suite, on enlevait le chaudron du feu pour laisser refroidir. Il ne restait qu'à couper les petits blocs jaune clair qui s'étaient formés. Le savon était conservé pour les usages réguliers des besoins de la maison tels le lavage du linge et des planchers.

LES CONSERVES

Autrefois, on devait tout mettre en conserve car il n'existait pas de congélateur ni de réfrigérateur. Le beurre était conservé dans une jarre avec une mousseline (coton à fromage) en dessous du couvercle. Cette jarre était placée dans la cave, sur le sol. On n'en préparait pas trop à l'avance car le beurre prenait un goût de rance.

La viande était mise dans des pots de verre avec couvercles à ressort et rondelles de caoutchouc. On remplissait le «bâleur» à moitié, pour couvrir les pots et on faisait cuire et stériliser les pots aux moins trois heures à bouillir sur

le poêle. On faisait la mise en boîte de fer blanc que l'on tournait au sertisseur. On conservait les **légumes** dans la cave, dans du sable. Les **patates** étaient placées à part, dans le «port à patates». Les **choux** et les **oignons** étaient accrochés au plafond. **Pour le lard**, on séparait le gras du maigre. Le gras était placé dans une jarre que l'on appelait saloué. On se servait de cette viande pour les grillades de lard salé, les fèves au lard, la soupe aux pois. On gardait aussi la graisse de lii panne pour en faire des créions, de la graisse pour faire la pâte pour les pâtés.

LES MOEURS, CROYANCES, RELIGIONS, COUTUMES

Les principes religieux étaient très sévères. Comme ils étaient éloignés de tout, la messe se disait à St-Malachie ou chez les Pères Trappistes de Langevin. Il fallait s'y rendre par les chantiers, à travers le bois. Après la fondation de la paroisse Ste-Germaine, on pouvait aussi se rendre là, mais il y avait encore une distance à parcourir à pieds d'environ dix milles (20 km). Les croyances acquises de leurs parents étaient surtout **la prière, la tempérance, la croix noire de tempérance** dans les foyers. S'ils ne respectaient pas cela, ils avaient **peur des loups-garous, des feux follets**. Ils avaient aussi peur du démon qui se promenait pour recueillir les âmes. Ils avaient une énorme confiance aux prêtres pour régler leurs problèmes, leurs désaccords conjugaux et s'ils désobéissaient, ils craignaient la punition de Dieu, plusieurs perdaient leur familles, leurs animaux. Ils se posaient des questions sur leurs vies. La vie a été très difficile. Il n'y avait que **la parole d'honneur pour tout contrat**, achat de terrains, de chevaux. Ils se faisaient confiance et devaient respecter la parole donnée. Ils ont bien dû se

faire léser, il y a toujours quelque part quelqu'un qui n'est pas fiable ou qui est plus rusé.

Il y avait aussi la **visite du curé de la paroisse**. C'était comme si le Seigneur lui-même passait par les portes visiter ses «zouailles». On se préparait en mettant nos habits du dimanche. Dès l'arrivée du prêtre, on s'agenouillait pour recevoir la bénédiction, puis le prêtre questionnait sur le genre de vie des parents, des enfants. Il y a même eu des miracles. Le prêtre avait béni une petite fille qui avait mal aux yeux et qui ne pouvait aller à l'école à cause de cela. L'enfant a commencé l'école le septembre suivant et elle n'a plus jamais eu mal aux yeux.

Il y avait aussi la coutume de toujours avoir de **l'eau bénite** à la portée de la main pour se bénir au coucher et au lever, pour le tonnerre, les tempêtes. On allumait les chandelles de la Chandler pour être protégé du vent, des ouragans, de la grêle. Pour préparer la table des **mourants**, on retrouvait la nappe blanche, l'eau bénite, le cierge, le rameau. On s'en servait aussi pour chasser les démons.

La coutume d'aller ramasser **l'eau de Pâques**, avant le lever du soleil, on devait puiser de l'eau qui coule soit la rivière, le ruisseau, le fleuve, il est important qu'elle coule. On en faisait des remèdes car l'eau était très bénéfique pour la santé des gens. On en faisait une provision d'une année à l'autre. Certains vont jusqu'à prétendre que l'eau de Pâques a plus de vertus que l'eau bénite. Cette eau ne surit pas, ne jaunit pas et elle se conserve très longtemps.

FONDATION DE PALMAROLLE

C'est en 1911 que s'est amorcé le peuplement du territoire de Palmarolle (situé à 16 kilomètres au sud de La Sarre) avec l'arpentage du canton qui sera officiellement proclamé en 1916. La fondation de la municipalité surviendra 14 ans plus tard. On n'a toutefois pas tardé à exploiter les terres du coin, parmi les plus fertiles de l'Abitibi. Dès 1916 et 1918, plusieurs familles arrivaient par le chemin de fer transcontinental qui donnait accès au territoire. En 1921, la paroisse Notre-Dame-de-la-Merci était érigée canoniquement. Palmarolle est le patronyme d'un militaire. En 1930, la localité de Palmarolle était donc érigée en municipalité. Cette vaste superficie peu peuplée (quelque 1500 Palmarollois) traversée par la rivière Dagenais a été détachée en partie de la municipalité de canton de La Sarre.



Plage sur le lac Abitibi près de Palmarolle.

COLONIALISATION ET TRAIN TRANSCONTINENTAL

Au début du 20^e siècle, le Québec entre dans une phase d'industrialisation et d'urbanisation qui éclipse en quelque sorte le discours de la colonisation agricole comme planche de salut de la nation. Malgré tout, la colonisation de l'Abitibi débute officiellement en 1912 et elle se déroule dans un contexte fort différent de celui du Témiscamingue. Sur certains aspects, l'État intervient directement en lieu et place des sociétés de colonisation, même si le clergé joue un rôle actif en Abitibi par l'entremise de l'abbé Ivanhoë Caron. Mais, par-dessus tout, l'occupation du territoire abitibien se fait dans le cadre de la mise en valeur des ressources naturelles des régions nordiques canadiennes, soutenue par

la construction d'un chemin de fer reliant l'Atlantique au Pacifique. Il s'agit là d'un des grands projets politiques du premier ministre canadien de l'époque, Wilfrid Laurier. Il obtient l'appui du Québec en l'assurant que le tracé du chemin de fer passera en Haute-Mauricie et en Abitibi.

TRAVAUX DE CONSTRUCTION DU NATIONAL TRANSCONTINENTAL

Entrepris en 1906, atteignent l'Abitibi en 1909.

En 1911, Mgr Élie-Anicet Latulipe, vicaire apostolique du Témiscamingue, et l'abbé Ivanhoë Caron, missionnaire colonisateur de l'Abitibi, se rendent à proximité de la rivière Harricana, où s'élèvera la ville d'Amos. L'année suivante, les trains circulent régulièrement sur le territoire de l'Abitibi. Dès lors, les premiers colons s'établissent à proximité des 14 gares, construites pour la plupart près d'une rivière ou d'un lac. Ces hameaux forment la base de la population de l'Abitibi rural, qui s'étend d'Amos à La Sarre. À compter de 1914, l'Abitibi entre dans une nouvelle phase de son peuplement lorsqu'un premier train arrive directement de l'Est, sans passer par le long détour de North Bay à Cochrane par le Temiskaming and Northern Ontario Railway. Toutefois, il faut recruter des colons et les diriger vers ce nouveau territoire.

Rendus sur place, les nouveaux colons jouissent de mesures d'appoint leur permettant d'assurer leur survie, en attendant qu'ils puissent tirer des revenus de leur lot de colonisation. Ainsi, les colons abitibiens peuvent couper et vendre le bois de leur lot, contrairement à ceux du

Témiscamingue qui devaient se conformer à une série de conditions. De plus, le gouvernement investit rapidement dans le développement du réseau routier abitibien, source d'emplois importante pour les colons, en plus de travail dans les chantiers forestiers. À compter de 1923, le gouvernement instaure un système de primes à l'amélioration des lots des colons. Ces diverses mesures favorisent la colonisation de l'Abitibi. Ainsi, de 1912 à 1924, une vingtaine de paroisses voient le jour. En 1913, la population de la région s'élève à 329 habitants et en 1920, elle atteint 11 823 personnes. Dix localités comptent alors plus de 500 habitants, dont trois d'entre elles, Amos, Macamic et La Sarre, dépassent les 1 000 habitants. Il s'agit d'un début prometteur.

En bref, le rattachement de l'Abitibi au Québec et la construction du chemin de fer National Transcontinental donnent le signal au début de la colonisation agricole de ce territoire après 1910. L'action conjuguée de l'État québécois et du missionnaire colonisateur Caron permet l'établissement d'une douzaine de mille habitants en moins de 10 ans.



(Ste-Germaine-Boulé, Abitibi, débuts années 40)



Ste-Germaine-Boulé, Abitibi, en 1984.



(Vue sur Rouyn-Noranda en 1954)



(Duparquet en 1984)



(Une partie du lac Abitibi en hiver)

St-Abdon passera à l'histoire.

Extrait du journal La Voix du Sud

St-Luc:

St-Abdon passera à l'histoire

(AP) À l'instar du rang «Le Petit Nord» qui traverse une partie du territoire de Ste-Sabine et de St-Luc, de la route St-Luc/Ste-Justine, du rang St-Thomas qui relie les territoires de St-Luc et Buckland et des rangs de la municipalité de St-Luc portant comme nom une valeur numérique: le rang St-Abdon, qui prend origine au pont de la rivière Etchemin pour venir rejoindre la naissance de la route du golf à Ste-Germaine, verra son existence authentifiée par la commission de toponymie du Québec suite aux recommandations en ce sens qu'a fait le conseil municipal de St-Luc lors de sa dernière rencontre.

Le premier îlot de colonisation de la paroisse de St-Luc où se retrouvaient en 1868 les familles Bisson, Dutil, Pouliot et Vachon se verra ainsi inscrit à jamais dans le regis-

tre des noms de rangs de la localité de St-Luc.

N'y maintenait-on pas jusqu'à la fusion des commissions scolaires au cours des années '60, deux écoles primaires gérées par son propre conseil des commissaires.

Ce point de peuplement où se localisent actuellement les maisons des familles Carrier, Donais, Lanciot, Létourneau et Perreault servit de passage aux colons qui ouvriront les lots de la paroisse au moment où il n'existait pas d'autre route pour atteindre les terres de cet «arrière pays», si ce n'est en passant par St-Abdon.

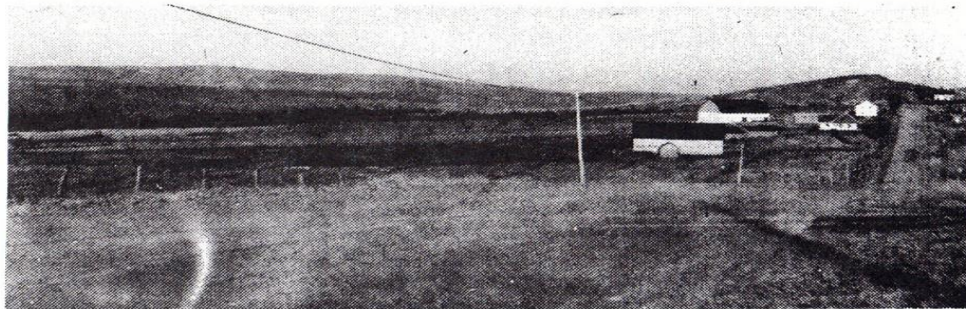
Saint-Abdon fut alors relégué à la tradition populaire qui désignait ainsi ce secteur de la paroisse de St-Luc voisin de la paroisse de Ste-Germaine par lequel s'est faite la colonisation de toute la paroisse. L'officialisation du nom de Saint-Abdon du fait de son

utilisation comme nom d'un rang vient ainsi immortaliser un nom qui, outre son originalité, est riche de souvenirs pour nombre de citoyens de ce coin de Dorchester.

La paroisse s'étant agrandie on célébrait alors la messe dans un presbytère, sur un emplacement du village actuel. La paroisse était à cette époque mise sous le patronage de St-Abdon.

En 1912, on construira une première église dont le principal matériau de construction, le bois, fut fourni par un certain Luc Albert de Saint-Augustin de Portneuf. Cette église sera ravagée par le feu en 1937.

La préférence du donateur pour le nom de St-Luc ainsi que les nombreuses distorsions que subissait à l'usage des colons le nom Abdon, le fit préférer à St-Abdon pour désigner la nouvelle paroisse de St-Luc.



De quelque part sur la route du golf de Ste-Germaine, à l'extrême droite, le mont prédominant dont le versant droit sera le foyer de colonisation de St-Abdon dont le nom est inscrit dans le registre.

J'ai réuni beaucoup de renseignements et de photos sur les familles Messier (mon père), Giroux (ma mère) et Vachon. Ces documents et photos sont disponibles à ces adresses Internet de Google Drive:

PHOTOS: https://drive.google.com/drive/folders/1FiBIY9wbhKkZie4iFgBYkYy7Cps4IkJ?usp=drive_link

DOCUMENTS: <https://drive.google.com/drive/folders/1htVTvkSQiOH2SiCiNW5EmXNSSlhFaXDG?usp=sharing>

AJOUT : TRANSPORT PAR BARGE (CHALAND) EN ABITIBI :

En **1921**, Philibert Vachon (Adelphine Giguère) et ses frères Joseph et Siméon sont allés explorer le rang 4-5 et choisir leurs lots. En **mars 1922**, les hommes revinrent pour défricher un emplacement, construire un camp de bois rond et préparer un jardin. Le départ de la famille pour l'Abitibi eut lieu le **29 juin 1922**, mais **seulement** Adelphine et les enfants, car Philibert était déjà retourné à Palmarolle.

La famille quitte le rang 12 de **Sainte-Sabine, dans Bellechasse**. Hubert et Mathias Vachon viennent les chercher avec deux voitures tirées par des chevaux. La famille transporte quelques bagages, les articles essentiels et même douze poules. Ils passent une nuit à Saint-Malachie avant de prendre le train le **30 juin 1922**.

Le chaland appartenait soit à Héras Richard ou à Xavier Couillard (à moteur). Ce dernier avait transporté la famille de Damase Bégin vers Palmarolle.

La famille Vachon a temporairement habité dans le camp de **Héras Richard**.

En résumé :

1) La famille est arrivée par train à La Sarre, **2)** ils prennent la rivière La Sarre (alors appelée White Fish), **3)** font un segment de 20 km sur le lac Abitibi, **4)** font un segment sur la rivière Dagenais (tout ça sans devoir accoster) **5)** et enfin arrivent par la terre à leur lot no. 4. Au grand total, **25 milles (40 km) pour le segment naviguable**.

La barge faisait entre 8 et 12 mètres de longueur, avec des flancs bas, une grande plateforme ouverte et vraisemblablement motorisé ou remorqué. Plus tard, les achats continuaient d'être rapportés de La Sarre par barge, les marchandises étant ensuite transportées vers le camp.

Le 9 novembre 1923, le bateau/chaland de **Philius Bureau**, qui faisait du transport de bagages de chantier sur le lac Abitibi, transportait un

cheval, des provisions, des traîneaux et de l'outillage. L'embarcation a coulé près de l'île Nepawa après avoir été endommagée par la glace.

La famille de **Guimond Roy**, de Cap-Chat. avait fait le même voyage en 1916. Comme les Vachon, ils avaient un camp de bois rond sur la partie nord du lot 24 du rang 7, au bord de la rivière Dagenais.

Il fallait « défricher un sentier à travers bois sur une distance de deux milles et demi du village. »

La Société d'histoire de Palmarolle a publié dans son bulletin de décembre 2022 un extrait « Tiré des Mémoires de Noël Vachon ». L'extrait raconte un souvenir de 1935 à Palmarolle.

L'auteur du présent récit est Joseph Arthur **Noël Vachon**, né le 22 novembre 1926 à Palmarolle, décédé le 2 mai 1994, fils de Philibert Vachon et Adelphine Giguère.

Une autre famille pionnière, celle d'**Héras Richard et Olivine Ouellet**, est arrivée en 1920. C'était la deuxième famille de colons, sur le rang 7 Est. Le ménage et la machinerie furent chargés sur le chaland pour rejoindre Palmarolle. Le niveau du lac Abitibi était si bas que les occupants devaient parfois descendre dans l'eau et pousser le chaland. Sur la rivière Dagenais, la navigation devenait plus facile. Le site du centenaire de Palmarolle dit de **Joseph Vachon et Lucia Bellavance** : « ...arrivés par la rivière Dagenais sur la barge de M. Richard... » C'était apparemment Héras Richard (ou son frère), arrivé en 1920.

LE TRAJET DE LA FAMILLE VACHON

Le voyage entre Sainte-Sabine et Palmarolle en 1922 devait prendre deux jours et demi, probablement trois.

Le trajet devait ressembler à ceci :

Sainte-Sabine → Saint-Malachie → Québec/Lévis → train vers l'Abitibi → La Sarre → rivière La Sarre (White Fish) → lac Abitibi → rivière Dagenais → Palmarolle.

La partie ferroviaire était considérable. Le National Transcontinental avait permis la colonisation de l'Abitibi; il desservait ensuite Senneterre, Amos, Taschereau et Macamic ([Streamliner Memories](#))

(Ma principale question est : comment géraient-ils les enfants? ÉM)



Déroulement probable :

29 juin : départ de Sainte-Sabine en voitures à chevaux; déplacement vers Saint-Malachie; nuit sur place.

30 juin : départ en train.

1er juillet : encore en train ou arrivée dans la région de La Sarre

Nuit du 1er au 2 juillet : navigation et nuit passée sur la Dagenais.

2 juillet : arrivée à Palmarolle et retrouvailles avec Philibert.

Donc 60 à 80 heures de voyage au total, comprenant deux ou trois nuits, dont une nuit sur le chaland.

En débarquant à Palmarolle, le récit indique que le lot des Vachon se trouvait à environ 2½ milles du petit village, à travers un sentier défriché dans la forêt.

À propos d'Éric Messier

Courriels : spiritos22@hotmail.com infocom315@gmail.com

Site web : www.ericmessier.net

Né à Montréal (Québec, Canada), Éric Messier est journaliste. Il a publié environ 6000 articles dans plusieurs médias écrits ou électroniques.

Il a passé son enfance à Blainville (et Sainte-Thérèse) dans les basses laurentides, au nord de Montréal. Après des études au collège Lionel-Groulx, il a terminé une majeure universitaire en Communications et une autre en Éducation, à l'Université du Québec à Montréal.

Enfin, il a obtenu une maîtrise en Administration internationale de l'École nationale d'administration publique à Montréal.

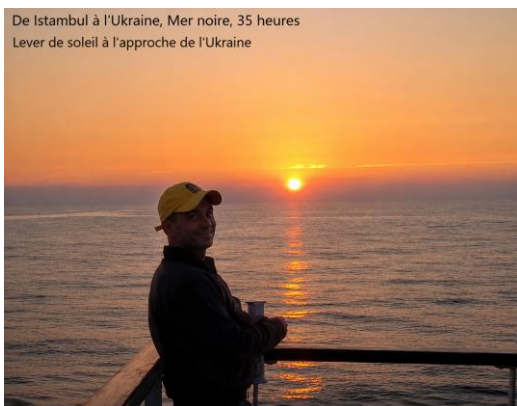
Durant ces années, il a été enseignant tout en réalisant des contrats comme coopérant volontaire à titre de conseiller en communication dans plusieurs pays d'Afrique et en Haïti.

Il a publié : trois recueils de **poésie**; un récit de voyage, **Les continents inconnus** ; un essai philosophique, **Conversation entre dieux** avec un autre journaliste, Jerry Laplante ; un nouvelle policière, **Alerte sous la ville** ; un roman d'aventure fantastique, **Montana James et les mystères des pyramides** et une thèse de maîtrise, **Analyse de la communication chez Oxfam International**. Ces ouvrages sont disponibles sur Amazon.ca sous le nom Éric Messier et à la Bibliothèque nationale du Québec (les deux romans, incessamment).

Il a aussi lancé des **albums** de chansons originales pop et rock, ils disponibles sur toutes les plateformes, dont Youtube: https://www.youtube.com/channel/UCY_IYqimFkXxjan5uFCmqbA



De Istanbul à l'Ukraine, Mer noire, 35 heures
Lever de soleil à l'approche de l'Ukraine



PLATEFORMES: ERIC MESSIER

